

# AQUANTORIA

VOLUME XVIII

1955

COQUILHATVILLE  
B. P. 120

# INDEX

		page
Alberich J. C. ....	Le Déclin des Sociétés négro-africaines .....	98
Boelaert E. ....	Le Capitaine Boshart .....	121
Bühlmann W. ....	Science missionnaire et apostolat missionnaire .....	139
Costermans J. B. ....	Het Termieten-stoken bij de Logo-Avokaya .....	14, 50
Delanaye P. ....	Position des missions congolaises en matière de langues indigènes .....	91
Hulstaert G. ....	Devinettes Nkundo II .....	56, 81
" "	Conférence interafricaine de Bukavu .....	96
" "	Dénatalité dans l'Uele .....	105
" "	Discours du Gouverneur Général 1955 .....	134
Philippe R. ....	A propos de « L'Orthographe des noms ethniques au Congo Belge » .....	29
" "	Au sujet de deux cartes linguistiques du Congo Belge ...	67
Schneider W. ....	L'Enseignement du Calcul à l'École primaire et la méthode Schneider .....	131
Tegethoff W. ....	Tendances nouvelles dans la Musicologie comparée .....	26
Van Avermaet E. ....	Langage rythmé des Baluba .....	1
Vansina J. ....	Gezongen Kwaadsprekerij bij de Bushong .....	125
Verbeeck A. ....	Le Problème de la Dénatalité chez les Nkundo .....	6, 41

## Documenta

Agriculture .....	Agriculture en milieu indigène .....	149
Arts .....	La nouvelle Poésie nègre d'expression française .....	144
	Musique congolaise .....	147
	Prijskamp Davidsfonds .....	74
Droit .....	Droits fonciers Nkundo .....	70
	Conseils fonciers au Burundi .....	149
Économie .....	Evolution économique .....	30
Enseignement .....	Les hommes contre l'ignorance .....	33
	Sur l'instruction des adultes .....	69
	Langue et enseignement .....	111
Ethnologie .....	Bangengele et Wasongola .....	31
	Les rites de l'initiation chez les Bushong .....	109
	Remarques sur l'Ethnologie .....	110
Linguistique .....	Faut-il respecter la langue autochtone ? .....	33
	Expédition chez les Pygmées .....	108
Mariage .....	Veuvage de la Femme .....	112

		page
Politique	L'Italie en Afrique	32
	Situation en Uganda	71
	Reddition au Kenya ?	71
	Évolution politique en Côte de l'Or	72
	En Afrique du Nord	107
	Collaboration entre Blancs et Noirs	111
	Nationalisme africain	143
	Chypre	146
	La Somalie	150
	La jeunesse congolaise	74
Religion	Le commerce des fillettes au Cameroun	31
	Séminaire IRSAC	34
Sociologie	Prolétariat africain	147
	Beschaving	148
	La question sociale au Kenya	151
	Alcoolisme	152

## Bibliographica

Anciaux L.	La Participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais (R. Philippe)	77
Borgniez G.	Problèmes d'approvisionnement en eau (V. M.)	158
Brásio A.	Monumenta missionaria africana (G. Hulstaert)	75
de Lavergne de Tressan	Inventaire linguistique de l'Afrique occidentale française et du Togo (A. Prost)	78
Dereau L.	Cours de Kikongo (J. Decapmaker)	159
Doke C. M.	The southern Bantu Languages (A. E. Meeussen)	75
Epstein A. L.	Juridical Techniques and the Judicial Process (G. H.)	79
Gluckman M.	Rituals of Rebellion in South East Africa (G. H.)	39
Hostelet G.	L'œuvre civilisatrice de la Belgique au Congo (G. H.)	35
Hulstaert G. & De Rop A.	Rechtspraakfabels van de Nkundó (E. Boelaert)	115
I. F. A. N.	Les Afro-américains (G. H.)	80
I. R. C. B.	Le Noir congolais (E. Boelaert)	157
I. W. O. C. A.	Vijfde Jaarverslag (G. H.)	120
Meeussen A. E.	Linguistische Schets van het Bangubangu (E. B. van Wyk)	153
O. N. U.	Études spéciales sur la situation de l'Enseignement dans les territoires non-autonomes (E. Boelaert)	118
"	Aperçu de l'évolution des conditions économiques en Afrique 1952/53 (G. S.)	119
"	Instabilité des marchés d'exportation des pays insuffisamment développés (G. S.)	119
Roeykens A.	Les débuts de l'œuvre africaine de Léopold II (E. Boelaert)	117
Trowell M.	Classical African Sculpture (G. H.)	113
van Avermaet E.	Dictionnaire Kiluba-Français (A. Gillis)	113
van Caeneghem R.	Hekserij bij de Baluba van Kasai (E. Boelaert)	160

van Everbroeck R. . . . .	Om Lingála te Leren (G. H.) . . . . .	158
van Langenhove F. . . . .	La question des aborigènes aux Nations Unies - la thèse belge (R. Philippe) . . . . .	37
Vansina J. . . . .	Les tribus Bakuba et les peuplades apparentées (G. H.) . . . . .	155
Verbeke. A. . . . .	Contribution à la géographie historique du Katanga (A. De Rop) . . . . .	116
Verstraeten E. . . . .	Six années d'action sociale au Maniéma (R. Philippe) . . . . .	157
Wauters A. . . . .	La deuxième édition de la grande Encyclopédie soviétique (R. Philippe) . . . . .	156
X . . . . .	Annuaire Colonial (G. H.) . . . . .	39
X . . . . .	Congo-Tervuren (G. H.) . . . . .	80



IMPRIMERIE DE LA  
MISSION CATHOLIQUE  
COQUILHATVILLE

## Langage rythmé des Baluba.

Les Baluba ont eu des jours heureux, des jours de joie délirante. Ils ont rythmé leurs chants au son des tambours, et à la cadance de leurs houes et de leurs pagaies. Mais dans certaines circonstances ils se sont même mis à rythmer leur langage. D'abord c'est agréable, et puis surtout ils étaient sans tradition écrite, et ils leur fallait une tradition orale. Et pour agrémenter celle-ci et pour la faire retenir plus facilement ils l'ont rythmée.

Pour cela ils n'emploient pas de rimes; ils ne profitent pas de leurs syllabes longues et brèves, mais ils ont recouru aux tons de leur langue. Ils disposent notamment de tons hauts, de tons bas, de tons moyens. Ils adaptent ces tons de manière à avoir un beau rythme, qu'ils répètent une deuxième et même une troisième fois. Ils obtiennent ainsi une ritournelle mélodique, qui rend leur langage rythmé.

Ces tons correspondent d'ordinaire au tons du langage parlé, mais quelquefois ils se permettent des libertés - comme les poètes - et changent les tons pour les faire répondre à la mélodie voulue.

### DEVINETTES.

Au Sud on appelle ces devinettes : *luzimbu - nzimbu*. Se poser des devinettes se dit : *kwipa nzimbu*. Au Nord on dit : *kucyonkela cyonko*.

Quand on commence avec ce jeu, on en a pour longtemps. Un seul pose les devinettes et un deuxième lui répond, et la série de demandes et de réponses se succède rapidement, jusqu'à ce que le deuxième dise : *mfwilo* : ici je suis à bout. Celui qui pose les devinettes, donne alors la réponse, et commence avec un troisième. Quand lui-même arrive au bout de son rouleau, on lui dira : *nakupacika* : je t'ai mis à l'étroit. Et le jeu continue, jusqu'à l'épuisement de tout ce qu'ils connaissent. Quand plus personne n'est capable de proposer de nouveaux *nzimbu*, on finit toujours par cette dernière «devinette» :

D. *Kábàò pàta,*

R. *Si kúdí lwánò (var. lúkú) bakúpàcìkà mo.*

D. Un petit trou de chasse resserré,

R. Si tu n'as plus de devinette (d'intelligence), tu y es mis à l'étroit.

Remarquez déjà que les 4 dernières syllabes de la demande et de la réponse ont les mêmes tons

A. Il y a d'abord les vraies devinettes, les devinettes d'intelligence, où il faut trouver le mot de l'énigme.

D. *Kya múkonzo umô.* R. *Bôyá.* D. Ce qui n'a qu'une jambe. R. Les champignons.

D. *Kabikile difu ku nyuma, mwongo ko kaya.* R. *Kacenzi.*

D. Ce qui a placé son ventre par derrière et son échine par devant R. Le mollet.

Ces 2 deux devinettes peuvent suffire, parce que probablement il n'est pas encore question ici de langage rythmé. Ces devinettes sont très nombreuses et les Baluba en inventent toujours.

B. Mais il y a toute une série d'autres devinettes, qui ne sont qu'un exercice de mémoire ou qu'un passe-temps. Elles sont presque exclusivement du langage rythmé : le rythme de la donnée insinue la réponse.

### I. Nzimbu à rythme parallèle complet.

Ces devinettes ont le même nombre de syllabes et la même mélodie tonale.

1. D. *Kupila lúpi pá úmbámbá.* D. Donne une gifle à l'umbamba (arbre de bois très dur)

R. *Patámbe úmfu ná kiléngó.* R. Qu'il en sorte un mort avec des traits de kaolin.

Var. *Patámbe nzí ná múkúndá.* R. Qu'il en sorte une mouche qui bourdonne.

Remarquez que *nzí* correspond à *lúpi* et *úmfu*. *Nzí* a un ton composé descendant haut-bas, qui remplace les tons haut et bas de *lúpi* et de *úmfu*.

2. D. *Nyémbáyémbá yá múkwélenge.* D. Les feuilles sèches du *mukwelenge* (arbre).

R. *Mámbo kémúkwá ná múkwenu.* R. Tes palabres ne sont pas jugées par ton parent.

3. D. *Nzingá nzingála, nzingá nzingá.* D. Mots imitatifs du bourdonnement des mouches.

R. *Abé kwanine nzí kápítè.* R. Où tu as fini ta selle, la mouche passe déjà.

*Nzí* qui a un ton composé haut-bas, n'a ici qu'un ton haut, comme le *nzí* de *nzingá*.

4. D. *Mú disánzá dya lúnyímu.* D. Sur un plant d'arachides.

R. *Bwálamínó bwa kátóbyo.* R. Il y a un nid de *katobyó* (oiseau).

### II. Nzimbu à rythme parallèle partiel.

Ici ce ne sont que les dernières syllabes de la donnée qui mettent sur la voie de la réponse, dont les dernières syllabes aussi doivent avoir le même rythme tonal.

5. D. *Kádiló kátéma múlu.* D. Un petit feu qui brûle en l'air.

R. *átémá mú mpálá ya ngé.* R. Il brûle au front du léopard.

*ngé* : ton haut-bas, comme *múlu*.

6. D. *Kitóká mú músanzá i kâ?* D. Une chose blanche dans la plaine qu'est-ce?

R. *Nsálá yá nkó yalákete.* R. Un panache de plumes d'aigrette tombé.

7. D. *Kácibi mú músaká.* D. Un petit pot sur le toit.

R. *Moyângá bántúmbi kú mikilá.* R. Où les souris baignent leurs queues.

8. D. *Mú mákúnká a úmpafú.* D. Sous le branchage d'un faux safoutier.

R. *Mudí bá-kápyá ne kyúngú balwilá kibáyá kya mákokò.* R. Les jumeaux *Kapya* et *Kyungu* s'y disputent l'écuelle de bouillie.

9. D. *Dilenge dikóndamine pá lúu* D. Un roseau courbé au-dessus de la rivière.

R. *Múnwé wá syóbé ukóndamine mú bwiví.* R. Le doigt de ton père est crochu par le vol.

Quelquefois les *nzimbu* commencent par des mots qui n'ont pas de sens précis, et on leur donne la mélodie qui suggère la réponse.

10. D. *Kintù, kintù : kwifúkúnyá kwá nzólò*      D. Une chose et une chose : que la poule  
se vautre dans le sable  
R. *Kò kwandi kôyá.*      R. C'est là sa façon de prendre un bain.
11. D. *Kinkóté, kinkóté, kinkônté*      D. (Mots de pure fantaisie.)  
R. *Nkojóni wákasumwé mênò.*      R. Le coude ne peut être mordu avec les dents  
chez soi-même.  
Au n° 10 *kintu* qui a deux tons hauts, devient *kintu kintù*, pour avoir la même mélodie que *kwandi kôyá*.

## DICTONS.

Ce que tous les Baluba appellent *lukindi-nkindi*, ce sont des sentences, des proverbes, des pointes, des formules de droit coutumier. C'est ici surtout qu'ils ont châtié leur langue, et ont légué à leurs descendants des phrases rythmées.

### I. *Nkindi* à rythme parallèle complet.

12. *Amí mwíne kunsò,*  
*Dómá yámi kózi.*  
De moi-même tu ne veux pas, mais dès que (tu entends) mon tambour tu te mets à danser.  
Sens : Om wille van het smeer likt de kat de kandleer.
13. *Mwáná mpukú kevúkwila,*  
*kiléngó kidi kwi inandi.*  
Var. *málángó amúpa inandi.*  
*búnwá budí kwi inanzi.*  
La jeune souris ne se creuse pas un trou de sa propre initiative, c'est sa mère qui en est la cause; c'est sa mère qui lui en donne l'idée; la finesse est chez sa mère.  
*Mwáná* a ici 2 tons hauts; en réalité c'est *mwáná*.
14. *Kabémá mészó : kamoná nsimá yá mwítá kēábēma,*  
*kamoná nsimá yá mání kékápútá.*  
L'homme aux yeux brillants, quand il voit une pâte de manioc préparée avec de la viande, ses yeux se mettent à briller, mais quand il voit une pâte préparée avec des feuilles, ses yeux se ferment.
15. *Wábutúlwá ná kilúbi,*  
*wápúmbwá ná túsépò.*  
Qui a un fou comme frère, n'aura pas de joie.  
Sens : il faut s'attendre à subir les conséquences de sa naissance et de ses actes.
16. *Kidyá ngúlúbé,*  
*kidyá muntú,*  
*kiléngá lúnwè.*  
Si ce qui est mangé par un cochon est mangé par un homme, cela fera du bruit (causera des palabres).

## II. Nkindi à rythme parallèle partiel.

17. *Lwabélá úpélá,*            *lwapwilá mù lwèndò;*  
*lwabélá úlémá,*           *lwapwilá pà málú :*  
*bánzòlò*                    *bapwà mù kátúndò,*  
*nsómpó ne bitumbwá*   *byapwà mù ntàndà.*

La maladie d'un homme du commun s'achève en route, celle d'un homme important s'achève sur les genoux (les pieds) des autres : le poulailler est vidé de ses poules, en brousse il ne reste plus rien, avec quoi on pourrait faire des aspersions ou des compresses.

Sens : plainte des femmes de polygame.

18. *Ké byalwile po binò :*    *kitundu kimô byázi dikumi;*  
   *lúlémbalémbé kē lupé mpafù.*

Cela n'a pas commencé avec ceci : c'est un seul panier qui contient dix régimes de palme; (un panier ne peut contenir qu'un seul regime) comme si la plante *lulembalembe* se mettait à produire des prunes de faux safoutier.

Sens : c'était à prévoir. Des maladies successives l'ont prédisposé à cette mort foudroyante.

19. *Kábwa kavwele lúdibú*  
*kakízyá ke kebákèbà.*

Un petit chien qui porte un grelot passe toute la nuit à se regarder.

Se dit de quelqu'un qui est fier de porter de nouveaux vêtements.

20. *Dyá kimô,*  
*uyúké kyófwá.*

Mange d'une seule chose, pour que tu saches de quoi tu meurs. On n'accuse à bon escient que si on est sûr de l'auteur du mal commis. Ex. N'ayez de relations sexuelles qu'avec une personne; s'il y a contamination, tu sauras qui en est la cause.

21. *Sí úcinà kúdyangà nà mambò,*  
   *kupèta pò lupètò.*

Si tu crains d'obtenir des biens par des palabres, tu ne seras jamais riche. Qui gagne une palabre, s'enrichit.

22. *Kíta kya nsóno kótalá yò kipungánya;*  
   *i bísimá byô kiteléla.*

Ne regarde pas cette botte de paille comme si elle faisait mine de ne pas écouter; elle fait attention aux paroles.

Sens : Confiez-vous à un taciturne, il écoute bien.

23. *Kokólókwe kasó lúbanza lwikále bántú,*  
   *usaká lúbanza lulúka tóni.*

Ce coq coqueriquant ne veut pas de cour où il y a du monde, il veut une cour d'où s'envolent des oiseaux.

Se dit d'un chef qui se querelle avec ses gens.

24. *Múlópwé ketangana yà mwitá;*  
*úmóná yá mání kākongela yò bántú.*

Le chef n'invite pas quand il a de la viande, mais quand il n'a que des feuilles (légumes) il y réunit ses gens.

Sens : on partage ce qui n'a pas beaucoup de valeur.



25. *Kankúndwé kásasà, útalúkà tú,  
babwézyá mátukà, wiyá tú,  
bafwényá kásasà, ámbá : á  
kankúndwé sikatá.*

Toi la propre mais l'usée, tu as à peine tourné le dos, qu'on se met à t'injurier pour de bon; tu es à peine revenue, qu'on approche une petite natte usée, et dit : toi, la propre, assieds-toi.

Sens : les gens sont hypocrites.

26. *Kakusápwila i kámákwála, ábé kōsaké  
bá-Bunda ne Ngói Máni.*

Qui te l'a dit n'est qu'un homme du commun, mais tu veux n'avoir affaire qu'avec Bunda et Ngoi-Mani. (Bunda et Ngoi-Mani sont des chefs entre le Lwalaba et la Lovoi.)

Sens : un homme ordinaire peut parfois être mieux informé qu'un haut placé.

27. *Kásépélélé bāya kwabo,  
bā kwa múlumé kē kabelá.*

Elle reçoit avec joie les gens qui viennent de chez elle, mais quand il en vient de chez son mari, la voilà malade.

28. *Tekélé mwéni, úpelá; kátundu  
kéyá ná mwéni úkoká.*

Quand on te dit : Prépare de la nourriture pour cet étranger, tu refuses; mais quand un étranger apporte un panier, tu l'attires à toi.

29. *Wá káto kú byandi, kinsénsé  
kú bya bákwbó.*

Il est pingre avec ses biens, mais quand il s'agit des biens d'autrui il invite tout le monde.

30. *Wádi mumi kátálwé, úfwá tú,  
kēbabepa kúdilá, ba minango  
kēbabepa kúpònyá, bá mātá  
kēbabepa kúsómá.*

Pendant sa vie on ne le regardait pas, mais à peine est-il mort qu'on se met à feindre de pleurer, que ceux qui portent des cache-sexe font semblant de les retrouver, et que ceux qui ont des fusils feignent de les bourrer.

Sens : la douleur n'est pas toujours sincère, quand on pleure des morts.

Avec ces *nzimbu* et *nkindi* la série est loin d'être épuisée. Ainsi dans les chansons trouvera-t-on probablement le même langage rythmé

P. Ernest van Avermaet (+).



# Le problème de la dénatalité chez les Nkundo.

La cause efficiente de la prospérité ou de la décadence d'un peuple est sa philosophie de la vie. Si celle-ci porte à faux sur une absence de base morale, ce peuple meurt. Les peuples prospèrent ou meurent selon les idées dominantes.

Du haut de ses préjugés, le civilisateur européen, auteur et victime d'un funeste renversement de valeurs vitales, oublie ou veut oublier que des peuples, classés par lui dans les inférieurs, vivent de et vivent pour des idées-valeurs à tout le moins égales à beaucoup d'idées dominantes en Europe. Sa colonisation devient une catastrophe si la vigueur de recrutement de ses idées-valeurs matérialistes, accompagnées de leur « ordre de valeurs » renversé, se met à influencer la volonté de vivre d'un peuple. Surtout si ce peuple approuve facilement des idées-valeurs et une conception de la vie polarisées par le matérialisme.

Ce sont les idées-valeurs qui font vivre, souffrir et combattre un peuple, elles le portent à l'apogée ou le précipitent dans la décadence. Ainsi les idées-valeurs sur la vie soustiennent ou minent la natalité d'un peuple, en Europe ou ailleurs, dans le pays colonisé ou le colonisateur.

Ni la famine, ni les épidémies, ni les guerres ne sont parvenues à étrangler la fécondité de certaines nations européennes, mais, au contraire, l'entraînement et la séduction d'idées-valeurs matérialistes sur la grossesse et la naissance, sur la mère et l'enfant ont jugulé la fécondité en des temps prospères et paisibles, en des temps d'hygiène parfaite et d'aide médicale. Quand un peuple se laisse embrigader par cette philosophie matérialiste de la vie, les soins hygiéniques et médicaux ne le sauveront point.

Ne nous étonnons donc pas de voir régner chez les Nkundo des idées-valeurs sur la grossesse et la naissance, sur la maternité et l'enfant ni d'en voir sortir une philosophie de la vie. Le nier reviendrait à leur refuser ce qui est spécifiquement humain dans une question essentielle et vitale, la « conservation et propagation du genre humain ». Cela reviendrait à ravalier tous ces hommes vivants au niveau d'« enfants », puisqu'ils n'auraient jamais fait usage dans une question si grave de l'imagination, de l'intelligence et de la volonté, toutes facultés propres à l'homme normal. Nier tout cela, c'est la preuve qu'on est resté « étranger » à l'une des plus importantes manifestations de la vie de ce peuple.

Tout connaisseur des Nkundo sait que parmi les idées-valeurs de ce peuple il y en a aussi de malsaines, qui sont la source de pratiques funestes à la natalité. On comprend par là l'importance d'une part de la réceptivité morale d'un peuple vis-à-vis de ces idées-valeurs, et d'autre part de l'attraction exercée par ces idées. Très important est le rôle de l'imagination pour rendre un « bien » attrayant. Pour celui qui a, sans préjugé, appris à connaître les Nkundo, il est indubitable qu'ils ont, sur la procréation, des idées-valeurs qui donnent naissance à des attitudes concernant la vie. Ils ont une conception sociale de la vie où l'intelligence, la volonté et l'imagination ont travaillé de pair afin de pré-

senter à la communauté populaire un « bien désirable ». Et pour embrigader la masse un « bien abstrait » ne suffit pas, seul vient en considération un « bien » drapé de charmes sensibles.

Comme il n'entre pas dans mon intention de détailler tout le système d'idées-valeurs des Nkundo sur la procréation, je renvoie au livre magnifique « Le mariage des Nkundo » (I. R. C. B. Section des sciences morales et politiques - Mémoires - Tome VIII. 1938.) du R. P. G. Hulstaert, M. S. C., le meilleur connaisseur de la vie des Nkundo.

Il suffit d'avoir l'esprit ouvert à la mentalité et à la vie de l'indigène pour s'apercevoir que le problème de la natalité est, en dernière analyse, de savoir quelles idées-valeurs ont cours dans la société. Il ne faut qu'un contact humain avec les indigènes, au milieu desquels on vit et on travaille, avec les hommes et les femmes, les pères et les mères de famille, avec les chefs indigènes et les villageois, les sages-femmes, avec les catéchistes et moniteurs, les jeunes et les évolués.

Les changements dans les idées-valeurs entraînent des modifications dans les habitudes d'un peuple. Une nouvelle philosophie de la vie conduit à une autre morale.

Laissons la parole à un Nkundo : « Les vieux disent : Nsatela lombé ale ndé bokofu w'onene : Porter sur l'épaule une bandoulière est une grande gloire ». Ainsi ils nous démontrent l'honneur de la fécondité. Eux-mêmes mettaient, dans les mains des jeunes filles, des bâtons pour qu'elles les portent avec elles dans l'obscurité et aux danses nocturnes, pour empêcher les hommes de les toucher. Vraiment, les temps sont devenus différents. . .

Personne ne fait un travail qui ne rapporte pas. Civiliser un homme n'est pas une petite affaire. C'est, au contraire, une œuvre importante. Mais les hommes ne sont pas égaux en fait de courage. . . L'héroïsme va dans plusieurs voies. Les uns sont héroïques dans le combat, d'autres sont héroïques dans le travail ; d'autres sont héroïques dans le redressement de la tribu en méprisant les critiques et les railleries de leurs congénères ; d'autres, enfin, ne sont héroïques qu'en paroles.

Chacun a aussi ses défauts. Chez nous, le plus grand est que chacun ne recherche que son propre bien, et nullement celui des autres et du peuple. Ce n'est pas dans notre nature ; C'est quelque chose de nouveau venu avec l'époque actuelle. Voilà la raison pour laquelle nous allons à la mort. Il y a d'autres causes, mais pour moi, c'est là la principale. . . » (P. Ngoi dans Aequatoria VII année, n°3, 1944, pp. 123-124, « La grossesse et l'enfantement chez les Nkundo »). Ici se pose le problème de la vigueur de recrutement qu'irradie des valeurs sociales.

Il n'est pas inéluctable qu'un peuple doive changer ses idées-valeurs et sa conception de la vie parce qu'il est colonisé. Chaque peuple peut conserver l'estime où il tient la vie qui se transmet, il peut en maintenir la suprématie et la vigueur de recrutement en refoulant des idées-valeurs étrangères. Il peut aussi les détruire lui-même ; comme des peuples libres le prouvent au cours de l'histoire et comme le font des peuples libres en Europe. Mais un peuple colonisateur devient un grand danger s'il présente, propage, impose et lance comme une mode, avec tout son engouement, des façons de juger basées sur une conception matérialiste de la vie qui sert de « norme de moralité ». Le cas s'aggrave si la puissance coloniale a conscience de périliter elle-même par cette malsaine philosophie de la vie, et, malgré tout, continue à propager le matérialisme comme « norme de moralité ».

La séduction du matérialisme, affranchi de toute morale, est grande. La résistance d'une population à cet attrait est variable : « Les hommes ne sont pas égaux en fait de courage » (P. Ngoi). « La réponse des femmes aux modifications apportées aux habitudes

ancestrales par la civilisation moderne a été immédiate et décisive. La natalité s'est abaissée aussitôt » (Dr. A. Carrel : L'homme, cet inconnu, p. 24).

En réalité, le problème de la natalité chez les Nkundo est le problème tel qu'il se pose dans les nations en Europe matérialiste. Mais ce serait un crime pour une puissance coloniale d'aider à ranger dans les vieilleries démodées les saines idées-valeurs du colonisé ; ce serait un crime de les remplacer par une attrayante façon de vivre matérialiste. Ce serait la danse macabre des colonisateurs et des colonisés.

\*  
\* \*

Le peuple de l'Equateur, le peuple Nkundo se meurt. C'est devenu un problème urgent. Déjà en 1936, le R.P.G. Hulstaert, M.S.C. parle d'une « effroyable baisse de la natalité Nkundo » dans son « Mariage des Nkundo », p. 82. Dans son petit livre « La situation démographique des Nkundo-Mongo » (C.E.P.S.I. Elisabethville) le R.P.E. Boelaert, M.S.C. dit : « ... la situation démographique Mongo est la plus mauvaise de toute la Colonie ». (p. 6). « N. - les rapports annuels AIMO traitent de la dénatalité depuis 1937. Pourtant il semble que ce ne soit qu'en 1944, après le rapport de Mgr. Van Goethem, que le Gouvernement Général se soit sérieusement ému de la question » (id. p. 6. N -). Le R.P.E. Boelaert étudie méthodiquement le problème ; il prend comme base les faits qu'il peut trouver dans les « statistiques administratives » (pp. 10 à 29) et des coups de sonde personnels (pp. 29 à 36) ; il en discute les causes et en vient aux remèdes (pp. 36 à 54). Depuis le rapport alarmant du Dr. Mouttoulle en 1930-31, on est parti à la recherche des causes de cette dénatalité, surtout les dernières années.

D'après les causes supposées, on présente les possibilités de solution. Passons en revue les causes telles qu'elles furent dépiquées par des spécialistes et telles qu'elles furent jugées par d'autres, également spécialistes dans la même branche. La dénatalité des Nkundo fut causée par :

1) Les débuts de la colonisation et ses suites : occupation militaire, réquisitions, déplacements de populations, corvées, caoutchouc, travaux de routes, etc.

Cette opinion ne résiste pas à une critique historique sérieuse. L'histoire des peuples européens le montre clairement. Il est parfois surprenant de voir périr un peuple dans une période calme et prospère.

2) Les épidémies. Les indigènes racontent la catastrophe où la trypanosomiase, puis la variole et la grippe espagnole jetèrent les villages. On ne trouvait aucun village où l'on se lamentait à cause du nombre de morts.

Réfutation comme pour le n° 1.

3) L'exode. Les indigènes quittent leurs villages et vont s'installer dans les centres ; les villages semblent mornes et vides.

Cette opinion ne touche pas le fond de la question. Dans les centres également où ce peuple veut s'entasser, on retrouve la dénatalité. On ne fait que déplacer le problème.

Pour ces trois premières opinions il suffit de citer le Dr. G. A. Schwerts : « ... la race humaine possède normalement un énorme pouvoir de défense et de récupération, qui lui permet de combler, avec une rapidité surprenante, les vides laissés par les guerres, les épidémies et les exodes ». (« Les facteurs de la dénatalité au Congo Belge », Aequatoria, VIIe année, n° 3, 1944, p. 90).

4) Sous-alimentation et alimentation défectueuse. Nous suivons le Dr. G. A. Schwerts où il réfute le Dr. Bigwood et le Dr. Trolli qui présentèrent une étude sur la « pauc natalité par carence alimentaire » à la 47e Séance du Conseil Supérieur d'Hygiène Coloniale en

1938. « Il n'est pas rare de trouver, de par le monde, des races et des classes sociales, qui, s'adaptant à des conditions économiques misérables, élèvent malgré tout des familles nombreuses.

Au Congo Belge, notamment, les indigènes des bords du lac Kivu sont toujours au seuil de la famine et restent excessivement prolifiques. Dans la cuvette équatoriale, la sous-alimentation par insuffisance en protéines est générale, alors que les zones de dénatalité sont limitées. Au surplus, à l'intérieur de ces zones, nous trouvons des noyaux florissants, vivant côte à côte avec des clans en régression : pourtant les uns et les autres ont le même milieu climatérique, les mêmes ressources et les mêmes habitudes alimentaires » (cfr Dr. G.A. Schwerts, o.c. pp. 90-91)

La thèse du Dr. Dratz qui détecte la cause dans « l'acide cyanhydrique contenu dans le manioc insuffisamment roui » est à rejeter pour la même raison. (cfr Dr. Schwerts o.c. p. 91)

5) L'alcoolisme. « Chose curieuse, le rôle de l'alcoolisme est à peu près nul : nous pourrions citer des tribus complètement abruties par la boisson, et qui restent néanmoins prolifiques. Inversement, nous avons observé une dénatalité inquiétante parmi des populations sobres ». (Dr. G.A. Schwerts o.c. p. 91).

6) Maladies vénériennes. Beaucoup de médecins ont désigné les maladies vénériennes comme cause principale. Mais le progrès de celles-ci doit avoir une cause plus profonde : l'énervernement des principes moraux. Laissons la parole aux médecins qui prouvent que là ne gît pas la cause principale. « Les aires de dénatalité et celles de forte endémicité vénérienne ne coïncident pas : les Nkundo, notamment, étaient en 1937 très peu touchés par ces maladies... nous concluons que les maladies vénériennes n'expliquent pas tout le phénomène de la dénatalité. Elles interviennent pour compliquer et pour aggraver un état pathologique antérieur, largement répandu... Les résultats des campagnes antivénériennes sont variables et parfois décevants : les mêmes méthodes ne donnent pas partout le même rendement.

Ailleurs encore, les réinfections sont si rapides qu'on a l'impression de remplir le tonneau des Danaïdes : les déboires sont si fréquents qu'on en est arrivé à se dire que toute action thérapeutique est vaine, si on ne parvient pas à réfréner en même temps la « licence des mœurs »... Ceci nous amène à l'étude des facteurs moraux et psychologiques de la paucinalité. » (Dr. G. A. Schwerts o.c. p. 92)

Aussi le Dr. Mottoule pense que la natalité repose sur une autre base : « La prolificité est avant tout fonction de la rigidité des mœurs ».

Déjà le Dr. H. Ledent (Rec. Trav. Sc. Méd. C. B. n° 2, 1944, p. 3 - 13) avait prouvé par des examens approfondis que les maladies vénériennes ne fournissaient pas l'explication de la dénatalité nkundo dans la région de Coquilhatville.

Les études récentes sur la dénatalité chez les Nkundo ne soulignent plus les maladies vénériennes comme « facteurs exclusifs de la dénatalité ». Cfr. « La lutte contre la dénatalité dans l'Ethnie Môngo », par J. Ghilain : Bulletin des Séances de l'Institut Royal Colonial Belge 1953, 3 et « Contribution à l'étude de la dénatalité dans l'Ethnie Môngo » par J. Van Riel et R. Allard.)

Le Dr. Allard admet encore que la gonococcie décide dans des cas particuliers, mais il la rejette comme cause principale de la dénatalité chez le peuple Nkundo. Il oriente son dépistage causal vers « le choc de civilisations » : « Ici aussi la dépopulation de certains secteurs provient d'un choc de civilisation ».

7) Dégénérescence raciale. Cette solution fut donnée surtout par le Dr. G. A. Schwerts

dans *Æquatoria* VII<sup>e</sup> année, n° 3, 1944, p. 93 à 100 sous l'influence d'ethnologues comme Junod, Lévy - Bruhl, Morgan et Codrington (o. c. p. 93).

Personne n'accepte plus cette solution pour la dénatalité des Nkundo. Donnons, à ce sujet, la parole au R.P.E. Boelaert dans « La situation démographique des Nkundo - Môngo » : « Lors de son voyage d'étude dans le district de la Tshuapa, le Dr. Schwerts a constaté beaucoup de cas de cryptorchidie prolongée et d'atrophie testiculaire. Il y a vu une déchéance physiologique de la race et a bâti là-dessus une théorie personnelle ; celle de la dénatalité primitive, due aux deux facteurs combinés : cette déchéance physiologique et le traumatisme psychique. Sans oser se prononcer sur le lien qui unit ces deux facteurs, ses expressions - médecin qu'il est - semblent parfois attribuer le lien causal à la cause physiologique : « Ces lésions anatomiques et troubles fonctionnels spéciaux de l'appareil endocrinien, retentissant sur la sphère sexuelle, éclairent le mécanisme de dénatalité et expliquent l'apathie et la résignation de ceux qui en sont frappés (l. c. p. 99).

« Je ne sais pas si la question a été étudiée depuis « avec toutes les ressources de la science moderne », mais l'hypothèse du Dr. Schwerts ne reçut certainement pas un accueil enthousiaste : « La théorie, qui faisait dépendre une natalité insuffisante, chez certaines tribus, d'hypoplasie testiculaire, n'a pas reçu confirmation », écrit le Dr. Dubois, dans le Bulletin de l'Institut Royal Colonial Belge, 1942 p. 403, et Van der Kerken : « l'hypothèse de causes d'ordre physiologique ou racique semble ne pouvoir être acceptée qu'avec d'expresses réserves dans l'état actuel de nos connaissances » (o. c. II. p. 787).

« Les pratiques immorales aboutissant à l'anéantissement de la famille ne sont que le reflet, la traduction dans les mœurs, du déséquilibre physiologique, ce mauvais fonctionnement de l'appareil endocrinien, qui est le fait primitif, encore inexpliqué, dont tout le reste découle. L'aboutissement de ce trouble, c'est l'immoralité, qui se développe parce que les hommes ont perdu l'orgueil et la fierté de leurs traditions raciales, et parce que les femmes ne ressentent plus guère cet intense besoin de maternité qui caractérise les races fortes » (Rapport Serv. Méd. Prov. Coq. n° 1780/H. 2.).

« Comment une telle théorie peut mener à un fatalisme inquiétant se montre dans la phrase suivante : » S'il s'avérait, comme je le crains, qu'il s'agit d'une dégénérescence raciale, contre laquelle nous serions impuissants, nous aurions à envisager d'autres solutions : autoriser les recrutements sans limites, qui seraient sans inconvénients pour l'avenir quand ils s'adressent à des gens définitivement perdus pour la race ; créer pour les populations locales des réserves largement suffisantes où elles seraient cantonnées, et attribuer le reste des territoires à d'autres races fécondes. » (Lettre du G.G. Ryckmans, du 17-3-45, citée E. B. o. c. pp. 38 à 41).

Une étude très récente, « Contribution à l'étude de la dénatalité dans l'ethnie Môngo », par J. Van Riel & R. Allard, énerve pratiquement toute la force probante attribuée à la théorie du Dr. Schwerts, et elle ouvre des voies nouvelles. Le Dr. Allard, spécialement chargé de ce qu'on appelle « l'expérience Nsongo (Befale) » aboutit à la conclusion : ce n'est pas la « dégénérescence physique de la race Môngo » qui fonde la dénatalité, ni « une stérilité masculine particulière chez les Môngo », la « stérilité féminine involontaire » ne dépasse que légèrement celle des hommes.

« De ces travaux et d'autres examens pratiqués chez les malades hospitalisés à l'hôpital de Befale, l'auteur conclut que les causes immédiates les plus répandues de stérilité féminine sont l'infection et la sténose des organes génitaux » (cfr P. M. « Problèmes d'Afrique Centrale » n° 23 p. 55).

Dans les données récentes de l'« Expérience Nsongo », en d'autres études amorcées,

rien ne semble confirmer la thèse du Dr. Schwes.

Pourquoi ne pas admettre, en théorie, que des peuples européens, décimés par la dénatalité, périssent d'une « fatale dégénérescence raciale » qui provient de « causes d'ordre physiologique ou racique » ? Pourquoi réserver « une infériorité raciale » à des peuples qui n'habitent pas l'Europe ?

Nous tombons ainsi dans la théorie des « racistes » que personne n'applique à sa propre race, mais que, souvent, on admet gratuitement pour une autre race, inconnue ou incomprise, de couleur différente ou qui a des habitudes de vie ne cadrant pas avec les siennes.

### 8) Moyens anti-conceptionnels et abortifs.

Ici nous affrontons « la stérilité volontaire » qui ruine la race blanche.

Cette opinion mérite la plus sérieuse attention. Personnellement j'admets que là gît la cause principale de la dénatalité chez les Nkundo, du moins comme « cause immédiate ».

Cette « stérilité volontaire » existe chez les Nkundo. Laissons la parole aux témoins qui connaissent très bien leur vie.

Le R.P.G. Hulstaert dans son « Mariage des Nkundo » (1938) : « Un terrible ennemi de l'amour maternel est la pratique de l'avortement, que les Nkundo ont toujours connue. Nous ne pouvons exposer ici toutes les recettes en usage à cette fin. Il nous suffira d'énumérer les motifs qui les incitent à y recourir. Ce sont :

1° La lascivité de la femme : la génération et ensuite les soins de l'enfant l'empêchent, dans une certaine mesure, de s'adonner au plaisir charnel. Cette cause d'avortements était inexistante autrefois, ou du moins très rare. Inutile de dire qu'elle est devenue plus fréquente, particulièrement dans les centres, où elle ne cesse d'augmenter et où, en outre, les « ménagères » attirées ou occasionnelles apprennent l'emploi de nouveaux moyens stérilisateurs ou abortifs ;

2° L'antipathie ou une colère persistante contre le mari peut pousser la femme à empêcher la conception ou à en détruire l'effet ;

3° L'affaiblissement excessif de l'organisme maternel, causé par des conceptions et des accouchements multipliés à des intervalles trop rapprochés ;

4° L'encombrement, la difficulté de surveiller, de porter, de soigner beaucoup de petits enfants : balota bokkesano wa bana nsatela nsatela. Cette raison a surtout une influence sur les danseuses renommées.

Il va sans dire que plusieurs de ces motifs peuvent être réunis dans la même personne. » (o.c.p. 466)

P. Ngai témoigne dans *Aequatoria* (VII<sup>e</sup> Année, n°3, 1944) : « Ce n'est pas seulement d'aujourd'hui que les femmes pratiquent l'avortement. C'est depuis nos ancêtres. Mais l'avortement n'est pas une loi qu'on doit observer » (o.c.p 119)

Au même endroit, P. Ngai cite quelques « mobiles pour avorter », notamment, 1° avortement par colère contre le mari, 2° avortement pour cause de grande fécondité, 3° avortement à cause de la mort des enfants, 4° avortement pour ne pas manquer d'amants ou d'argent, 5° avortement à cause de la honte.

Consultons aussi le R.P.E. Boelaert M.S.C. dans « La situation démographique des Nkundo-Mongo », p.36, « Moyens anti-conceptionnels et abortifs ».

Mr. Ch. Lodewyckx décrit très clairement le rôle des « moyens anti-conceptionnels et abortifs » dans *Aequatoria* XI<sup>e</sup> année, n° 1, 1948 : « Les moyens anti-conceptionnels sont une cause très importante de dénatalité. Ils sont universellement en usage dans l'ethnie Mongo et se répandent peu à peu chez les peuplades voisines. Un lavage pro-

fond des organes a été préconisé pendant la guerre 14-18 pour éviter la contagion résultant souvent des rencontres de passage. Peu à peu l'emploi s'en est étendu même aux rapports normaux. » (o.c.p. 2).

« Les moyens abortifs éliminent en outre presque la moitié des embryons qui se sont formés malgré tout. Ces moyens sont constitués par des lavements qui produisent des contractions violentes et douloureuses dans l'abdomen. L'embryon encore frêle n'y résiste pas. » (idem p. 2)

Dans *Aequatoria*, n° 3, XII<sup>e</sup> année, 1949, il répète expressément la même chose (cfr. p. 77 à 79), ainsi que dans deux lettres (juin & 1 octobre 1949), citées dans le même fascicule, p. 79-81.

Dans « La situation démographique des Nkundo-Mongo », le R.P.E. Boelaert corrobore ses dires : « L'avortement, qui paraît donc bien se pratiquer sur une très grande échelle, se fait par lavement violent. Les ingrédients employés sont les mêmes que toute femme emploie pour n'importe quelle indisposition ou malaise : elle n'a qu'à renforcer la dose pour obtenir très souvent l'effet criminel. Ngai cite e.a. l'écorce du Bokungu (*Piptadenia Africana* Hook F), la feuille du lofange (*Tephrosia vogelii* Hook F.), du bongongo (*Cassia alata* L.). Soi-disant pour éviter la contagion, mais souvent aussi avec le désir exprès de prévenir la fécondation, l'usage s'est répandu, parmi les femmes faciles et autres, de se rincer à fond les organes à l'eau froide, immédiatement après l'acte. (Rapport inédit de M. Ch. Lodewyckx, 20-1-46.)

Notons ici, avec ce même auteur, qu'une hygiène maladroite peut entraîner aussi souvent la stérilité. Dans ce rapport il cite e.a. les lavements trop répétés et trop violents pour toute indisposition ; l'emploi de tampons végétaux au temps des règles ; l'emploi aussi, par les hommes, d'un lavement urétral contre la blennorrhagie.

Lors d'une conférence organisée par MM. le Directeur Verdonck et le Dr Ronsijn à Flandria H.C.B. le 26-8-1946, les femmes admettaient généralement l'emploi des tampons végétaux, l'usage des lavages internes journaliers et l'élimination du sperme après l'acte... » (E. Boelaert o.c. pp. 36-37).

Le R.P. E. Boelaert cite aussi la belle étude des Docteurs G. Olivier et L. Aujoulat : « L'obstétrique en pays Yaounde » dans le Bulletin de la Société d'études Camerounaises, déc. 1945, pp. 9-27.

N'est-il pas étonnant que « l'Expérience Nsongo » semble se diriger dans la même voie, sans toutefois se déclarer définitivement ? Le Dr. Allard, médecin F.B.I., attaché à Befale, ne porte pas les œillères des préjugés et cherche autre part que sur le terrain médical ; il risque une hypothèse dans « Contributions à l'étude de la dénatalité dans l'ethnie Mongo » (par J. Van Riel & R. Allard) : « Dans le passé, le choc psychologique déterminé par le début de l'occupation, suscitait chez un certain nombre de femmes Mongo jeunes, la décision de ne pas avoir d'enfants. De même aujourd'hui, les conditions de facilité, dans les milieux européens dans un mauvais sens, amènent parfois la même réaction psychologique.

Il est vraisemblable que ces femmes se livrent à des pratiques abortives, lesquelles sont fatalement suivies dans les conditions indigènes par des infections du tractus génital. Celles-ci passent à chronicité se compliquant fréquemment de sténoses cicatricielles.

A une stérilité primitivement volontaire succède une stérilité cette fois involontaire. Et lorsque la femme arrivée au-delà de la trentaine finit par désirer un enfant, elle s'étonne, de bonne ou de mauvaise foi, de n'en plus obtenir.

L'existence de la stérilité volontaire fait de l'action psychologique et sociale le centre même de la tâche à entreprendre. Le développement de l'instruction et la réforme



des mœurs sont liés à l'œuvre des missions chrétiennes. On peut aussi fonder de justes espoirs sur le développement d'un service social adapté aux contingences tropicales ». Cf Problèmes d'Afrique Centrale n° 23.

Même le Dr. A. Schwers admet l'existence des « avortements provoqués », mais n'y attache pas d'importance décisive. Cependant un peu plus loin, il ajoute : « Néanmoins, nous pressentons que l'étude de la licence des mœurs, autrement dit l'étude de l'âme indigène, nous conduira, un jour, à la solution cherchée ». (o.c. Aeq. p. 93)

Le Dr. Hemerijckx en arrive à des constatations qui concordent avec celles de Mr. Lodewyckx, à savoir « la stérilité inconsciente », et ses recherches mettent à nu le peu de fond où se base la théorie du Dr. A. Schwers (cf Zaïre II, 5) : « Il est malheureusement certain et même fréquent que des couples pratiquent une stérilité volontaire inconsciente, pratique basée sur l'ignorance des facteurs réels de la conception » (Dr. Hemerijckx o.c. « Enquête sur les causes médicales et sociales de dénatalité » p. 507).

Dans Zaïre, III, 3, Mr. J. Sohier répète expressément la même chose : « Il est hors de doute que les remarques si pertinentes de Mr. Ch. Lodewyckx dans la revue « Aequatoria » (voir aussi Zaïre, octobre 1948) sont le résultat d'une étude persévérante et consciencieuse qu'il eût été vain de mener dans un cadre plus large ... Nous tenons à signaler, en passant, que les méthodes anti-conceptionnelles inconscientes mises en évidence par Mr. Lodewyckx, sont répandues également dans le Sankuru où les magasins regorgent de « poires à lavement ». (p. 296).

Les renseignements que je fus en état de recueillir personnellement, chez la tribu Nkundo des Injɔɔ, renseignements concernant les moyens préventifs et abortifs, furent communiqués dans un article « Anticonceptionele middelen ». (Aequatoria XIV<sup>e</sup> année, 1951, n° 1, pp. 26-28)

Art. Verbeek M.S.C.

( à suivre )



# Het Termieten-stoken bij de Logo-Avokaya.

Zoals algemeen bekend is, zijn de Uele-Volken verzot op de gevleugelde of geslachtelijke termieten. <sup>1)</sup> Zelfs de kinderen weten precies te zeggen wanneer de termieten zullen uitzwermen, en zijn dan niet thuis te houden. Zij ontzien geen nachtelijke kou, en vrezen geen verkoudheid noch longontsteking: een recent geval zal dit best toelichten. Een jonge moeder kreeg haar kindje op een Vrijdag. Twee dagen na de geboorte vernachtte zij bij haar termieten-heuvel, en 's anderdaags was haar kindje dood. De menigvuldige verhalen over de legendarische Tule (Tijl Uilenspiegel) en de termietenvangst, bewijzen anderzijds het hoge belang dat de termietenvangst bij hen geniet.

Gedurende de eerste jaarhelft zwermen de termieten alleen in het donker uit, zodat wij ze nacht-termieten noemen. Tijdens het droog seizoen, nl. gedurende de maanden Januari, Februari en Maart, zwermen de *moba*-termieten 's avonds en de *lifu*-termieten 's morgens uit. Tijdens de drie volgende maanden waarmee het regenseizoen inzet, zwermen de *kongha-bi* uit, nl. de *andri* 's avonds en de *api* 's morgens. Tijdens de tweede helft van het jaar zwermen de *kiforomva* (Juni-Juli), de *kitsa* en de *mako* uit bij klaarlichten dag, zodat wij ze dag-termieten noemen.

Alvorens het uitzwermen en de vangst van iedere soort te beschrijven, moeten wij noodzakelijk, om tot een juister begrip van de vangst te komen, en om nutteloze herhaling te vermijden, enkele algemene omstandigheden en handelingen verklaren.

**Uitzwermen.** Zohaast de termieten volgroeid zijn en willen uitzwermen, bouwen de arbeiders hun heuvel bij. Overal zien wij een donker-natte aanwas de heuvel aandikken. Het is mij vooralsnog onmogelijk om de juiste tijd te bepalen voor de aanbouw van iedere soort: de inlanders kunnen ons niet juist inlichten, en het persoonlijk onderzoek vereist de nabije aanwezigheid van iedere soort, en de nodige vrije tijd die meestal ontbreekt. Volgens de inlanders bouwen de *lifu*, *moba* en *otro* hun heuvel bij in September, terwijl de *andri*, *api*, *kiforomva*, *kitsa* en *moko* in October daarmee zouden be-

1) De termieten worden ingedeeld in:

- 1o geslachtelijke (mannetjes en wijfjes) met 4 afvallende vleugels.
- 2o ongeslachtelijke of ongevlugelde:
  - a) soldaten (*kidzu*); ook *kidzuruku* en *udjuruku* genoemd.
  - b) arbeiders (*kongha-vudu*)

De onvolgroeide termieten, met kleine vleugels, worden *kongha-bèbèlè* of *bèlèbèlè* (*Brukulu*) genoemd; De volgroeide *kongha-ngarao* of *arawa* (*Avokaya*).

Het schoonmaken of afkrabben van de termieten-heuvel, noemen ze *kowa-fafa*. Het stoken noemen ze *kongha-za*, *ongha-za*, *ongwa-za* of *kowa-za*; de *Tibu-Muruki* noemen dit *kongha-ya*.

De *kovo* (*ковъ*, *ковъ*) is een gele sponsachtige massa, welke als voedingsbodem voor de zwammenkwekerij dient en daarom zwamkoek genoemd wordt. Wij kunnen het ook broeibed en paddestoelentuin noemen.

ginnen. Deze bewering schijnt niet overal en altijd met de werkelijkheid overeen te komen, vermits ik in de tweede helft van November 1949 de *lifu* en de *api* in volle aanbouw vond. Terwijl de *api* hun heuvel rondom aanmetsen, schijnen de *andri* alleen langs de westkant bij te bouwen.

Het uitzwermen zelf, zowel van de *lifu* en de *moba* als van de *andri* en *api*, wordt door de *tobo*-regen aangekondigd en veroorzaakt. Zodra de *tobo*-regen gevallen is, gaat iedereen zijn termietenheuvels schoonmaken, *nzinga* (stokkerig gras) sprokkelen en bus-selen, en hun voorvaderlijke tovermiddelen voor de termietenooft bijhalen.

De *tobo* of termieten-regen heeft meer dan één naam. Terwijl de Logo deze regen bijna algemeen *tobo* noemen, en de Avokaya *obo*, hoort men ook wel *kilongo* bij de Avokaya. Andere Avokaya noemen hem ook *lifu-yigowa* of *lifu-bu(wa)*, of nog *alibiri-yigowa*, wat allemaal betekent: grote regen voor de *lifu*-termieten, elders *alibiri*-termieten genoemd. Sommige Logo, o.a. de Madoka-Adzugoare, noemen dit *lifu-kozia*,

De *tobo* is die regen welke vanaf 4-5 uur 's morgens begint te dretsen en te druisen tot 10-11 u.; vanaf 2 u. in de namiddag steekt de zon opnieuw. Ook wegens de *kiolo*-regen, die in de namiddag om 2 u. begint en rond 4 u. ophoudt, zullen de *abi* en de *andri* nog diezelfde avond uitzwermen. Voor de *tobo*-regen is dit niet het geval: na de *tobo*-regen moet er één dag sterke zon komen, zodat de heuvel doordroog wordt gebakken. Wanneer de *tobo*-regen bv. 's Maandags valt en de zon 's Dinsdags de heuvel zengend heet doorbakt, zullen de *lifu*-termieten nog diezelfde Dinsdag-avond uitvliegen, en gewoonlijk ook nog, doch in mindere mate, in de nacht van Woensdag. Dit zou echter alleen waar zijn voor de *lifu*-termieten. Volgens anderen zouden de termieten alleen drie of zelfs vier dagen na de eerste *tobo*-regen uitzwermen. Sporadisch kan dit werkelijk voorkomen, omdat de *tobo*-regen zelf weliswaar de hoofdfactor is in het uitzwermen, doch ook nog andere weersomstandigheden wellicht de zwermtijd mede bepalen. De Mondo-Baparanda van Tikadzi noemen de *tobo*-regen *makuku*, de Baka *lidu* en de Azande *sango*.

Wanneer wij voor iedere termieten-soort de zwerm-maand willen bepalen, horen wij zeer dikwijls tegenovergestelde antwoorden. In een bepaald opzicht hebben allen gelijk, en hun gezegde steunt telkens op feiten waarvan zij soms zelfs de juiste datum kunnen opgeven. Hun gezegden kunnen echter niet zonder meer aangenomen worden, juist omdat zij telkens op een bepaald feit steunen, en het vraagstuk niet in zijn geheel beschouwen noch over verschillende jaren.

Het uitzwermen wordt altijd hoofdzakelijk bepaald door de *tobo*-regen. Deze *tobo*-regen nu kan uitblijven, én in Januari én in Februari, en eerst in Maart vallen, zoals dit bv. te Faradje het geval was in 1951. Toch is de *tobo*-regen in sommige dorpen en streken gedurende de maand Februari gevallen, en wel in zodanige hoeveelheid, en gevolgd door een blakende hitte, zodat de *lifu* in massavlucht uitzwermden. Op de meeste plaatsen echter was de regenval niet voldoende om het uitzwermen te veroorzaken, zodat vele inlanders nutteloos hun termietenheuvels reinigden en vergeefs van nachtelijke vochtige kou verkleumden naast hun heuvels. Niet alleen verschilt de tijd van uitzwermen van streek tot streek omwille van een verschillend klimaat en regenval, doch zoals wij verderop zullen aantekenen voor de *andri*, verschilt hij van heuvel tot heuvel, en ook dit weer kan van jaar tot jaar verschillen. Vermoedelijk speelt de organische ontwikkelingsstand van de termieten-kolonie een belangrijke, zonet een hoofdrol in het bepalen van de zwermtijd. Over dit alles zal bij gelegenheid van ene en de andere termieten-soort nog uitgewijd worden.

Heuvel schoonmaken (*Afa, afawa, ongha-fa*).

Zodra het uitzwermen nabij is, reinigen de negers gans de kop van de termieten-heuvel. Wanneer de heuvel zeer groot is, of wanneer de termieten een oude uitgestorven termieten-heuvel bezetten, hakken zij gewoonlijk slechts de levende kant van de heuvel schoon.

Wanneer zij de *api* schoonmaken, mogen zij de *lifu* niet vernoemen, en omgekeerd; *api* en *lifu* zijn vijanden (Talii). Volgens sommigen mag men de *api* niet meer vernoemen van zohaast de *lifu-tobo* gevallen is. In het algemeen mag men, volgens een man van Tadu, op een termieten-heuvel geen enkele andere termieten-soort vernoemen. Volgens een Tibu-Muruki mag men de *lifu* niet vernoemen tijdens het uitzwermen van de *andri*, en omgekeerd, zoniet houdt het zwermen op.

Het schoonmaken van de termieten-heuvel schijnt alleen bedoeld te zijn om de zwermgaatjes (*kongha-mi* = termietenogen) te kunnen nagaan, om te weten of de termieten al dan niet zullen uitzwermen. Deze zwermgaatjes gaan zij gewoonlijk bij valavond bezichtigen. Men mag de zwermgaatjes van de *andri*, *api* en *lifu* niet met gestrekte vinger aanwijzen, doch alleen met gekromde vinger, zoniet zullen de termieten niet uitzwermen (Algemeen). De zwermgaatjes van de *kiforomwa*- en *mako*-termieten mogen zij integendeel wel met gestrekte vinger aantonen.

Putje *Kongha-bu, kowa-bu; ongha-bu-di* = termieten-put-delven)

De Mondo onemen dit *du-ba*.

Algemeen delven zij een putje voor de *lifu*-, *moba*-, *api*-, *andri*- en *kitsa*-termieten; een legende van Tule en de olifant illustreert dit prachtig. De aarde van het putje wordt te Moniétu o.a. op de termieten-heuvel gegooïd; te Awago, Sidabo... niet. Als de heuvel groot is, of wanneer twee verschillende koloniën éézelfde heuvel bewonen, delven zij twee putjes.

Nzinga (*Garago, garagonya* (Awago), *karagonya* (Simia, Madoka) *gandi* (Logo), *galika* (*ndi*) (Tabulèba), *agalaka* (Avokaya). Algemeen wordt nu het Bangala woord *nzinga* gebruikt.

Zodra het uitzwermen nabij is, gaan de inlanders *nzinga* sprokkelen. Het is dorstokerig gras dat na de broussebrand overblijft. Zij binden gras tot bundels die zij op de termieten-heuvels ofwel dichtbij op een boompje wegbergen.

Tovermiddelen. Algemeen stopt men een tovermiddel in de *nzinga* bussel waarmee zij de vleugels van de uitzwerrende termieten afbranden. Sommigen stoppen een *konghalidzo*-blad, anderen *mvobi*-blaren in de bussel; anderen nog bergen daarin ook *gboko-zè* (aardvarken-gewei). Volgens de Mondo en de Avokaya van Sidabo, Tadu... zou de *gboko-zè* niet alleen de termieten in overvloed doen uitzwermen, doch ook de termieten van andere heuvels, die aan vreemden toebehoren, bij hen doen uitzwermen.

Te Awago en op andere Tabulèba-dorpen, op beide boorden van de Nzoro-rivier, bergen zij een *gara-alo* (kant één) als tovermiddel in de *nzinga*-bussel, zodat de *garalo* samen met de bussel opbrandt. Als anderen deze fakkel zien branden, zullen zij weinig of niets vangen; de *garalo* zal in dit geval al de termieten van de heuvels die aan anderen toebehoren, bij hen doen uitzwermen. Daarom willen de ouden niet dat iemand zijn vuurtoorts in de hoogte steekt. Anderen snijden potlood-dikke boutjes van 1 tot 2 cm. lang uit het *garalo*-struikgewas, en stoppen ze in de grond vóór het putje.

De boutjes worden langs één kant uitgehold als een fluitje; zij keren de fluitkant naar zich « opdat de termieten alleen of vooral voor hen zouden uitzwermen, en niet of toch maar weinig voor hun gebuur ».

Te Atatu, Moniétu, Gima, Mogoi... zal men bij valavond, zodra de termieten de zwermgaatjes boren, met de nagel van de *tikara*-pangolin of van het *gboko*-aardvarken op de zwermgaatjes krabben. Te Moniétu schrapen zij bovendien de nagels van de pangolin en het aardvarken, en strooien dit schraapsel op de zwermgaatjes; vooral de Azande zouden hetzelfde doen om een rijke termieten-oogst te verzekeren. Volgens Atatu zouden de termieten hierom in dikke wolken uitvliegen; volgens Moniétu zou dit tovermiddel vooral maken dat de termieten van hun evenmens en verwant niet uitzwermen, of toch in mindere mate.

Sommigen kauwen bovendien een *konghalidzo*-blad, en spuwen dit kauwsel uit op de zwermgaatjes van de *lifu* en *andri* zodra deze uitzwermen (Sidabo, Nyapia van Kareo, Nyapia-Morokaya van Talii).

De Adranyi van Talii branden blaren van kemp of van de peperliane (*laba*, *Piper nigrum guineense* Thonn.); anderen schrapen de hoorn van de *agu*-waterschildpad, verbranden dit krabsel, en blazen de rook in de zwermgaatjes. Volgens de Adranyi zou dit het uitzwermen verhaasten, volgens anderen zou dit de termieten overvloedig doen uitzwermen voor hen, en niet voor vreemden.

Al deze gebruiken illustreren allerduidelijkst de zelfzucht van de inlanders en hun gebrek aan naastenliefde en zelfs broederliefde, hoewel bij ziekte en dood de broederliefde weer de bovenhand krijgt.

Bovendien moeten nog enkele gebruiken onderhouden worden om het uitzwermen niet te bederven. Geen vreemde bv. mag bij de Madoka o.a. op de termieten-heuvel komen; te Awago en elders wel. De Logo-Avokaya in het algemeen mogen geen *kadagba*-groenten eten voordat zij termieten gaan stoken, anders zullen zij niet uitzwermen. Bij de Madi van Udu mogen zij geen *esandu* (overschot van eten van vorige dag) eten, noch *masurulu*, anders vliegen de termieten in het wilde uit, en vallen zij niet in het putje. Te Sidabo mogen zij wel *esandu* en *masurulu* eten, doch zij moeten vlees derven. Bij de Tandra van Awago mogen zij geen sesam eten, anders zullen de termieten in witte arbeidsters veranderen, zoals de sesam wit is. De Mondo mogen geen maniok-bloem eten wanneer zij termieten gaan stoken, anders zullen de termieten in het wilde uitzwermen; zij eten dan ook alleen sorgho- of eleusine-bloem.

Elders, o.a. te Atatu en bij de Brukulu, is dit alles niet geboden, en derven zij niets

## A. NACHT-TERMIETEN.

De heuvel van de nacht-termieten wordt niet overdekt met een dakje van blaren of gras; de donkere nacht is hun dak. Toch zou er één soort *lifu* zijn, o.a. langs de auto-baan Watsa-Kilo, die 's morgens rond 6 u. zouden uitzwermen, zodat de daar-wonende Mangutu en Walese eveneens een dak maken van bananenblaren boven de *lifu*-heuvel. Vermoedelijk gaat het hier niet om de *angadribi* waarover wij vederop zullen handelen. Misschien is er wel een enkeling die de gewone *lifu*-heuvel overdekt als hij niet te groot is, en dit omwille van het maanlicht.

Terwijl de dag-termieten door hun dakje noodzakelijk verplicht zijn langs het putje uit te zwermen, moeten de nacht-termieten gestookt worden om ze naar het putje te lokken, waar dan meteen hun vleugelen verschroeiën.

De nacht-termieten zwermen uit in de eerste maanden van het jaar. De *moba* en de *lifu* gedurende het droog seizoen, in de maanden Januari, Februari en Maart; de *andri* en de *api* tijdens het regenseizoen, in de maanden April en Mei.

Wanneer de heuvelen ver van huis liggen, vernachten de inlanders bij de heuvelen om zich niet te overlappen. De vrouw gaat met de kinderen voorop om een slaapplaats te bereiden; de mannen blijven achter om de kippen en geiten te stallen, en gaan vóór het donkeren hun vrouwen vervoegen. Sommigen strooien takkeblaren op het wegeltje naar de heuvelen om in het schemerduister of in de pikdonkere nacht hun weg terug te vinden (Talii, Belali.....). Zij vernachten dus rond het vuur en houden de wacht om beurt, want er is soms wel eens bezoek van een luipaard. Is de vrouw alleen, dan zal zij vluchten, en valt zijn bezoek na het uitzwermen, dan zal de luipaard het putje leeg eten. Zij maken een vuur op 10, 20 tot 30 m. van de heuvel, anders zullen de termieten niet uitzwermen. Volgens anderen, zullen zij wel uitzwermen, doch zij zullen niet in het putje vallen. In alle geval moet het wachtvuur uitgedoofd worden zodra de termieten uitzwermen, opdat zij alleen op de brandende *nzinga*-bussel zouden aanvliegen.

1. Droog seizoen. De *moba* en *lifu* zwermen alleen uit tijdens het droog seizoen, doch steeds en alleen dan wanneer de zon de termieten-heuvel bakte na een *tobo*-regen. Volgens sommigen vliegen zij uit in Februari, als het gras nog slechts 20 cm. hoog staat; volgens anderen zwermen zij vooral uit in Maart. Zoals wij hogerop verklaarden, verschilt de datum van uitzwermen van jaar tot jaar, en hangt noodzakelijk af van de *tobo*-regen die best kan uitblijven in Januari en zelfs in Februari. Soms is de *tobo*-regen onbeduidend in Februari, hetgeen den 13 Februari 1951 op de meeste dorpen het geval was, zodat de *moba* en *lifu* weinig talrijk of helemaal niet uitzwermden. In dit geval zwermen zij zonder uitzondering en zeer talrijk uit in Maart, doch zoals altijd gaat de *tobo*-regen noodzakelijk vooraf. De regenheerslag van 6 mm. die op 9 Maart te Faradje viel, was niet voldoende om het uitzwermen van de *lifu* te veroorzaken.

De volgende waarnemingen te Faradje, Maart 1951, zullen dit begrijpelijker maken.

Datum	Regenneerslag	Vochtigheidsgraad.	
9	6 mm	20%	
10	0	25	
11	1	20	
12	15	20	<i>Moba</i> zwermen uit om 9 u., <i>lifu</i> niet.
13	0	20	
14	0	22	
15	18	20	<i>tobo</i> -regen na 4 u. namiddag
16	0	22	<i>viviri</i> zwermen uit om 5,40 en 6,45: 2 soorten: kleine en grote; degene die om 5,40 uitzwermen, vliegen niet meer uit om 6,45. Nadien zag ik de zwarte <i>kiki</i> -miertjes (2-3 mm. lang) de dode <i>viviri</i> in hun nest meesleuren.
17	19	22	<i>tobo</i> -regen vanaf 5 u. tot 9,30: <i>moba</i> vlogen niet uit. Heel de dag overtrokken weer. Om 4 u. 's avonds opnieuw <i>tobo</i> -regen. Enkele <i>moba</i> vlogen uit om 9 u. Wanneer het weer gedurende de dag druift, en een

stille regen sijpelt tussen 4 u. en 4,30 zwermen de *moba* uit.

18	10	20
10	1	21
20	6	22
21	0	21

*viviri* vlogen uit om 5 u. 's avonds, de *lifu* om 4 u. 's morgens.

1 *Moba*. De Logo, Avokaya en Pajulu noemen ze *moba*, de Mondo *mbèrè*, de Baka *kpèlè*, de Azande *akisi*, en de Babua *kilikiti*. De Baka en de Mondo noemen ze ook *angulèmè*.

Uiterlijk onderscheidt men de *moba*-heuvel van deze van de *lifu*, doordat er veel *langbara* ( gaten ) zijn rond de *lifu*-heuvel.

Terwijl de *lifu* overal, en alleszins in geheel het gewest Faradje voorkomen, vinden wij de *moba* alleen in bepaalde streken. Er zijn bv. geen *moba* bij de Brukulu, Moliaba, Riama, Madoka, Niari, Madrangbo, Manguya Ndoa, Lundri en Atatu, doch er zijn er wel te Faradje, Ambarou, Matafa, in de Zande-streek en in de streek van de mijnkampen Bumva, Kakérifu, Atsimogu en Subani. Niemand kan een uitleg geven van dit verschijnsel.

De *moba* vliegen dezelfde tijd als de *lifu*, doch soms ook een maand na de *lifu* ( *Moniétu* ), en steeds om 7 of 8 u. 's avonds; volgens anderen tussen 8 en 10 u. De *moba* hebben blijkbaar niet zoveel regenneerslag nodig als de *lifu* om uit te zwermen.

De Babua overdekken de *moba*-heuvel met een dakje opdat de heuvel niet nat zou regenen doch integendeel de warmte opbergen, zodat de *moba* vroeger uitzwermen. Om het zwermen te bevorderen, trommelen zij bovendien met een stokje op de boogstokken. Zij kauwen ook een *lidzo*-blad, en spuwen dit uit op de zwermgaatjes. Ook de Baka, Mondo en Azande trommelen met een stokje op de dak-sparren.

2 *Lifu*. De Logo en Avokaya noemen ze algemeen *lifu*, de Baka *bodzi*, de Pajulu *niè-rèpo*, de Mondo *titikpi*, de Bote van Digala *poka* ( *kpwoka* ), de Azande *nabèyulu*. Als Zande namen kreeg ik nog de volgende: *agiè* en *akèdo*. De Mondo en Baka zouden ze ook *ongodo* noemen.

De *lifu* zwermen, evenals de *moba*, tijdens het droog seizoen uit, in de maanden Januari, Februari of Maart, doch alleen na een *tobo*-regen. De Mondo en de Baka geven de *malongo*-maand op voor de *ongodo*-termieten. Terwijl *moba* 's avonds uitvliegen, zwermen de *lifu* onveranderlijk tegen de morgen uit. De inlanders geven evenwel verschillende uren op. Volgens een Baka zwermen de *lifu* uit tussen 3 en 4 u. « als de haan kraait »; volgens Tali en de Madoka eerst om 4 u., « als de colobus grolt en de *igututu*-duif kirt: « *igu tutututu* . . . » Soms zwermen zij eerst om 7 u. uit, zodat sommigen de *lifu*-heuvel afdekken. Misschien gaat het hier wel om een bepaalde soort, niettegenstaande de inlanders dit ontkennen. Dit alles is benaderend, en waarschijnlijk zullen de *lifu*, evenals alle andere termieten, op een verschillend uur uitzwermen op de verschillende plaatsen, naargelang van de regenneerslag van de *tobo*, de temperatuur en andere redenen misschien nog, bepaald door de ontwikkelingsstand van iedere kolonie.

De *lifu* kunnen of moeten ingedeeld worden, volgens hun tijd van uitzwermen, in *angatshi* en *angadribi*. Deze namen duiden geen soortelijk onderscheid tussen beide aan, alleen een verschillend tijdstip van uitzwermen. Vloeit juist het tijdsverschil van uitzwermen niet voort uit een soortelijk verschil? De verschillende Zande-, Baka- en Mondo-benamingen duiden misschien ook op ondersoorten.

Algemeen worden de mensen gewekt en van het nakend uitzwermen van de termieten verwittigd, door sommige dieren. Sommigen worden gewekt door de colobus of kortduim-aap die tussen 3, 15 en 3, 30 u. grolt. Anderen worden gewekt door het gekir van de *igututu*-duif (Talii, Belali) anderen weer door het *tsidra*-vogeltje, of door het piepend voorbijsnorren (*mvu*) van de *mokigia*-vleermuis: tsi, tsi, tsitsitsi. . . . Anderen nog worden gewekt door de *kiwandre*-kwartel (*kioro-wandèdè*). Sommigen zeggen: « als de *kiwandre* 's avonds schreeuwt, vliegen de *lifu* uit »; dit wordt door anderen genegeerd. De Mondo worden gewekt door de *kalawa* (colobus) of *tiriri*-diertjes.

Zodra de inlanders 's nachts bij hun *lifu*-heuvel komen, gaan zij nog eens de zwermgaatjes uitlichten. Sommigen zullen de tovermiddelen, die hogerop beschreven werden, aanwenden.

De eerste termieten die uitzwermen noemt men *konghaliri*; anderen noemen ze *alèmvè* (Anguyo) of *alemvoa* (Dramba). « *Mi tshwa karagonya* », zeggen de Madoka, en iedereen maakt zich nu gereed om zijn termieten te stoken; zij leggen de *nzinga*-bussels naast de putjes. Van nu af moet men stil zijn, anders vliegen de termieten niet uit, zeggen de Madoka.

Wij onderscheidden hogerop de *lifu* in *angatsi* en *angadribi*. a) *Angatsi*. - Te Atatu worden ze *angaki* genoemd. Volgens sommigen vliegen de *angatsi* uit om 2 u. in de nacht, volgens anderen eerst om 4 u., en dit schijnt wel het juiste uur te zijn.

b) *Angadribi*. - Zij worden ook *angabidri* genoemd door de Tandra van Mongoi en Awago (*dribi* = *bidri*); de Avokaya noemen hen *bundungba*. De *angadribi* zwermen uit om 5 u. in de morgen, en zelfs om 6 u. als het schemert; sommigen beweren zelfs dat zij om 7 u. uitzwermen. In alle geval vallen de *angadribi* niet meer in het putje omdat zij niet meer door de brandende *nzinga*-toorts worden aangetrokken; zij hebben de zon gezien en zwermen bijgevolg in het wilde uit. Daarom gelijken zij wel op de *gborolo*, en worden zij aldus verkeerdelijk door de Brukulu en anderen genoemd. (Cfr. *Gborolo*) De *angadribi* worden ook « zoete termieten » genoemd. De Arogo steken *lidzo*-blaren in de zwermgaatjes. De *madrakilindia*-vis, die zich opblaast als een voetbal, en schreeuwt zohaast hij uit het water getrokken wordt, en daarom taboe is voor allen, zou de meeste *angadribi* eten (Arogo).

Gewoonlijk worden de *angadribi* dan ook niet gestookt. Wil men ze toch stoken, dan smijt men een kluit aarde van een *angatsi*-heuvel op de *angadribi*-heuvel, zohaast de *angadribi* willen uitzwermen, zodat zij dan in *angatsi* veranderen. Hierop houden de *angadribi* ogenblikkelijk op met uitzwermen, en vliegen eerst 's anderdaags uit, voor de klaarste, op het gewone uur van de *angatsi*. Men moet hun heuvel bovendien geruisloos benaderen zoals men het wild besluipt. De werkelijkheid van het gezegde kan ik niet verzekeren. Het is evenwel niet onmogelijk dat de bonk van de kluit aarde op hun heuvel, evenals het gerucht, het uitzwermen stop zet, en het natuurlijk verschijnsel verkeerdelijk als magisch wordt verklaard (Cfr. Lizi).

II. Regen-seizoen. Als nacht-termieten tijdens het regen-seizoen kennen de Logo en Avokaya de *andri* en de *api*, die beide met de soort naam *konghabi* worden genoemd (Brukulu, Ndoa, Atatu). Anderen noemen ze ook *oto-bi* (*koto-bi* = heuvel-blaren) omdat men hun heuvels met blaren afdekt. De *konghabi*-heuvels, evenals de *konghabi* zelf, zijn veel groter dan de *lifu* en hun heuvel.

De *andri*-en *api*-termieten zijn uiterlijk net dezelfde; zij ruiken en smaken krekender, zodat de inlanders beide niet uit elkaar kennen. Ook hun heuvels verschillen uiterlijk niet van elkaar, zodat zij van een nieuw ontdekte heuvel niet kunnen zeggen of



het *andri* of *api* zijn. De *andri* en *api*, alsook hun heuvels, kunnen allen onderscheiden en bepaald worden bij het uitzwermen. Beide zwermen wel éézelfde nacht uit, doch de *andri* zullen steeds, jaar in jaar uit, 's avonds vanaf 6 u., doch meestal vanaf 7 u. uitvliegen, terwijl de *api* eeuwig en altijd om middernacht uitzwermen.

Het uitzwermen van de *konghabi* wordt nogmaals bepaald door de *tobo*-regen die in de vereiste neerslag valt, alsook door de nodige bakkende warmte die de *tobo*-regen noodzakelijk moet opvolgen. Het uitzwermen verschilt dan ook van jaar tot jaar, en tijdens éézelfde jaar bovendien van streek tot streek.

Een Madoka-Adzugoare, een Tandra-Gbangiliba en een Agambi beweren dat de *konghabi* gedurende de maanden Mei en Juni uitzwermen. De Tandra van Awago negeren dit en duiden alleen de maand April aan, « wanneer de bomen bloeien en de *vogomaïs* in de krop staat ». Een Nyapia-Morokaya van Talii en de Brukulu beweren terecht dat de *konghabi* reeds vanaf Maart kunnen uitzwermen, ook nog in April en Mei, doch telkens een weinig, nooit zeer veel. Zelf was ik ooggetuige dat de *andri* in dikke zwermen uitvlogen den 26 Juni 1950 te Brukulu; zelfs zwermde zij enkele dagen nadien nog uit. Op 9-4-51 vlogen de *andri* uit te Yambayamba om 7 u. 's avonds. Iedere heuvel, zeggen de Brukulu, is ten andere verschillend. Degene die in Maart uitzwermden zullen meestal nog een enkele maal in April uitvliegen, doch zelden meer dan twee maanden. Iedere heuvel zwermt zowat driemaal talrijk uit, en een vierde maal nog een weinig. De enkele termieten die de vierde maal uitzwermen noemen zij *mokoroli*.

Wanneer de inlanders het zwermuur van de *andri* willen bepalen, staan wij weer voor tegenstrijdige gezegden; de enen geven 6 u. op van de avond, anderen 7 u. of 8 u., terwijl anderen nog 9 u. en zelfs 9,30 u. opgeven. Zij hebben ten slotte allemaal gelijk; zij vergaten alleen maar te onderscheiden tussen de verschillende *andri*-soorten; - zijn het wel verschillende soorten? - Misschien zijn het ook wel dezelfde *andri* die, zoals de vleermuizen, in drie verschillende zwermen uitvliegen. De eerste zwermende *andri*, die soms vanaf 6 u. tot en met 8 u. uitzwermen, noemen zij *andri-lizia*. Degene die om 9 u. uitvliegen, noemen zij *andri-gatshi*, terwijl degene die eerst rond 9,30 u. uitzwermen *anzo-andri* genoemd worden. Te Amayo en Sidabo beweren zij dat de *andri* bepaald om 7 u. uitvliegen, en de *tuku* om 9 u.

Algemeen wordt gezegd dat de *api* om middernacht uitzwermen (Sidabo, Amayo...), doch zij zwermen soms ook wel uit vanaf 11 u. 's nachts, wanneer de *tobo*-regen namelijk zeer vroeg neerviel.

Wanneer zij een eerste maal wakker worden - hetgeen voor de meesten gewoonlijk om 11 u. is -, is het tijd om op te staan, en naar de *api* te gaan. Als het uitzwermen nabij is, fladdert de *likidja*-vleermuis (*tarago* (Logo), *kitsikitsi* (Ojigo)) aanhoudend piepend rond de termieten-heuvel; « zij ruiken de termieten ». Onmiddellijk ook voor het uitzwermen van de *api* komen de *kidzu*-soldaten buiten en bezetten de heuvel; hetzelfde gebeurt bij het uitzwermen van de *kiforumva*.

Het oogsten van de *konghabi* verschilt in niets van de oogst van de *lifu*.

De Madi van Udu mogen *ésandu* noch *masurulu* eten wanneer zij *api* willen stoken; de Madoka en Brukulu mogen dit wel

De aarde van de *konghabi*-termieten is het best geschikt voor het bakken van brieken; de aarde van de *lifu* daarentegen deugt niet, zelfs niet voor het bouwen van een hut met lemen wanden, daar de *lifu*-aarde uiteen brokkelt.

## B. DAG-TERMIETEN

1. *Kiforomva*. Wij horen ook de namen *liforomva* (Avokaya), *oforomva* (Agambi), *liforowa* (Ojigo) en *oforowa* (Avokaya). De Moduba van Batari noemen ze *loko-nyalébè*, wat betekent dat jonge mensen er niet van (mogen) eten. De Pajulu noemen ze *goya*, de Mondo *katika*, de Bote van Digala *lipiriwa*, en misschien ook *kadrika*, de Baka *kisa* (en *ongokadra?*), de Azande *ali* en de Walese *édzu*.

De *kiforomva* ontbreken in verschillende streken. Er zijn er bv. in het mijnkamp Ao 1, doch geen in Ao 3. Te Madoka en Lundri o.a. zijn er weinig.

De asgrauwe *kiforomva* zijn zeer klein, kleiner dan de roodbruine *mako*; zij ruiken en smaken iets anders dan de *mako*, en zijn ook lekkerder. Er zijn niet alleen geslachtelijke *kiforomva*-termieten, doch ook mannelijke en vrouwelijke *kiforomva*-heuvels. De mannelijke heuvel (*kiforomva-ago*) groeit als een suikerbrood 1 tot 2 m. hoog; de termieten zijn klein. De vrouwelijke heuvel (*kiforomva-toko*) is kort en laag, stomp; hun termieten zijn groter en olierijker dan de voorgaanden. Het spreekt vanzelf dat de *kiforomva-ago* en de *kiforomva-toko*, beide zowel wijfjes als mannetjestermieten hebben; beide zijn een verschillende soort *kiforomva*, en het woord *ago* (man) en *toko* (vrouw) is slechts een beeld: groot is beeld van man, klein is beeld van vrouw.

De zwermtijd van de *kiforomva* valt hoofdzakelijk in Juni, wanneer de maïs rijpt en zij de eleusine zaaien. Sommige *kiforomva* zwermen echter reeds einde Mei uit, andere ook nog begin Juli. Te Agambi vlogen ze in 1953 zelfs einde Juli nog uit. Zoals wij hogerop schreven wordt de zwermtijd bepaald én door de ontwikkelingsstand van iedere kolonie, én door de regenneerslag en weersomstandigheden, zodat de zwermtijd verschilt van streek tot streek, en van jaar tot jaar.

Toch verschilt de zwermtijd niet zo sterk dat de *kiforomva* eerst in Juli en Oogst zouden uitvliegen (Madoka, Momiétu), of in September (Karisia), en zelfs in November (Kandi-Bangala, Arogo). De Madoka verwerpen de maanden September en November als zwermtijd voor de *kiforomva*, en beweren dat, in geval de *kiforomva* heuvel nog in September of later zou uitzwermen, zij dan in *mako* zouden veranderd zijn; zij liegen daarbij ook dat de *kiforomva* even groot zijn en net dezelfde smaak hebben als de *mako*. Wij schreven hogerop reeds dat er een duidelijk onderscheid is van gedaante en smaak tussen beiden. De *kiforomva* veranderen daarbij absoluut niet in *mako*. Sommigen kunnen het zich echter wel inbeelden omdat het gebeurt dat de *mako* in een *kiforomva*-heuvel inwonen. Dit feit, alsmede hun beperkte kennis van de maanden, verklaart voldoende het verschil van zwermtijd die ze ons opgeven. Dit bewijst nogmaals dat wij herhaaldelijk verkeerdelijk ingelicht worden; hun opmerkingsgave is wel juist, doch zij beschouwen maar al te dikwijls de zaak niet in haar geheel, zodat hun gezegde maar waar blijft voor een bepaalde soort.

De *kiforomva* vliegen 's avonds uit rond 4 u., soms eerst om 5 u., als zij huiswaarts keren van hun veld. De *kiforomva-ago*, evenals de *mako-agona*, zwermen eerst rond 6 u. uit, en dit zolang het nog licht is, nooit echter na zonsondergang, noch om 6 u. 's morgens zoals dit wel eens beweerd wordt. Het uur van uitzwermen schijnt hoofdzakelijk bepaald te worden door de weergesteldheid, licht en duister, zodat zij bij overtrokken weer vroeger zullen uitvliegen. De bos-*kiforomva* vliegen bijgevolg vroeger uit dan deze van de grasvlakten, omdat het rapper duistert in de bos-streek. De *kiforomva* willen ook stil en zacht weer, zodat zij bij hevige wind en koud weder niet uitzwermen.

Zoals alle termieten-heuvels, wordt de *kiforomva*-heuvel voor het uitzwermen schoon

gemaakt. Het dakje van de *kiforomva-ago* wordt gemaakt als dit van de *mako*, het dakje van de *kiforomva-toko* als dit van de *kitsa*-termieten.

*Kiforomva-toko*. Zij punten *latara*-wissen ( *aso latarasè* ),

sommigen ook duimdikke stengels van *baka*-gras ( elephant grass ) aan beide uiteinden, en steken ze in de grond, zodat zij over de heuvel koepelen. In geval de heuvel te lang is, worden de koppen van de *latara*- of *baka*-stokken samen gebonden. Beneden strengelen zij *solli*-gras ( *imperata cylindrica* ) of jong gras tussen de *latara*- en *baka*-stokken. Zij laten het dakje onafgedekt opdat de zon de heuvel zou verwarmen. Eerst later, wanneer de *kiforomva*-arbeidsters de zwermgaten boren, en rond de tijd van het uitzwermen, dekken zij het gebinte af met *kutshipanga*-, *lasa*-, *tibu*-, *ambatsia*- of *bananea*-blaren.

*Putje*. Er wordt ook een putje gedolven voor de *kiforomva -toko* en de *kitsa*, en een *kumvu* of puntzakje in blaren gemaakt voor alle *kiforomva*-, *mako*- en *kitsa*-heuvels. De vorm van de *kumvu*, zoals het materiaal waaruit de *kumvu* vervaardigd wordt, verschilt in niets van de hogervernoemde termieten-soorten. Alleen de plaats van de *kumvu* verschilt noodzakelijk. De *kumvu* van de *kiforomva-toko*, *kitsa* en *mako-toko* ligt in het putje dat zij in de aarde delven, terwijl de *kumvu* van de *kiforomva-ago* en *mako-ago* halfweg de kegelvormige heuvel en zwerm pijp wordt aangebonden. Voor de *kitsa* wordt de *kumvu* van boven aangebonden, omdat de *kitsa* langs boven uitzwermen, en niet naar beneden gaan.

De *kumvu* ( *kinzu* genoemd door de Gbangiliba van Mogoi ), maken zij algemeen van *lasa*- of *tibu*-blaren, sommigen ook van *lilingobi*-blaren ( *Tandra* ). Deze blaren worden aaneengenaaid met *kodzo*-splinters of met de schors de *arugu*-stengel ( *arunga* genoemd door de Madoka ) die aan beide uiteinden aangepunt worden, dan, zowel de *kodzo* als de *arugu*-nagels, *kèpèka* worden genoemd ( *Madoka*, *Malezi* ). De plooibaarheid van de *kèpèka*-nagels eerbiedigt de trechtervorm van de *kumvu*, en men moet noodgedwongen de vindingrijkheid van de inlanders bewonderen.

Voor de *kitsa*, en misschien ook wel voor de *kiforomva-toko*, leggen zij bovendien een *ndri-kabirigia*-stengel ( ook *labagu-ai* = hyena-gras genoemd door de Avokaya ) op de heuvel onder het dakje, zodat de pluim van de grasstengel boven de *kumvu* hangt. De Mondo leggen een *fo*-stengel ( = *diliti* ). De termieten hebben de gewoonte langs deze stengel te kruipen. Zodra zij in grote hoeveelheid op de pluim, die los boven de *kumvu* hangt, doorwegen, vallen zij in de *kumvu*.

Om 3 of 4 u. in de namiddag gaan zij de heuvels nakijken en naar zwermgaatjes zoeken. Wanneer deze gestoken zijn, brengen zij alles in gereedheid. Zodra de *kiforomva* uitvliegen, benaderen zij de heuvel met zachte stappen; wanneer immers de *kiforomva* hun stappen horen dreunen, zwermen zij niet meer uit ( *Agambi* ). Voor het uitzwermen van de *kiforomva* bezetten de *kidzu*-soldaten de heuvel.

Wanneer de *kumvu* vol is, binden zij deze toe en hangen zo nodig een tweede op aan de zwerm pijp. De *kiforomva-toko* zouden 2 tot 3 *kumvu* vullen, de *kiforomva-ago* slechts 1 tot 2.

De *korogba*-vogels jagen geweldig om de *kiforomva* te snappen; zodra deze niet meer uitzwermen, ruien de staartpluimen van het mannetje af.

2. *Kitsa*. De Mondo en Bote van Digala noemen deze termieten *suku*, de Baka *bandoro*, de Pajulu *badangèzu* en *tshanga*, de Azande *asua*, *asuwa* en *asuga*; de Zande-naam moet met *abisua* vergeleken worden.

De *kitaa* ( *kitsè*, *kètsa* ) hebben zwarte teere vleugeltjes die de inlanders mee opeten. De *kitsa*-heuvel is klein en plat, en meer een hobbel ( *dowamba* ) dan een heuveltje. Het is

soms zelfs moeilijk om de hobbeligheid te ontdekken. De *kitsa* van het bos gelijken wel wat op de *mako*. Er zijn geen *kitsa*-heuvels te Sadi, en ook elders nog ontbreken zij.

De zwermtijd van de *kitsa* valt samen met deze van de *mako*, d.i. van einde September tot einde October, ongeveer. Daar de *kitsa* alleen na een *tobo*-regen uitzwermen, wordt hun zwermtijd bepaald door de neerslag van deze regen (Lèivoro, Tibu, Evi). De zwermtijd valt samen met het wieden van de sesam (Evi) en het oogsten van de eleusine (Kareo, Talii Akoa...). Volgens een Tibu-Muruki van Alokwa en een Tibu van Awago, zouden de *kitsa* ook nog in November uitvliegen. Zoals herhaaldelijk aangemerkt werd, zal de duur van de zwermtijd wel bepaald worden door de weersomstandigheden die verschillen naar gelang van de streek.

Te Nzopi o. a. zwermen de *kitsa* ieder jaar uit, doch in verschillende streken vliegen zij slechts om de twee jaar uit (Madoka, Malezi, Bwera...). De *kitsa* wisselen er af met de zwarte *kitsa*, zodat zij de jaren afwisselend *wadza-kozia* (1949) en *kitsa-kozia* (1950) noemen; de onpare getallen zijn dus *wadza-kozia*, de pare getallen *kitsa-kozia*. De Azande hebben dezelfde wisseling en noemen het *wadza*-jaar de man (*komba-gala*), en het *kitsa*-jaar de vrouw of *dè-gala*; de Mondo noemen beide jaren respectievelijk *moko-rè* en *yi-rè*. Over de *wadza* zal verderop uitgebreid worden.

Ook het zwermtijd wordt verschillend opgegeven. Volgens sommigen zwermen zij uit van 1 tot 2 u. in de namiddag (Atatu, Tibu-Kirikwa...), volgens anderen van 2 tot 3, en zelfs van 3 tot 5 u. (Mogoi, Evi...). Het uur van uitzwermen kan wel verschillen met de *tobo*-regen of andere omstandigheden die wij niet nader kunnen bepalen, omdat wij het leven en de organistatie van de *kitsa* niet voldoende kennen, doch het tijdsverschil van uitzwermen ligt hem vooral, nogmaals, in de soort van *kitsa*. De *kitsa-aziamva* (ook *atsikadidi* = vuur-rook genoemd door de Moduba-Evi van Gima) of kleine soort zwermt uit van 1 tot 2 u., terwijl de grotere *abisua* van 2 tot 3 uitzwermen.

Het afharken en afdekken van de *kitsa*-heuveltjes verschilt niet van de *kiforumva*. Zij gebruiken éézelfde *kumvu* zodat zelfs de *kumvu* van de *kitsa*, die van 1 tot 3 u. uitzwermen, soms gebruikt wordt voor de *mako* die om 5 u. uitvliegen (Madoka). Voor het opmaken van het dakje en de *kumvu*, verwijzen wij dan ook naar de *kiforumva*.

De *kitsa*-oogst heeft natuurlijk zijn voorschriften, en vereist enkele onthoudingen. Wie bv. *atirili*-krekels at, mag niet op een *kitsa*-heuvel kruipen, anders zullen zij niet uitzwermen (Tibu-Muruki). Voor Atatu geldt dit alleen voor de *mako*-oogst, omdat de *atirili* zagezegd zich eerst in November ontgraaft, « *kanyu zolè* » (onder de sesam-stengels). Dit is evenwel niet juist, vermits de *atirili* overal reeds in de eerste helft van October hun oorverdovend vleugel-trillen laten horen, en de kinderen met hun miniatuur boog en pijl de *atirili* schieten (Manguya, Lundi, Yado, Gièya...)

Terwijl de *kitsa* uitzwermen mogen zij niemand zien, anders vliegen zij niet meer uit (Karisia-Lèivoro).

Sommigen slaan de *kitsa*-heuvel met een stokje tijdens het uitzwermen; zo zouden zij zeer talrijk uitvliegen (Evi, Azande). Anderen doen dit alleen voor *lifu*, *andri* en *api*.

Zij eten de *kitsa* rauw tijdens het uitzwermen. Tussentijd zingen zij almaar door: « *kitsa, ma nya mi dri ali sè* (= *kitsa*, ik eet u op de *ali* (staat dit in verband met de *ali*-jacht?). Deze zang zou het uitzwermen bevorderen (Moniétu).

Niet iedereen vangt de *kitsa*, want het vraagt veel werk, en is moeilijk (Mondo).

3. Mako. Men hoort ook *moko*, vooral bij de Avokaya. De Mondo en Baka hebben geen eigen naam voor deze soort, daar zij niet voorkomt in hun woongebied.

De Bote van Digala noemen ze eveneens *moko*, terwijl de Pajulu ze *tshanga-moko* noemen. Mangongo is een Bangala-benaming. Cfr. *Magongo* van de Mangutu en de *mago* (*mako*) van de Walese -Aiméri en Dwergeren.

De roodbruine *mako* zijn groter dan de grijsgrauwe *kiforomva*. Zij ruiken en smaken ook wel iets anders dan de *kiforomva*. Zij gelijken wel wat op de *kitsa* van het bos (Karisia-Lêivoro). Er zijn weinig *mako* te Talii, terwijl zij elders helemaal ontbreken.

De *mako* zwermen uit als de eleusine rijpt en men de sesam wiedt, nl. van af begin of half October tot einde November. « Wij weten dat zij zullen uitzwermen, als het *diliti*-gras in bloei komt ». (Banyu-Fênziloba). De *mako* zouden ook uitzwermen zelfs als er geen *tobo*-regen valt. Enkele feiten kunnen dit belichten.

Op 19-10-50 stortregende het om 4 u. in de namiddag. De *mako* zwermden niet uit omdat het te nat en te koud was; alleen de *mako*-heuveltjes die overdekt waren met een dakje konden uitzwermen, omdat hun heuvel droog bleef. 's Anderdaags morgen regende het van 3 tot 7 u.: de *kitsa* vlogen uit tussen 12 en 2 u. In geval na deze regen de zon sterk genoeg is, zullen de *mako* ook bij valavond uitzwermen; de heuvel moet alleszins binnenin warm genoeg zijn. Men zou denken dat een overhitte, verwekt door plotse afkoeling door *tobo*-regen en gevolgd van een zengende hitte, de *kidzu* noodzaakt verluchtigsgaten te steken, de verluchtigsgaten veranderen in zwermgaten.

Op 21-10-50 vlogen de *mako* uit, 's anderdaages sloeg de *tobo*-regen neer tot na 12 u.; het regende te lang en het was te koud, zodat de *kitsa* en *mako* die dag niet uitzwermden.

De Logo en Avokaya onderscheiden twee soorten *mako*: a) *Agona* of *kongha'go*: mannelijke (*og* = *man*). Hun heuvel is als een suikerbrood dat zij omwinden met *kutshi-lasa-* of *tibu*-blaren; het *kumvu*-zakje wordt op halfhoogte aangebonden.

b) *Bidza* (*budza* zeggen de Lundri) of vrouwelijke. Zij worden zo genoemd naar het dakje waarmee ze afgedekt worden. Zij maken het dakje in *latara*, soms in *milidza*, of in duimdikke menshoge *loborokotobi*-stengels (*tirivubi* genoemd door de Moduba); sommigen gebruiken alleen *sol*-gras. Zij snijden hun *kèpèka*-nagels uit de menshoge duimdikke *arugu*-waterplant.

Het afkrabben van de heuvel, het opmaken van het dakje, het delven van het putje en het naaien van de *kumvu*, alsook de oogst van de *mako*, verschilt in niets van het werk voor de *kiforomva*. Wanneer zij een *mako*-heuvel afkappen en afdekken, mag geen vrouw nabij komen, anders zwermen de *mako* niet uit (Talii). Zij dekken het putje en de *kumvu* af met dorens opdat de geiten of andere dieren de zwerm pijp niet zouden bederven (Madoka). Wie *atirili* at, mag niet op het *mako*-heuveltje kruipen, anders zwermen de *mako* niet uit. De Tibu-Kirikwa vertellen dat indien iemand *atirili* at, en op een *mako*-heuvel kruipt, de *kiforomva* hun tijd van uitzwermen (Juli) zullen verdagen tot Augustus. Men mag de zwermgaatjes ook niet bekijken, anders « *asuruka kusuruka* » (walgen zij), en zwermen niet meer uit (Talii-Nyapia).

De kleine vrouwelijke *mako* vliegen uit rond 5 u., terwijl de mannelijke eerst bij valavond en in de voornacht uitzwermen.

J. B. Costermans, O.P.

(vervolgt)

# Tendances nouvelles dans la Musicologie comparative.

La brochure du Rév. A. M. Jones, intitulée AFRICAN MUSIC (Occasional Papers of the Rhodes-Livingstone Museum, n° 4, 1949, 73 pp. 3 s.), mérite une mention spéciale dans le cadre du changement observé par Fritz Bose <sup>1)</sup> dans les buts que s'assignent les travaux modernes de musicologie comparative <sup>2)</sup>. Celle-ci s'attache surtout à la recherche des éléments et des catégories fondamentaux de la musique pour eux-mêmes et essaie de caractériser dans le sens le plus complet la musique d'un peuple en tant qu'élément de sa culture, sans y chercher en premier lieu des théories historico-culturelles préconçues ou des principes et des définitions étriquants.

Ce recueil d'études, dont une partie avait déjà été publiée en 1943 sous le même titre, offre au musicologue comme au profane qui s'y intéresse des essais instructifs sur des questions fondamentales et élémentaires de la musique. Parfaitement familiarisé avec tout ce que la Rhodésie du Nord possède comme trésor et pratiques dans le domaine de la musique, A. M. Jones brosse un tableau d'ensemble de ses connaissances et de son expérience à cet égard. Il traite à fond de la musique vocale qu'il fixe dans des mélodies-sur-texte (Chap. 2), de la musique instrumentale (ch. 4 et 5) et fait suivre le tout par une description des instruments <sup>3)</sup>. L'étude de toute cette musique, avec la sociologie comme arrière-fond, mène à la détermination des caractéristiques typiquement africaines, poussant jusque dans la sphère du sentiment esthétique, et à la différenciation d'avec les concepts et les sentiments européens.

Dans le domaine de la mélodie, l'auteur met à côté de « la formation naturelle d'intervalles diatoniques » une série de gammes à quarts et à quintes. Il opine que « le système tonique » africain consiste essentiellement dans la combinaison et la modification de chœurs tétracordaux. Il ne prétend pourtant pas donner un exposé complet de toutes les variétés.

A côté de l'importance attribuée à la musique vocale, l'attention est attirée spécialement sur la question tonologique. Il est seulement regrettable que les courtes remarques au sujet des rapports entre les langues tonétiques et la formation absolue de la mélodie ne dépassent pas la constatation du fait déjà universellement connu de leur

1) Fritz Bose, Musikalische Völkerkunde, Atlantis-Verlag Freiburg in Br. 1953

2) P. ex. Hugh Tracey, Chopi musicians, their music, poetry and instruments 1948. Herbert Pepper, Musique Centre - Africaine, in : l'Encyclopédie Coloniale et Maritime ( Vol. Afrique Equatoriale Française ) Paris. Richard Alan Waterman, African influence on the music of the Americas, in : Acculturation in the Americas, Sol Tax Chicago 1952.

3) Cet appendice est dû à W. V. Brelsford; tandis que les considérations sociologiques ( App. 2 ) ont pour auteur M. Gluckman.

influence réciproque 4) D'autre part, le chap. 3 apporte des contributions, qui peuvent être considérées comme uniques dans la littérature musicologique, sur l'origine des mélodies dans la composition et l'improvisation des Noirs, sur les modèles et les types de chansons, sur la manière de composer le texte et sur les sujets chantés. Mais ce n'est pas seulement la description des formes multiples et leur relation souvent sociologique qui sont importantes, mais aussi la constatation que les indigènes sont généralement si musicaux qu'ils se composent leurs propres chants ou qu'ils improvisent la transformation de thèmes connus - une preuve péremptoire des grandes aptitudes musicales du peuple entier! L'exposé sommaire de la polyphonie et de l'harmonie se limite aux exemples déjà connus des quintes et des quartes et du canon rudimentaire 5).

La plus grande valeur doit bien être attribuée aux exposés analytiques, critiques et méthodiques traitant du rythme, que reste le problème central de la musique nègre. Qu'il possède, en tant que catégorie fondamentale, la primauté absolue sur la mélodie avait déjà été relevé par le P. A. Walschap M. S. C. comme « expérience capitale ». 6)

Dans des analyses approfondies A. M. Jones signale l'existence du rythme « libre » comme du rythme « fixe ». A la base des deux se trouve un composé rythmique complet, où l'auteur découvre toujours comme principe de formation la « barre » à 12 temps avec 4 ou 6 accents principaux. Il pourrait être mis en doute avec raison si ce terme « barre » (each set of 12 is a « bar », p. 12) peut être appliqué ici. Dans la musicologie « Barform » possède déjà une signification déterminée désignant la strophe triple dans les « Meister-singer ». Malheureusement Richard Wagner a lui-même obscurci ce terme, en l'employant également pour « Gesätz » 7). Ne serait-il pas préférable que la forme normale de l'expression de l'idée musicale nègre soit nommée « période courte africaine », par analogie avec la période européenne de 8 mesures ?

A A. M. Jones revient le mérite indiscutable d'avoir découvert que la rythmique africaine, malgré ses possibilités de combinaisons complexes, repose au fond sur des relations très simples des nombres. Le musicologue sait que ce qui complique le jeu rythmique ce n'est pas la divisibilité de 12 en  $2 \times 6$  ou en  $3 \times 4$  ou en  $4 \times 3$  ni dans la somme de l'addition de  $2 + 2 + 3 + 2 + 3$  ou dans n'importe quelle autre forme, mais le jeu d'ensemble dans la relation de  $2 : 3$  ou de  $3 : 4$  ou de  $4 : 6$ , etc. Si l'on ajoute que les accents principaux ne coïncident pas nécessairement, l'élément typiquement africain, ce qui est le plus étrange pour l'Européen, se trouve précisément en ce que chaque voix, chaque instrument poursuit son propre rythme (p. 13). Outre la valeur musicale de ce rythme très développé, A. Schaeffner attribue à ces motifs rythmiques fondamentaux une signification thématique. L'enchaînement de pareils motifs idéologiques mène logiquement à une forme d'expression polyphonique à caractère hautement dramatique 8). Mais une question importante reste ouverte : celle qui a trait à la relation entre le rythme et la métrique poétiques et le rythme et la métrique musicaux. Cette conception permet à A. M.

4) Les résultats de recherches plus poussées ont déjà été publiés par M. Schneider : *Phonetische und metrische Korrelationen bei gesprochenen und gesungenen Ewe-Texten*, dans : *Archiv für Vergleichende Phonetik*, Bd. 7, Heft 1 II, 1-6; et *La relation entre la mélodie et le langage dans la musique chinoise*, dans : *Anuario musical*, V, 1950, 62-78. Qu'on se réfère aussi à L. Maeyens - *Het inlandsch Lied en het muzikaal accent met semantische functie bij de Babira*, dans : *Kongo-Overzee*, IV, Okt. 1938, 260-259.

5) Marius Schneider, *Geschichte der Mehrstimmigkeit*, 2. Bd. Berlin 1934.

6) P. A. Walschap, *Réflexions à propos de la musique indigène*. In : *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Borgerhout-Antwerpen*, 1939 155-160.

7) Kurt Gudewill, *Barform, Bar*. In : *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*, Kassel 1949-1951, 1259.

8) A. Schaeffner, *Le Pré-Théâtre*. In : *Polyphonie I*, Bruxelles, 1947-48.

Jones de soumettre à un examen critique une transcription par Von Hornbostel et de démontrer que les mélodies désignées comme homorythmiques sont en réalité polyrythmiques (p. 43-57).

Le dernier essai (p. 58-78) traite du problème de la transcription scientifiquement exacte et objective de la musique rythmique. Marius Schneider en personne a écrit cette phrase : « La transcription du rythme demeure toujours plus ou moins hypothétique »<sup>9)</sup>. Cet aveu se réfère au procédé que A. M. Jones nomme la méthode de transcription directe. Ni le disque de grammophone ni le chant par un indigène n'exclut les erreurs de l'ouïe. Sa conclusion finale est : « Au mieux nous ne pouvons qu'écrire ce que nous pensons que fait l'Africain. » Pour passer d'une opinion subjective à une certitude absolue il part de l'idée qu'il doit être possible de mesurer la « barre » en tant que « division naturelle du morceau en unités rythmiques revenant régulièrement . . . partout où il y a un chant africain, il y a aussi un rythme régulier et mesurable sur lequel il est basé; qui plus est, c'est un rythme objectif produit par des moyens mécaniques et par conséquent mesurable mécaniquement. » (p. 64). Le moyen pour reproduire visuellement l'image acoustique est fourni par des machines à noter électro-mécaniques qui marquent simultanément chacun des instruments. Il devient ainsi possible de rendre graphiquement lisibles d'une manière scientifiquement exacte les polyrythmes les plus compliqués. Personne ne contestera que cette méthode montrée par Jones est apte à résoudre le problème central de la musique africaine. Mais combien pourront l'utiliser ?

W. Tegethoff, M.S.C.

9) Marius Schneider « Gesänge aus Uganda ». In : Archiv. für Musikforschung II. Jahrgg. 1937.

---



# A propos de "l'Orthographe des noms ethniques au Congo Belge."

A la lecture de cet ouvrage publié par l'I.R.C.B. (cf. AEQ. XVII. 3.127) nous avons constaté quelques inexactitudes mineures concernant les peuplades du territoire d'Inongo :  
1°) Les Ntomba :

Le nom de la sous-tribu est ainsi que nous l'avons écrit dans cette revue <sup>1)</sup> Ntomba e Njale = Ntomba du Lac; en élidant on obtient : Ntomb'e Njale. Il y a nasalisation de la fricative alvéolaire J et absence de l'explosive dentale D. Il en résulte l'exclusion de la graphie Djale reprise dans l'ouvrage cité. En outre, nous relevons p. 64 Ntomba-Djali, ce que nous croyons être une erreur typographique, l'auteur écrivant partout ailleurs Djale.

Dans la deuxième partie, liste 1 p. 64, la première colonne renseigne Ntomba, or p. 54 cette même colonne indique pour nkundo « basi nkundo ». Il eut fallu placer ntomba à la suite en écrivant « basi ntomba » (sing. bosi) car c'est bien ainsi qu'ils s'appellent, le mot « Ntomba » désignant une entité géographique aussi bien que buLuba ou buGanda.

Nous constatons la disparition, justifiée, de la dénomination « Ntomba-Ndongo » sur laquelle nous nous sommes déjà expliqué <sup>1)</sup>.

2°) Les Bolia :

Des Ntomba sont renseignés comme sous-tribu Bolia pp. 32,64,87,116,134. Nous ignorons tout d'un pareil apparemment. Voisins, les Bolia sont patriarcaux tandis que les Ntomb'e Njale sont matriarcaux avec patrilocalité. L'organisation politique de ces deux peuplades est totalement différente. Ils se défendent d'ailleurs les uns et les autres d'être parents.

Aucun nom linguistique scientifique n'est donné page 116 pour les Bolia qui parlent un dialecte qu'eux-mêmes nomment « lolia », et qui diffère du lontomba.

3) Les Iyembe :

L'A. les classe comme sous-tribu Konda (Ekonda) pp. 34, 60 et 94. Les Iyembe ne sont pas Ekonda mais se prétendent originaires des environs de Coquilhatville et apparentés aux Batetela (Bakutu). Ce qui confirme ce qu'écrivait à ce propos le R.P. Boelaert <sup>2)</sup>.

Quant à la langue, ils parlent loyembe ainsi qu'en atteste le R.P. de Schaetzen <sup>3)</sup>.

R. Philippe.

1) R. Philippe. Aequatoria 1953 n° 2 p. 42 "Les Ntomb'e Njale du Lac Léopold II". Cfr. également le titre de l'étude du R. F. A. Cocquyt dans la même revue 1953 pp. 147-152 et 1954 n° 1 pp. 7-27. Cet A. écrit sans élision : "Ntomba e Njale".

2) E. Boelaert M.S.C. "De Nkundo-Mongo" Aequatoria. 1938 n° VIII p. 14

3) A. de Schaetzen C.I.C.M. "Les Iyembé du Lac Léopold II" Aequatoria 1950 n° 2 pp. 64-66.

# Documenta

## Evolution Economique.

---

S'il est vrai que, dans l'évolution des peuples, l'économie est le levain qui fait monter l'intellectuel et le moral, il n'est pas douteux que la pâte de la société congolaise autochtone, pétrie par le contact quotidien de la civilisation, n'est pas loin de livrer ses premières miches succulentes.

Ce qui permet cette appréciation optimiste est le fait que la société indigène présente aujourd'hui les signes avant-coureurs de la différenciation d'activités de formes d'économie qui en feront une société moderne au plein sens du mot.

Une société primitive se caractérise toujours par une économie indifférenciée, une société moderne par une économie différenciée. En termes plus simples, c'est la division du travail qui fait l'économie et la société moderne.

Or, dans les milieux urbanisés et industrialisés, nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant si peu accusé encore que les Congolais eux-mêmes qui s'y sont engagés se rendent à peine compte qu'ils vont se trouver marchant dans une direction nouvelle : de plus en plus existent aujourd'hui des ouvriers qui, tout au long d'une carrière se destinent à un travail déterminé. Tranchant nettement par leur influence structurante sur cette main-d'œuvre flottante qui fait à la fois la facilité des employeurs et leur souci quotidien, de nombreux travailleurs congolais peuvent désormais, sans tromper personne, se présenter avec leur qualification professionnelle.

Mais les Congolais prennent les tournants sans guère s'en apercevoir. Dans le domaine professionnel par exemple, le maçon congolais se sent encore Mukongo, ou Murega, ou Zande, plus qu'il ne se sent maçon, Mécaniciens et sténographes n'ont pas encore pleinement compris leurs affinités professionnelles et continuent à faire partie, de préférence, de groupes d'aide mutuelle de caractère purement ethnique.

Signe précurseur d'un avenir plein de promesses matérielles, la différenciation économique de la société congolaise est aussi un facteur de bonne entente raciale. Déjà certaines associations de colons européens ont ouvert leurs portes aux Congolais exerçant une profession économique indépendante, déjà certains syndicalistes sentent la nécessité de contacts plus étroits entre leurs membres congolais et européens, déjà l'idée d'un enseignement supérieur (par essence différencié) est, sous une forme ou une autre, non seulement admise mais chaleureusement accueillie.

Dans tous les domaines, la politique belge de la priorité de l'économie a pleinement prouvé sa valeur puisqu'elle se montre en fin de compte le plus sûr moyen d'assurer l'évolution harmonieuse de la population. Elle produit avec autant de bonheur des ouvriers spécialisés et des intellectuels que des gens fortunés et cette évolution de la société congolaise ne manque à son tour de favoriser l'éclosion de nouvelles formes de commerce.

(Henri Ancelot dans Congopresse).

*La propagande officielle a toujours, jusqu'ici, su camoufler habilement la prépondérance attribuée au Congo à l'économie et cela d'autant plus facilement qu'elle s'est accompagnée d'une action exemplaire dans les domaines social, médical et scolaire. Il est donc piquant de lire cet aveu sincère de la part d'une instance officielle. Il y a évidemment d'importantes réserves à faire contre l'affirmation de la première phrase.*

## Bangengele et Wasongola.

Sous ce titre Mr. B. Lecoste publie dans B.J.I.D.C.C. 22<sup>e</sup> année n° 10 une intéressante contribution à la solution de la question longtemps controversée au sujet de la position de ces deux tribus. L'auteur relève qu'on a eu tort de les croire apparentées. De fait, dit-il en citant les études de Schmidt (archives du territoire de Kindu) « les Bangengele sont des Bakusu et par conséquent des Môngo; les Wasongola sont un amalgame de populations diverses ayant pris à la suite d'un contact les mêmes coutumes et la même langue et où dominant Wazimba et Warega ». La langue des Bangengele se différencie nettement de celle des Wasongola et appartient au groupe Nkutshu de la famille Môngo. « Sauf un petit groupement ne parlant même pas sa langue originale, les clans Wasongola ne sont pas d'origine Môngo ». Malheureusement nous restons dans le vague au sujet de ce petit groupement et sa langue. On pourrait penser aux Baombo mais plus loin le secteur Baombo, situé presque entièrement sur la rive droite du fleuve, est dit faire partie des Bangengele. Il est regrettable que l'étude du Prof Meeussen sur la langue Ombo n'a pas été connue de l'auteur (l'article lui étant sans doute antérieur). Schmidt dit encore qu'il est difficile de déterminer parmi les Wasongola quels groupes sont Warega et quels Wazimba-Babindja. Nous apprenons encore moins sur les affinités de leur langue. Les recherches du Prof Meeussen la rangent avec le Lega. Il serait, en tout cas, intéressant que l'étude de Schmidt sur ces populations soit publiée. Elle apportera sans doute de nouveaux éléments pour la solution du problème de la limite orientale de l'ethnie Môngo. (G.H.)

## Le commerce des fillettes au Cameroun.

Déjà un arrêt de la Cour criminelle de Yaoundé, en date du 18 septembre 1953, avait condamné les nommés NLUI MVO et MVONDO Michel pour avoir, le premier épousé (?) la fillette Rosalie AKABA âgée de 7 ans, le second pour avoir donné cette fillette en mariage coutumier, contre une somme de 20.000 frs, plus différents cadeaux. Ils furent condamnés l'un et l'autre à 6 ans de prison chacun, en vertu du décret du 26 avril 1923 et du décret du 13 novembre 1945. Ces deux décrets prévoient en effet qu'il y a crime à vouloir épouser une fillette pas encore nubile et qu'il est formellement interdit de conclure des conventions ayant pour objet d'aliéner, soit à titre gratuit, soit à titre onéreux la liberté d'une tierce personne...

Un autre cas vient d'être dénoncé dans la région de Sangmélina concernant une fillette, MENGE MBIDA, écolière de 9 ans, à la mission de Nden, donnée en maria-

ge coutumier à ETO NSIA par le nommé EBALE, pour une somme de 17.000 francs, plus une machine à coudre. La fillette fut enlevée, à l'insu de sa mère nourricière, (elle est orpheline de père et de mère), et conduite au village du prétendu mari. Sur dénonciation du moniteur de l'école, plainte fut portée au Magistrat de Sangmélima, et l'affaire suit son cours. ETO NSIA et EBALE sont en prison et vont être jugés en cour criminelle. La fillette a dû être soignée pour une maladie vénérienne contractée pendant son séjour auprès de son ravisseur.

L'enquête a fait découvrir trois autres fillettes dotées par le même ETO NSIA, deux autres Africains, pères de ces enfants, viennent aussi d'être arrêtés, La visite médicale a constaté que ces quatre fillettes avaient contracté chacune la maladie. (Afrique Nouvelle n° 362 ; Dakar)

## L'Italie en Afrique.

Dans le numéro 25 de « Cuadernos de Estudios Africanos » Sandro Tacconi, nous rappelle opportunément la présence de son pays sur ce continent, tout en exhalant quelque rancœur, compréhensible sans doute, d'en avoir été rejeté en tant que puissance coloniale. L'A. affirme les droits de l'Italie à conserver ses anciens territoires eu égard aux sacrifices consentis et à l'œuvre réalisée. Toutefois il semble oublier certaine aventure abyssine lorsqu'il écrit : « La modeste colonisation italienne n'a apporté nulle part destruction ou dispute ». Aussi bien l'A. ne parle-t-il pas de l'Abyssinie au cours de son exposé des réalisations du gouvernement italien dans ses territoires africains et de la structure actuelle de ses anciennes colonies. La Lybie est devenue royaume indépendant, formé de trois territoires : Cyrénaïque, Tripolitaine et Fezzan. L'Erythrée est devenue territoire autonome fédéré avec l'Abyssinie. Seule la Somalie a été confiée à l'Administration italienne au nom de l'O.N.U. avec mission de conduire ce pays à l'indépendance totale en 1960. L'A. fait d'abord l'historique de chacune des régions susnommées puis analyse l'ensemble des réalisations y obtenues, importantes à vrai dire ; fondation de villes, modernisation d'anciennes cités, chemins de fer, routes, hôpitaux, dispensaires mais surtout colonat, conséquence de l'immigration massive de péninsulaires. Dans l'actuel royaume de Lybie, sur une population totale d'environ 800.000 habitants il y a plus de 150.000 italiens. En Erythrée, à côté de 614.353 autochtones en 1940 vivaient 273.344 italiens. La minorité existant dans ces deux pays n'aura, vu son importance et surtout sa qualification - je pense aux méthodes mécaniques d'agriculture - guère de difficulté à faire reconnaître ses droits. Le problème le plus ardu est celui qui se pose en Somalie dont l'indépendance doit être proclamée le 2 décembre 1960. L'A. envisage l'avenir avec une certaine crainte car, explique-t-il, les Somalis sont gens très arriérés et rares sont ceux d'entre eux qui ont dépassé le stade des études primaires. Nous croyons intéressant de reproduire ici le programme mis sur pied dans le but d'obtenir en une dizaine d'années les élites nécessaires à la direction du pays :

- 1) Augmentation du nombre des maîtres autochtones et institution de cours spéciaux destinés à améliorer la préparation professionnelle des quelques diplômés actuels.
- 2) Augmentation du nombre d'écoles élémentaires.
- 3) Création de cours du soir pour adultes.
- 4) Création d'écoles artisanales et professionnelles.

5) Développement d'écoles primaires de type somali.

6) Création d'une école de préparation politique et administrative pour autochtones.

L'effort est certes louable, et l'éducation de la masse n'est pas négligée mais il n'en restera pas moins que les élites appelées à diriger le pays manqueront d'expérience, à laquelle il est difficile de suppléer.

R. Philippe.

## Faut-il respecter la langue autochtone ?

Ne vaudrait-il pas mieux introduire une autre langue ? Nous estimons que nous n'en avons pas le droit. Bien que la langue foyoughée ne soit parlée que par quelque 14.000 Papous, elle est pour eux, comme notre langue l'est pour nous, un patrimoine trop sacré pour qu'on y porte atteinte. De plus, cette langue ancestrale fait tellement partie de leur mentalité qu'elle est le seul moyen efficace pour communiquer avec le profond de leur être.

Ce respect n'est pas observé partout et par tous. Il s'en faut ! . . . Nous savons que des langues indigènes ont disparu à jamais par l'introduction de langages étrangers ou artificiels, comme le « pidgin-english », ce qui a causé la disparition de mentalités et, par conséquent, de cultures . . . Les indigènes s'en sont trouvés moralement diminués. De ce fait, beaucoup de peuplades n'existent plus.

(A. Dupeyrat : 21 Ans chez les Papous, p. 64).

## Les Hommes contre l'Ignorance.

Sous ce titre « Les Hommes contre l'Ignorance », l'UNESCO vient de faire paraître en une brochure de 80 pages, une série de reportages faits par des journalistes sur les méthodes et les résultats de l'enseignement de base dans divers pays.

De très belles initiatives sont en cours dans l'Inde et l'Asie du Sud, notamment pour transformer les populations rurales en luttant contre le paludisme (des régions entières auraient été débarrassées de moustiques et de ce seul fait leur rendement aurait augmenté de 15 pour 100, les paysans n'étant plus handicapés par la maladie) et améliorer les cultures. L'auteur de ces études sur l'Asie reconnaît que « Malthus a eu tort » ; parti avec l'idée contraire, il a dû se rendre à l'évidence : si l'on aménage le pays et instruit les habitants, si l'on sélectionne les riz comme on est en train de le faire, beaucoup plus d'hommes pourront vivre et mieux vivre dans ces régions d'Asie.

Faut-il ajouter que les reportages sur l'A.O.F. qui sont dûs à André Blanchet, correspondant du « Monde », nous ont déçus ? En Guinée, un instituteur retraité fait fort bien avec un petit budget de 2.000 francs CFA par village visité et par mois. Chacun sait, en A.O.F. qu'un tel petit budget est encore trop pour permettre d'étendre ces expériences à tous les villages ; et qu'il y a bien d'autres bonnes volontés que l'on pourrait mettre en œuvre avec des dépenses beaucoup moins considérables et même gratuitement : anciens soldats et spécialement anciens sous-officiers, anciens fonctionnaires, personnel des

**Missions.** Quant à l'expérience tentée à M'Boumba et qui a mobilisé 5 personnes (2 Européens et 3 Africains) avec un matériel considérable, on serait curieux de savoir ce qu'elle a coûté et de mettre ces chiffres en face des résultats. « Le Chef de la mission (M'Boumba) est le premier à convenir qu'on ne saurait répandre effectivement la lecture par les seuls procédés audio-visuels; on ne peut prétendre faire mieux qu'enseigner l'alphabet, quelques mots usuels, et chacun son nom et celui de son village. » (P.73). Il est vrai qu'à ce qu'il paraît : « Déjà le fait de savoir lire et reproduire son nom modifie la personnalité, l'attitude intellectuelle d'un individu ». Les habitants de M'Boumba ont ensuite réclamé une école; on la leur a promise. Mais est-ce là le but des équipes d'instruction de base : préparer le terrain à de futures écoles régulières? Cela limiterait singulièrement leur travail. Pourquoi enfin ne pas apprendre aux Africains à lire et à écrire chacun dans leur langue? On utilise bien leurs langues à la radio fédérale de Dakar et au Dahomey, on ne se borne pas à parler en français et à attendre que tous sachent le français pour comprendre quelque chose. Alors pourquoi ne pas chercher à développer l'instruction de base en répandant de petits livrets dans les diverses langues africaines, moyen facile d'atteindre tous les individus, puisqu'il ne faut plus que leur apprendre à lire dans leur langue? C'est la technique suivie partout par l'UNESCO; la routine d'une vieille tradition coloniale et la main-mise de l'Enseignement public sur l'Éducation de base empêchent d'en faire profiter les territoires français. (A. PROST, dans : Afrique Nouvelle n° 325, Dakar)

## Séminaire IRSAC

Du 27 au 31 décembre 1954, s'est tenue à Astrida la 6ème session du Séminaire qui réunit deux fois l'an les chercheurs de l'I.R.S.A.C. spécialistes en sciences humaines. Un sujet avait été proposé aux participants : la contribution que chaque discipline peut apporter à l'étude des migrations de populations en Afrique Centrale.

M. L. de Heusch indiqua ce que, du déplacement des traits culturels, on peut conclure au sujet des migrations; M. J. Jacobs traita de l'apport de la géographie linguistique et de la toponymie à la solution du même problème; M. J. Hiernaux passa en revue les informations que l'anthropologie physique et la paléontologie humaine peuvent fournir sur les mouvements anciens de populations; M. J. Vansina exposa comment l'on peut appliquer la critique historique classique aux traditions orales; M. J. J. Maquet esquisssa une méthode d'étude des migrations contemporaines tandis que M. R. de Wilde donna quelques résultats provisoires d'une enquête d'émigration.

À côté du thème principal du Séminaire, d'autres sujets furent abordés, notamment l'étude de l'évolution économique des pays sous-développés. M. V. Neesen parla de l'interdépendance des facteurs économiques et démographiques; M. Ph. Leurquin, d'un plan d'enquête du revenu des populations coutumières et M. L. Baeck, de l'étude économique d'une cité africaine.

M. Thys, technicien, décrivit certains appareils électroniques pouvant être utilisés par des chercheurs en sciences humaines (Communiqué)

# Bibliographica

**G. HOSTELET : L'œuvre civilisatrice de la Belgique au Congo de 1885 à 1954.** Institut Royal Colonial Belge, Sci. Mor. Pol. Mém. t. XXXIII. 512 p. 1954. 450 Fr.

De nombreux ouvrages consacrés à la Colonie sont nettement soit pour soit contre. Pour les détracteurs tout est pour le pire dans les colonies ; et s'il faut concéder à ces instances (avant tout internationales) que les erreurs, parfois même très graves, qui ont été commises et sont encore commises de nos jours, doivent être critiquées, elles devraient, dans de nombreux cas, avoir la pudeur de laisser ce soin à des personnes ou à des organismes qui ont moins à se reprocher dans ce même domaine. Il y a d'autre part des coloniaux, surtout des instances officielles ou officieuses, pour qui toute critique frise la trahison. L'ouvrage que nous avons sous les yeux se garde sagement de ces deux extrêmes et montre un souci constant d'objectivité. Ce qui est d'autant plus louable que ce premier volume étudie l'œuvre économique et sociale qui se prête si aisément à des malentendus, des confusions de termes, voire à des parti-pris.

C'est inspiré par ce souci d'honnêteté scientifique que l'auteur laisse la parole aux antagonistes dans les controverses en citant de longs extraits. A certains lecteurs ceci peut paraître prolix; en réalité c'est la meilleure (et parfois l'unique) sauvegarde d'une présentation objective des pensées de l'auteur cité. Par ce même souci scientifique l'auteur a soin de définir clairement tous les termes employés; il évite ainsi un danger dans lequel tombent aisément les ouvrages de sociologie, celui de laisser dégrader la discussion à une question de terminologie. C'est dire que les problèmes sont clairement exposés.

L'auteur ne s'arrête pas à décrire les situations coloniales et leur évolution historique. Il en recherche les causes et va même loin en profondeur. Ce qui nous fait souhaiter qu'il eût poussé encore plus avant. Pourquoi s'est-il fréquemment arrêté en si bonne route? Plus d'une fois on a l'impression qu'il allait toucher aux causes fondamentales même, quand le raisonnement est rompu net.

La division de l'ouvrage nous paraît fort heureuse; deux périodes historiques nettement séparées par la dernière guerre. Après une introduction générale indispensable et une section situant l'étude dans le cadre de l'organisation du Congo au point de vue politique, administratif, judiciaire et économique, l'évolution économique et sociale est divisée sur 4 périodes: l'état indépendant, les quelques années avant 1914, puis la guerre, enfin de 1918 à 1939. La deuxième partie traite ensuite de la période de guerre. Tous ces chapitres contiennent tant de renseignements variés qu'il est évidemment impossible d'en donner même un aperçu succinct.

Les grandes qualités de cet ouvrage ne doivent pas nous faire taire les défauts. Pour certaines idées la définition laisse à désirer, comme c'est le cas pour la civilisation (p. 52). Le tableau de l'état du Congo avant la colonisation est poussé très au noir; nous comprenons que l'auteur a utilisé la littérature existante, souvent de seconde

main (ce qui arrive encore dans d'autres sections), mais son esprit critique éveillé aurait dû l'avertir que presque toujours cette littérature poursuit un but de propagande et est donc unilatérale, pour ne pas dire plus; il aurait aussi pu se faire la réflexion que si l'état était tel qu'il le décrit p. 17 les Belges en arrivant au Congo n'y auraient trouvé que le vide humain. Pour les coutumes indigènes nous constatons encore ce manque d'information (p. e. description non motivée et partiellement erronée de l'état sanitaire p. 41; confusion entre sorciers, féticheurs, guérisseurs p. 45) et une condamnation en bloc contraire à ses propres principes et se rapprochant dangereusement de ce parti-pris contre lequel il s'insurge si fréquemment à bon droit. Ce reproche vaut encore pour la description du pouvoir des chefs où la base coutumière lui échappe et où il oublie que les abus indéniables ne sont nullement limités à la race noire; c'est plutôt à l'époque moderne que le pouvoir indigène évolue nettement vers le despotisme et les autres abus incriminés. Assimiler l'intérêt de l'état et l'intérêt national n'est certainement pas légitime ni en dictature ni même en démocratie (p. 114) et il n'est plus vrai que l'état colonisateur « doit, d'après la conception de la synthèse expérimentale généralement admise par les Belges colonisateurs, tendre à se rendre inutile, à développer progressivement l'autonomie économique des indigènes en liaison avec l'autonomie politique. » (p. 116). Cette théorie a été celle de l'état congolais entre 1910 et 1939; son théoricien le plus en vue était M. le Gouverneur Général Ryckmans qui aimait à parler de « colonie d'encadrement ». Mais depuis son successeur Mr. Jungers continué par M. Pétillon cette théorie est délaissée officiellement; et ils ont été suivis par la majorité des coloniaux et par pratiquement tous les publicistes. D'ailleurs dans tous les milieux coloniaux du monde on s'oppose de plus en plus aux « démolisseurs d'empire » - qu'en fait cette démolition en est hâtée est une tout autre question - et l'on ne cède qu'après avoir épuisé tous les moyens, jusqu'au sang, pour retenir ce qu'on a - attitude encore très humaine et qu'on a tort de vouloir escamoter.

Que dans la somme considérable de données condensées dans ce volume il se soit glissé quelques erreurs mineures ne saurait étonner personne. Dire p. e. que la présence de mulâtres pose un problème angoissant nous paraît nettement exagéré. Comme l'auteur a souvent l'occasion de le signaler dans ces pages, des opinions préconçues (racisme et autres parti-pris dans ce cas) et surtout le sentimentalisme des Européens ont transformé un simple fait en « problème ». La Voix du Congolais n'est pas une revue trimestrielle (p. 497) mais mensuelle, publiée « sous le patronage du Gouvernement » (en réalité éditée par le Service Général de l'Information). Que « les évolués y peuvent s'exprimer librement » est à comprendre avec beaucoup de ... restrictions.

L'auteur est plein de sympathie pour les autochtones et leurs problèmes angoissants qu'il décrit succinctement. Il ne craint pas de relever les fautes commises par les Blancs, p. e. pour la dénatalité, l'industrialisation, etc. Cependant il ne peut aller au fond des questions, et doit s'en tenir à quelques conseils bien intentionnés mais qui resteront lettre morte aussi longtemps qu'on ne s'attaque pas aux principes. Ce que l'A. semble vouloir éviter à tout prix. P. e. p. 131 il dit que malgré le progrès de nos connaissances psychologiques et sociales, la pensée qui devrait guider l'action n'a jamais été aussi trouble. Comme causes principales il cite le désir du maintien des privilèges d'un côté et de leur acquisition de l'autre. Mais cela a existé de tous temps et partout au monde. Ce qui diffère c'est seulement une connaissance plus avancée. L'explication n'en est donc pas une. Et alors quoi?

A l'égard des missions l'A. est très favorable - encore une preuve entre tant d'autres de son extrême souci d'objectivité. Il cite le colonel Bertrand, peu favorable à la religion : « je ne vois qu'elle (l'Eglise catholique) à pouvoir combler dans l'âme des noirs le vide



qui se forme dans leurs croyances traditionnelles... Nous nous devons à nous-mêmes de reconnaître la valeur d'un effort désintéressé qui ne peut être perdu.» (p. 279). Après cela on serait curieux de connaître le jugement de notre auteur sur les attaques lancées contre les missions catholiques par les partis actuellement au pouvoir et leur insouciance des conséquences désastreuses qui en découleront pour l'avenir des populations congolaises.

L'auteur reconnaît la nécessité d'une intervention croissante des pouvoirs publics dans le secteur privé. Il est normal qu'un ancien directeur de l'Institut Solvay s'oppose au libéralisme. Il s'oppose encore davantage au communisme, dont la menace lui paraît si grande que la défense contre l'idéologie marxiste court comme un filigrane à travers tout l'ouvrage. Il se rend parfaitement compte des graves dangers de cet étatisme croissant dans le monde civilisé moderne. « Le salut ne peut donc être obtenu par l'élimination des interventions de l'État, mais par l'élimination des défauts de l'étatisme. » Malheureusement l'auteur s'abstient de suggérer les moyens, parce que cela l'entraînerait trop loin - et ajoutons : trop avant dans les principes. Il faudrait, de toute façon, lui demander s'il a jamais vu un état se corriger lui-même de ces défauts ? l'histoire ne démontre-t-elle pas au contraire que plus l'état devient fort (à tort ou à raison) plus grande est sa difficulté à se corriger de son absolutisme, de son dogmatisme et à respecter la liberté personnelle ?

Mr Hostelet incrimine la formation scientifique insuffisante de notre intelligence dans la conduite des hommes, des sociétés, des états. Il ajoute l'interdépendance du caractère et de l'intelligence. Mais selon nous l'explication reste inadéquate. Il ne manque pas de philosophes, de moralistes, de sociologues qui ont proposé de bonnes théories; plus d'un a signalé les causes des défauts et a proposé les remèdes. Mais cela ne suffit pas. Il faut que les dirigeants soient assez humbles pour accepter ces leçons de personnes sans pouvoir, de « théoriciens », et pour se soumettre à la réalité objective; qu'ils soient, en outre, assez courageux et désintéressés pour mettre le bien commun au-dessus de leurs intérêts personnels, de caste, de parti, etc. Or, pour cela l'intelligence est et sera toujours insuffisante. On entre en plein dans le domaine moral; et c'est là que les théories libérales, socialistes, communistes, fascistes, etc. restent en défaut. C'est là aussi que notre auteur, malgré toute sa bonne volonté, se heurte constamment; ce qui laisse dans l'esprit du lecteur une impression d'inachevé, un sentiment d'insatisfait d'autant plus pénible que par ailleurs cet ouvrage lui apparaît une excellente synthèse et un essai de solution d'une objectivité et d'une pondération dignes de tout éloge.

G. H.

**F. VAN LANGENHOVE** : La question des aborigènes aux Nations-Unies. La thèse Belge. - Institut Royal Colonial Belge. Section des sciences morales et politique. XXXVII,4 1954. 120 pp., 125 fr.

Il a été fait état à de nombreuses reprises dans la presse de ce que l'on appelle aujourd'hui dans le monde : « La Thèse Belge ». Ce ne fut pas un des moindres mérites de nos représentants à l'O.N.U. d'élaborer une thèse originale dont l'argumentation est tellement serrée que seule la mauvaise foi peut tenter de la battre en brèche. C'est d'ailleurs pour ce motif qu'il n'y a pas été répondu : ses adversaires se sont contentés de maintenir leurs positions sans tenir compte des éléments jetés dans le débat principalement par Messieurs Pierre Ryckmans, l'A. lui-même et Leroy. Nous n'hésitons pas à dire que la solidité de son fon-

dement en est l'honnêteté même. La Belgique a rempli tous les devoirs lui imposés par le chapitre XI de la Charte des Nations Unies. L'O.N.U. veut lui en faire accepter d'autres non prévus à San Francisco. C'est à ce moment que notre gouvernement s'insurge et que ses représentants estiment que le bénéfice des dispositions du chapitre XI doit s'étendre à toutes les populations ne s'administrant pas encore elles-mêmes. Jusqu'à présent on avait estimé qu'elles ne s'appliquaient qu'aux territoires organisés en régime colonial ou de protectorat. Aussi dans la première partie de son ouvrage l'auteur nous expose-t-il ce qu'il faut entendre par « aborigènes ». Après en avoir donné de nombreux exemples parmi les tribus indiennes d'Amérique centrale et méridionale ainsi que parmi les tribus du sous-continent indien et d'autres pays encore, il définit les caractéristiques de ces populations. Nous croyons utile de reprendre, comme exemple, un extrait cité par lui de « The Indian Express » du 12 novembre 1953 : « Les tribus de la région non administrée constituent un groupe féroce. Leurs seules armes sont l'arc et les flèches; les flèches sont parfois empoisonnées. Elles sont aussi armées de « daos » qui sont des espèces de glaives. Après la deuxième guerre mondiale, quelques armes à feu aussi paraissent avoir pénétré irrégulièrement dans la région. Dans certaines parties de celle-ci, les tribus sont si primitives qu'elles vont entièrement nues. Quand récemment elles se rendirent au chef lieu, elles revêtirent des peaux de lion avant de pénétrer dans l'agglomération; et les enlevèrent aussitôt qu'elles prirent le chemin du retour »

Dans la deuxième partie, l'A. analyse « Les devoirs de l'État civilisé envers la population aborigène ». Il y a tout d'abord un devoir de protection qui s'étend à la vie, à la structure de la vie sociale et aux terres indigènes. Choc non contrôlé de peuplades primitives avec le monde civilisé, massacres des aborigènes par les conquérants, traite des esclaves, misère économique, affaiblissement de l'armature sociale par la destruction rapide des coutumes et institutions, constituent les grands dangers auxquels il a fallu et il faut encore remédier aujourd'hui pour éviter le dépérissement complet des tribus. La création de réserves serait-elle la solution ? En tous cas l'A. nous fournit à foison des exemples de territoires entiers incorporés dans divers états et qui échappent complètement au contrôle de ceux-ci. Ainsi dans la « Unadministred area » située entre l'Inde et la Birmanie - « area » intégrante du territoire de l'Union Indienne - au pays des Nagas, 700 personnes ont eu la tête tranchée par les coupeurs de tête en 1951-1952. L'A. analyse ensuite le conflit d'intérêts existant entre colons et aborigènes au sujet des terres, tout en exposant l'historique des mesures de protection prises par les divers gouvernements intéressés. Toutefois le devoir de l'état civilisé dépasse celui de la protection, pour améliorer le standing économique, social et culturel des populations indigènes énumérées. Tant que ce standing n'a pas atteint celui de la partie civilisée de la population une différence de régime politique et social est nécessaire à la progression des sous-développés. C'est ainsi que le Président de la République du Pérou déclarait en 1947 à l'occasion de l'inauguration de l'Institut National Indien : « L'Égalité devant la loi, qui théoriquement confère la plénitude des droits civils à tous les indigènes, devient fréquemment un moyen de les duper ». De même une administration spéciale leur sera consacrée. L'A. étudie ensuite ces devoirs de protection et de civilisation dans le droit international.

Le titre de la troisième partie pourrait surprendre si l'on ne connaissait la thèse qui va être défendue : « Pourquoi il faut rendre aux aborigènes la protection dont ils ont été privés » L'A. rappelle d'abord l'action en ce sens de la Société des Nations durant l'entre deux guerres. Un paragraphe suivant est consacré à « la hantise de l'indépendance immédiate » faisant ressortir que seuls huit états ont spontanément reconnu que le chapitre XI leur était applicable, alors que tous les autres s'y sont refusés sous prétexte qu'il portait atteinte à leur souveraineté. L'attaque vint justement de ces états à la tête desquels se trouvaient les

jeunes nations asiatiques et les U.S.A. qui parvinrent à transformer les obligations du chapitre XI en régime de quasi tutelle. La Belgique a accepté le trusteeship pour le Ruanda-Urundi mais non pour le Congo. L'Union Indienne se révéla à cette occasion être notre plus dangereux adversaire : elle insista pour que ces huit états soumis aux dites obligations placent tous les territoires non autonomes administrés par elles sous le régime de la tutelle, se gardant évidemment de faire la même proposition en ce qui concerne l'Assam, par exemple. L'A. expose ensuite la thèse belge dont aucun des adversaires ne consent à s'appliquer à lui-même les clauses du chapitre XI.

L'A. a inséré dans son travail une abondante documentation que l'on peut considérer comme exhaustive quant au but poursuivi par lui. Elle ne peut manquer de convaincre définitivement le lecteur impartial d'autant plus que cette documentation est puisée à des sources publiées chez les adversaires : Union Indienne, Républiques d'Amérique centrale et méridionale, Philippines.

L'ouvrage atteint son but : prouver la justesse de la thèse défendue mais non de donner une solution aux problèmes posés par l'action civilisatrice vis à vis des peuples sous développés.

L'A. mérite pour cet ouvrage la reconnaissance tant des Belges que des Congolais dont il défend avec ardeur les intérêts au sein de l'O.N.U. La thèse a d'ailleurs depuis lors porté ses fruits : la Belgique a abandonné toute participation à la commission des territoires non autonomes.

René Philippe.

## ANNUAIRE COLONIAL. 1954. Gent. 143 pp.

Cet annuaire s'inscrit d'une manière particulière au tableau des initiatives prises par la Foire internationale de Gand et de sa section africaine. Cette 4<sup>e</sup> édition, paraissant simultanément en français et en flamand, est due principalement au Prof L. de Wilde, professeur à l'université de Gand et membre du Conseil Colonial. Elle présente un aperçu de diverses activités intéressant le développement économique de la colonie : associations professionnelles des producteurs agricoles et annexes, colonisation blanche, classes moyennes, problèmes financiers. On n'y trouvera pas des révélations sensationnelles ou des idées neuves, mais le résumé de certaines prestations économiques et un tableau suggestif des thèses officielles ou officieuses sur les problèmes sociaux connexes.

G. H.

## M. GLUCKMAN : Rituals of Rebellion in South-East Africa, 36 pp. Manchester 1954. Prix 3/6.

Cette brochure présente le texte de la conférence «Frazer Lecture» 1952, donnée à l'université de Glasgow par le professeur d'ethnologie sociale à l'université de Manchester et décrit, à la main d'une grande somme de documents comparatifs provenant des Zulu, des Swazi, des Tsonga et des Thembu, une cérémonie nationale liée à la fertilité agricole et aux pouvoirs royaux et dans laquelle des «rites de révolte» prennent une grande part et un sens profond : atténuer les tensions inhérentes à tout système politique un peu dé-

veloppé: tension entre le roi (et l'état) et le peuple, entre le roi et ses frères (et nobles) rivaux, par alliance avec le peuple (ou inversement le peuple s'alliant avec les princes contre le roi), entre le roi, ses épouses et la reine-mère, ainsi que les conflits de la nation contre les ennemis ou sa lutte contre la nature hostile. Le résultat de toutes ses tensions et des cérémonies les extériorisant est de rendre l'union plus forte entre les divers éléments de la nation. De sorte que ces « révoltes » favorisaient le pouvoir dans ce qu'il a de plus digne et plus noble, dans son essence, par-dessus les fautes d'exécution. Ce qui semble être une des causes (en surplus de la conception métaphysico-religieuse que les Bantous se sont formée du pouvoir et de l'autorité) de ce qu'en Afrique primitive on a assisté à plus d'une révolte mais jamais à une révolution. L'auteur signale lui-même les nombreux points qui demandent un éclaircissement; mais toute la brochure offre déjà une lecture très instructive.

G. H.



## Le problème de la dénatalité chez les Nkundo <sup>(suite)</sup>

### 9. Cause Morale

Le R. P. E. Boelaert, quand il traite de la cause dans "La situation démographique des Nkundo - Mongo", écrit :

« La prolificité est avant tout fonction de la rigidité des mœurs » (Dr Mottouille, o. c. 55). **Beaucoup de milieux coloniaux et autres sont sceptiques quand on ose parler de la cause morale de la dénatalité.** « Il semble tout à fait vain, puéril, fallacieux, dangereux et illusoire, dans l'état actuel de nos connaissances, d'essayer d'expliquer le dépeuplement du pays Mongo uniquement, ou principalement, par la diminution de la morale publique, la corruption des mœurs, la polygamie, l'introduction dans le pays du commerce et de l'industrie, l'augmentation du nombre de séparations, des répudiations ou des divorces ou de celui des avortements » (Van der Kerken, o. c. II, p. 826).

« Quant à l'extension de l'immoralité, depuis 32 ans que je suis au Congo, je n'en vois pas » (Rapport inédit). Deux phrases selon le cœur du grand public. » (E. B. o. c. pp. 40-41)

Le désordre social, l'indiscipline des mœurs, la précocité sexuelle des mineurs, les centres comme autant de lieux de plaisir, l'instabilité des mariages, le R. P. Boelaert en parle dans son opuscule précité et les statistiques étayent ses dires. (o. c. pp. 40-44).

« La liberté moderne, au contraire, l'invite à briser toute entrave. » (G. Hulstaert: *Le mariage des Nkundo* » p. 386). « On comprend ainsi que le remplacement des coutumes anciennes par l'état actuel des choses a fait augmenter les divorces dans des proportions scandaleuses » (G. H. o. c. p. 387).

« Si les législateurs n'y portent un prompt remède, demain l'union libre existera avec tous ses désordres sociaux. Ces tribus ont résisté à des siècles d'esclavage; l'union libre, en moins de cent ans, a fait disparaître les races qui en ont fait l'essai : les Pongwés, les Orungus et bientôt les Nkomis auront leur sort lamentable. L'instabilité des foyers est en effet, autant que la polygamie, une cause de mort. Telle fut la seule réponse que je fis à

la réflexion suivante d'un indigène cultivé et partisan de l'union libre: « chez vous, la femme est un loyer; chez les Fangs, elle constitue une propriété. » A tout considérer, la propriété, avec le servage qu'elle comporte, est moins désastreuse que le loyer qui achemine ces tribus à la mort. Le salut de l'Afrique ne réside ni dans l'union libre ni dans la polygamie, mais dans le respect de la personne humaine et des lois que Dieu a établies comme sauvegarde de l'union de l'homme et de la femme », ( « Mariage et Natalité » par E. Philippot C. S. SP., dans « Etudes missionnaires », IV, 1, avril, 1936, p. 79 ).

« J'estime que pour remonter cette pente dangereuse, il faut: 1° Une action morale profonde vers un idéal spirituel par la parole et l'exemple, non seulement de la part des missionnaires, mais aussi de tous les Européens; 2° Une économie dirigée normalement dans chaque chefferie, pour rendre la communauté prospère et heureuse dans son milieu » ( Dr Mottouille: Bulletin des Séances de l'Institut Royal Belge 1946-3 cfr pp. 875-888: Sondage démographique... ).

« Notre occupation, avec l'expansion économique, ses règles d'ordre public a bouleversé de fond en comble toute l'économie de la structure morale et familiale de la vie indigène... L'indigène n'a plus d'intérêt majeur à avoir des enfants, ni à assurer leur formation morale... » ( M. P. Borlée, dans le n° 2 de Belgique d'Outremer 1944 ).

« Dans quelques régions de la Colonie, la situation démographique est signalée comme étant en pleine crise... Un fait cependant est patent, c'est que presque toujours les races qui ont conservé un indice démographique favorable sont aussi celles qui ont conservé une bonne moralité. Tel est le cas notamment des races nilotiques du nord-est de la Colonie: Lugware-Alur et Walendu. C'est ce qui faisait écrire à Monsieur le Gouverneur Général Ryckmans que « le développement des races noires est lié aux mœurs bien plus qu'à l'hygiène ». Pour le maintien de bonnes mœurs dans une société, la stabilité de la famille occupe une place de choix. » ( M. Halleux, Adm. Terr., R. C. B. cfr Aeq. IX, n° 1, 1946, p. 79 ).

Quant à l'évolution présente de la polygamie, il est bon de lire les statistiques que donne le R. P. Boelaert dans « La situation démographique... », pp. 41-44. « ... Mais la « petite » polygamie idéale n'existe pas, ce qui existe, ce qui se propage, ce qui se détériore de plus en plus, c'est la polygamie moderne avec toute l'instabilité qui favorise les causes physiques de la stérilité » ( E. B. o. c. p. 42 ).

« Il importe davantage de mettre tout en œuvre pour sauver les groupements régressifs, et ceux qui sont menacés de le devenir. Nous ne pouvons pas abandonner des groupements à l'extinction, pour prodiguer notre sollicitude à ceux qui sont prolifiques. Nous ne sommes pas des éleveurs, nous sommes des coloniaux civilisateurs. Nous devons réagir directement et de tous nos moyens contre la dépopulation ». ( Dr H. Ledent: Rec. Trav. Sc. Méd. C. B. n° 5, 1946 p. 2 ).

« ... les femmes de monogames sont toujours plus fécondes que les femmes de polygames, et plus une population est prolifique, plus la fécondité des femmes de monogames l'emporte sur celle des femmes de polygames. D'ores et déjà, on peut tirer valablement les conclusions au fond: 1° Du point de vue de la natalité, la monogamie doit toujours être favorisée. 2° Plus la natalité est faible, plus la monogamie doit être favorisée, dans le but de différer l'extinction. 3° Plus la natalité est forte, plus la monogamie doit être favorisée dans le but d'accélérer l'accroissement. ( Dr H. Ledent: Rec. Trav. Sc. B. C. n° 4, 1945, p. 35 ).

Le Dr. Hemerijckx ( Zaïre 11,5 ) prétend que la polygamie est nettement défavorable à la natalité; le polygame a besoin de 2,5 fois plus de femmes que le monogame pour obtenir le même nombre d'enfants ( cf Aeq. XI année n° 2 p 77 ).

Cfr conclusions de J. Van Riel et R. Allard dans « Contributions à l'étude de la dénatalité dans l'ethnie mongo » : réforme de l'économie indigène, développement de l'instruction et la réforme des mœurs, l'action médicale... « Sans cette action convergente dans laquelle la réforme des mœurs prédomine, aucun progrès durable ne pourra être réalisé. »

10) Inadaptation, inadaptabilité au rythme de la civilisation, le choc, traumatisme psychique.

« La cause fondamentale de la stérilité, de la dénatalité Mongo réside dans l'inadaptation au rythme de la civilisation nouvelle imposée. C'est cette inadaptation qui a produit le désordre, l'anarchie morale, qui, elle, produit et propage les causes physiques de la stérilité. Un public colonial superficiel se laissera difficilement convaincre par une telle explication et s'en scandalise aussi facilement qu'il se contente de remèdes superficiels. Pourtant, les observateurs les plus scientifiques, les ethnographes, se rencontrent ici avec les romanciers, aussi bien qu'avec l'opinion indigène. » (E. B. « La situation démographique des Nkundo-Mongo » p. 44)

C'est l'explication ethnico-culturelle de la dénatalité Mongo. Cf « Contribution à l'étude de la dénatalité dans l'ethnie mongo », par J. Van Riel et R. Allard : « Ici aussi la dépopulation de certains secteurs provient d'un choc de civilisations... Les zones de grosse dépopulation coïncident étrangement avec les zones de cette occupation primitive. Ce facteur a agi par destruction de la mentalité de la moralité clanique et coutumière, mais suivant un mode pratique que nous ignorons encore. »

« A l'heure actuelle, à côté d'une amérioliation possible, nous constatons l'apparition d'un facteur nouveau de dénatalité, engendré au contact de la civilisation blanche. Celui-ci, à peine entrevu à Befale, est plus insidieux et plus lent et peut être comparé au facteur causal de la dénatalité européenne. Nous ignorons aussi son mode d'action pratique, encore que nous puissions supposer qu'il est identique à celui du premier facteur et relève de vieilles pratiques coutumières. » cfr o.c. rec. dans « Problèmes d'Afrique Centrale » o.c.p. 54).

« On dit communément que le contact de la civilisation a détruit les cadres de la société primitive, ridiculisé la moralité coutumière et ses terribles sanctions, et entraîné le pauvre noir sur le chemin de la dépravation et de la débauche : ce contact mal-faisant lui a infligé un traumatisme psychique dont il ne se relève plus. » (Dr. G. A. Schwerts o.c.Aeq. p. 93).

C'est parmi ces idées et opinions que se cache la solution. Il s'agit pourtant de s'en tenir à un principe de base positif et d'expliquer ce qu'on entend par le « le choc » ou par le « traumatisme psychique ». Oui, il faut l'expliquer car, en partant de ces hypothèses, on peut aussi bien aboutir (1) soit à la dégénérescence raciale (cf Dr. Schwerts) comme cause fondamentale, soit (2) à une humanité normale, authentiquement saine dans ses réactions.

Les termes et normes employés doivent bien se comprendre et se distinguer, car, parfois, on cite pêle-mêle : idées, actions morales, pratiques, violence, etc. Comment comprendre « inadaptation, inadaptabilité » ? C'est un concept négatif, mais les hommes n'ont pas de réaction négative, les peuples non plus. Veut-on dire que si les Nkundo s'adaptaient au « rythme de la civilisation nouvelle imposée » (E. B. o. c.), le problème de la dénatalité serait résolu ? Non, car en certains pays européens « le rythme de la civilisation nouvelle » s'établit à un niveau égal, haut ou bas, ce qui n'empêche pas une natalité favorable chez l'un et une dénatalité effroyable chez le voisin. Chaque peuple porte en lui quelque chose de positif qui lui permet de s'épanouir ou de se suicider. La comparaison avec « l'inadaptation » d'une plante dans un milieu biochimique empoisonné est

trop boîteuse. Le traumatisme psychique suppose une cause positive, à l'égal de la maladie ou d'un choc physique.

En outre, pour conclure à « l'inadaptation » ou au « traumatisme psychique » chez une personne ou un peuple, il est élémentaire de proposer d'abord la norme-étalon.

\*  
\* \*

Voilà, à peu de choses près, les principales causes auxquelles on impute la dénatalité des Nkundo. Essayons maintenant de proposer une thèse positive. Nous devons rechercher les causes essentielles qui influencent la natalité des Nkundo, pris comme un corps social qui pense et s'exprime. Une fois les sources du mal découvertes, on pourra peut-être intervenir pour remédier.

Pour arriver à une preuve complète, on peut suivre la méthode déductive ou la méthode inductive. Si les deux voies convergent, la preuve en sera plus solide. Il suffira de relire les premières pages de cet article pour suivre la voie déductive, c'est pourquoi nous allons procéder par induction.

On constate, chez les Nkundo, des pratiques anti-conceptionnelles et abortives :

1) Immédiatement après l'« acte », on fait des *lotions* profondes avec de l'eau. D'ordinaire, on emploie de l'eau ou de la savonnée; on s'aide d'un tampon végétal (*botúwá wā linko*) ou d'un bout d'étoffe, à présent également d'une poire à lavement. L'importance morale se mesurera aux paroles de Noldin : « Lotiones vaginales, quæ mox post copulam fiunt, praesertim si adhibentur substantiae ad necandum semen, hunc effectum habent (sc. impedire finem intrinsecum); ideoque sub gravi prohibentur ». (« De usu matrimonii » ed. XXX-1938 p. 72 ). D'autres témoignages se trouvent ci-dessus, n° 8.

2) Les moyens abortifs. Les Nkundo connaissent et emploient assez généralement des moyens pour provoquer l'avortement. Cf. n° 8 : Relisons y les témoignages des RR. PP. Hulstaert et Boelaert, de P. Ngwi, Lodewijckx, Dr. Allard, Dr. Hemerijckx, Dr. G.A. Schwers, etc. ). Dans *Aequatoria*, XIV<sup>e</sup> année 1951, n° 1 pp. 26-28, on trouvera un article plus explicite sur ces moyens comme tels; on y trouvera le nom indigène des plantes et, dans la mesure du possible, le nom scientifique.

La médication commence d'ordinaire au début de la grossesse ou quand les premières difficultés annoncent le fruit conçu. Toute cette situation initiale, l'indigène l'appelle : *nsembe ëa lióta*. La médication, d'ordinaire des purgatifs très violents, provoque de fortes contractions auxquelles viennent, parfois, s'ajouter les massages. Quelques plantes sont citées dans mon article « Anticonceptionele middelen » comme aménagogues; elles peuvent, comme telles, avoir des conséquences abortives au début de la grossesse (*Aeq. XIV, 1, p. 28*).

L'expression, *nsembe ëa lióta*, indique que le Nkundo ne prend pas le foetus comme un homme; il n'assimilera donc pas l'avortement à un « meurtre ». L'avortement, j'y insiste, concerne le fruit naissant, récemment conçu. On veut éloigner les indispositions, sans vouloir « tuer » l'enfant comme tel. « L'avortement volontaire n'est pas considéré par le Nkundo comme une faute morale. A ses yeux, le foetus imparfaitement formé, non viable, n'est pas encore un homme. Ce n'est qu'un être humain en formation, in potentia. (N. Mentalité qui existe également en Europe, actuellement, selon Haenecour, dans *Kultuurleven*, VI, n° 1, p. 21 (1935), et la brochure y citée du Prof. Dr. Schocckaert). (G. Hulstaert: *Le mariage des Nkundo* F. p. 467). L'Histoire Ancienne nous apprend le problème philosophique : quand le fruit doit-il être considéré comme homme ?



Ne nous étonnons donc pas que le peuple Nkundo s'est trompé aussi à ce propos. Rappelons que P. Ngpi affirme l'existence de l'avortement dans Aeq. o. c.

3) Usus spongiae. Ceci se résume à l' « actio, qua mulier ascensum seminis in uterum impedire conatur » (H. Noldin, o.c.p. 72). Des indigènes réfléchis ont attiré l'attention sur ce point et, selon eux, l'usage se limite aux jeunes filles qui ne veulent pas encore se lier. Ils l'appellent *nkākanga likunjú*, puisqu'on interdit l'ascension du sperme par le *botúwá wā linko* ou par un bout d'étoffe. C'est dans ce sens que le R. P. Boe aert parle de « l'emploi de tampons végétaux » dans La Situation démographique des Nkundo-Mongo, p. 37.

4) Onanisme. A une conférence de propagande pour la natalité, donnée par un catéchiste-en-chef, je l'entendis fortuitement traiter d'une cause de dénatalité : le conférencier employait le mot « *-kengama* » en relation avec l'acte.

Il m'est difficile de saisir le sens exact du mot. Le « Dictionnaire français-lomongo » du R. P. G. Hulstaert M. S. C. (Annales du Musée Royal du Congo Belge, Sciences de l'homme, Linguistique, Vol 2, 1952) donne à « *-kengama* » le sens de « vivre retiré » (cfr. retiré p. 394) ou de « se retirer du jeu, du travail, d'une réunion, d'un lieu pour « *-kengama ndá. . .* » (ibid. 2me col.). Il est encore plus difficile d'en expliquer la portée exacte. Il faudra se rabattre sur ce que dit le R. P. G. Hulstaert « Les Nkundo posent l'acte conjugal couchés sur le côté. A présent, les indigènes qui ont été en contact fréquent avec les Blancs commencent à délaisser l'ancienne façon, pour adopter celle des Européens. L'esprit d'imitation joue probablement un rôle dans cette transformation naissante, mais aussi la connaissance qui s'infiltré peu à peu que ce système favorise les chances de conception ». (« Le mariage des Nkundo » p. 92 ».) Dans « Le mariage des Nkundo » l'auteur note également : « L'onanisme semble également inconnu. Sans doute, beaucoup de femmes ont, par leur concubinage avec les Européens, appris ce vice ; mais elles ne l'ont pas répandu. Nous pouvons en dire autant des cas d'onanisme involontaire. C'est que l'indigène ne recherche pas les raffinements sensuels... » (p. 97.) Il y a des pratiques qui peuvent certainement y conduire, mais elles ne sont pas causées par la perversité p. e. « Fin du bokeka. . . Les Nkundo disent que cet acte n'est posé « qu'un peu ». (cfr. G.H. o. c. p. 488 )

Puisqu'il est probable que ce n'est pas une pratique générale, nous ne pouvons, pour le moment, y attacher autant d'importance qu'en d'autres pays. L'indigène ne recherche pas encore les raffinements sexuels. Nous l'indiquons comme un facteur possible.

\* \* \*

Il est possible de prouver positivement l'existence de pratiques en se basant sur des témoignages formels des indigènes. On peut le faire de façon négative, c.à.d. quand les indigènes suivent le conseil d'éviter telle manière d'agir s'ils désirent avoir des enfants, ils constatent eux-mêmes que la natalité augmente et ils passent le conseil aux autres.

On peut s'appuyer sur des statistiques, mais il faut savoir les interpréter. Statistiques en mains, le Dr. A. Schwers arriva à la conclusion de la « dégénérescence raciale », de la « dégénérescence physique » ou d'un grand pourcentage de « déséquilibre physique, ce mauvais fonctionnement de l'appareil endocrinien ». Les Drs. Allard & Hemerijckx aboutirent à des conclusions différentes des siennes, eux aussi tenaient des statistiques en main.

A l'aide de statistiques, on peut endosser aux maladies vénériennes le méfait de la dénatalité, ou les en disculper.

C'est au moyen de statistiques qu'on démontre le recul de la polygamie en ces

dernières années, mais le contraire se soutient beaucoup plus facilement quand, au cours de plusieurs années, on note les situations familiales, des situations que les indigènes n'ont pas déclarées officiellement au fonctionnaire, mais qu'ils confient à des hommes qu'ils voient s'intéresser à la vie du village.

Les statistiques de Mr. Ch. Lodewijckx sont très intéressantes quant à l'augmentation de la natalité après sa campagne de propagande conceptionnelle et anti-abortive (cf. Aeq. o.c. Ch. Lodewijckx & cf. le professeur Ghilain « La lutte contre la dénatalité dans l'ethnie mongo »).

Personnellement je n'ai pu établir de grandes statistiques pour les régions des Injolo, Boangi, Indole. En effet, les circonstances sociales les contrecarrent : les meilleurs éléments indigènes délaissent les villages, les éléments jeunes et forts ; ce sont les faibles, les maladifs et les vieux qui restent. Les villages n'attirent pas la jeunesse, ils ne peuvent le faire, parce que les « corvées » se concentrent sur un nombre de plus en plus petit. Il faut que les travaux se fassent, mais personne n'aime de travailler « pour rien ». Les statistiques, établies sur ces éléments « trop âgés », démontrent l'extinction de la race. Mais le fond de la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si les jeunes éléments, restés sur place, s'avèrent capables de ramener une saine natalité dans les villages... et si les meilleurs éléments qui ont émigré, sont également capables de faire augmenter la natalité.

Des colons m'ont affirmé que la natalité reprenait parmi leurs ouvriers. Cette augmentation coïncidait avec la mise en branle d'une propagande, menée surtout par un catéchiste-en-chef que j'avais désigné en fin d'année 1948.

Quant aux statistiques de Mr. Lodewijckx, il est vain de dire qu'on les révoque en doute pour la raison qu'on est sceptique. C'est une ineptie, car le scepticisme n'a pas une valeur positive. Il s'agit de prouver l'inexactitude de ces statistiques. A-t-on tenu compte, avant ce doute cartésien, de ce que Mr. Lodewijckx écrivait dans *Aequatoria*, XII, 1949, n° 23, p. 78 : « Je pourrais avoir pleine raison théoriquement que personne ne voudrait ajouter foi à mes assertions si je n'en pouvais établir la vérité par des faits concrets et dûment contrôlables ».

« Problèmes d'Afrique Centrale », 1954, n° 23, p. 56, dans sa recension de la « La lutte contre la dénatalité dans l'ethnie mongo », par le professeur Ghilain, fait une concession inadmissible à des sceptiques qui ne connaissent même pas bien le peuple et ses habitudes ou qui ne se sont même pas donné la peine d'enquêter sur place. Que n'importe quel personnage ou organisme officiel soit pris d'emblée en confiance par le peuple en un problème aussi délicat, je ne le crois pas. Le professeur Ghilain a raison de dire : « ... l'on pourrait avec le temps aboutir à renverser le courant dangereux de la dénatalité chez les Nkundo-Mongo, si l'on élargissait le cadre de la propagande entreprise et si l'on pouvait s'assurer le concours d'hommes convaincus, dévoués, connaissant bien les indigènes, ayant leur confiance et n'ayant pas peur des mots. » Mais la conclusion de P.M. dans « Problèmes d'Afrique Centrale », est une concession non motivée à des sceptiques : « En tout cas, aux sceptiques, il pourra être répondu que même si les statistiques de M. Lodewijckx sont discutables, sa propagande aura toujours eu comme effet de contribuer à créer un climat psychologique favorable à la famille et à la multiplication des naissances. » (p. 56). Pourquoi une telle concession non motivée à des sceptiques ? Qu'ils prouvent que les pratiques, signalées par Mr. Lodewijckx, n'existent pas et que ses statistiques ne sont pas justes. Mr. Lodewijckx s'occupe d'une chose très concrète et très importante et pas seulement d'« un climat psychologique favorable à la famille », il combat des pratiques, essentiellement semblables à celles qui causent la

dénatalité dans des pays civilisés. A ces pratiques correspondent des idées.

Peut-être est-ce sans importance de noter avec quelle joie le conférencier indigène que j'avais désigné était reçu et combien de fois on a réclamé son retour pour l'entendre enseigner ces « bonnes leçons ». Mais je ne puis omettre de signaler comment la natalité s'accrut chez les gens que j'admis à la mission. Que j'aurais d'avance fait une sélection de personnes jeunes, aptes à la procréation, il ne peut en être question ; encore moins d'éléments ayant déjà un enfant avant cette propagande pronatale et qui auraient donc eu d'autres enfants sans cette propagande.

Dois-je prendre en considération la progressive ouverture de ces gens qui venaient eux-mêmes demander conseil ? Dois-je prendre en considération leur reconnaissance qu'ils me témoignèrent exclusivement parce que je les avais rendus heureux par ce « bon enseignement » ? Ce ne sont pas ces preuves que je voudrais présenter, mais quelques résultats. Ils amenèrent les indigènes à la conviction que la vie selon cet enseignement enrichit le village de la mission de beaucoup de naissances. Je prends seulement des gens qui sont venus demander conseil en la matière ; les noms sont remplacés par les chiffres 1-2-3-... ; il s'agit de personnes en pleine force de l'âge où les possibilités de fécondité sont illimitées dans le sens du bien et du mal. Ces hommes n'ont pas joui d'avantages médicaux spéciaux, car ce n'est qu'en 1953, qu'un médecin visita l'endroit : la première fois depuis que cette région fut ouverte à la civilisation. Le dispensaire où les malades sont traités, est un « dispensaire rural » du type ordinaire. On peut trouver les noms (remplacés ici par des chiffres) dans « le registre de travail- 1953- Imbonga ».

Ménages :	Enfants en vie :	Enfants morts :	Grossesses
1	2	1	1
2	2		1
3			1
4	2		
5	2		1
6			1
7	2		1
8	2		
9	2		
10	2		
11	1	1	1
12	1		1
13	2		1
14	2		
15	2		1
<hr/> 15	<hr/> 24	<hr/> 2	<hr/> 10

Notes : Les numéros 4, 5, 15, ont chacun 1 enfant à considérer comme étranger à l'influence des conseils donnés.

Les numéros 1, 2, 3, sont des ménages qui vivaient ensemble depuis 10 ans, au moins, et qui imputent les naissances à l'omission des pratiques visées.

Le numéro 5 présente un long intervalle entre le premier et deuxième enfant ; cet intervalle s'explique probablement par des pratiques destinées à empêcher une deuxième

naissance, car le premier enfant ne fut conservé qu'au prix de grosses difficultés.

Le numéro 15, un exemple spécifique où la famille avait décidé le *nkākanga likunjú* à cause des ennuis de grossesse ; la conviction progressive amena la dernière grossesse à bonne fin.

16	6	2	grossesse
----	---	---	-----------

Note : nous prenons cette famille tout à fait à part, car elle doit être considérée comme très prolifique en dehors de tout conseil. Mais c'est également cette famille qui prétend ne jamais avoir recouru à de telles pratiques.

17	1		
18	1		
19	1		
20	1		
4	4	0	0

Notes : ces 4 ménages ont eu leur enfant sans influence des conseils.

Le numéro 17 a son premier enfant depuis 18 ans. Depuis lors aucune grossesse. La famille prétend qu'il fut défendu à la femme de devenir enceinte car elle en mourrait : jugement du *nkanga*.

Les numéros 18, 20, deux cas non élucidés. Maladies ?

Le numéro 19 est une famille qui ne doit plus entrer en ligne de compte (âge), mais elle fournit le témoignage formel que la femme employait des moyens ad hoc, qu'à présent elle voudrait des enfants, mais qu'il est trop tard.

Prenons ces ménages ensemble, ménages qui peuvent réagir de façon différente à l'influence conseillère :

1) = 1 à 15

2) = 16

3) = 17 à 20

Ménages	Enfants en vie	enfants morts	Grossesses
1) 15	24	2	10
2) 1	6	2	1
3) 4	4	0	0
20	34	4	11

Cette vue d'ensemble donne, pour ces familles, les possibilités de naissances suivantes :  $20 = 34 + 4 + 11 = 20/49$ .

Ne perdons pas de vue que la plupart des familles considérées sont à ranger parmi les jeunes et, donc, que le nombre des possibilités peut encore grandir.

Traisons encore d'un autre groupe qui fit des progrès remarquables, les policiers des Injolo qui sont venus demander conseil. Je fournis les données, tels que je les connaissais vers le milieu de l'année 1953. Seulement sur les grossesses, je n'ai pu me renseigner complètement. Les données ont de l'importance parce que ces policiers sont venus demander conseil.

Ménages	Enfants ( en vie )	Enfants morts	Grossesses
1	4		1
2	1		
3	2		
4	2		
5	1		
6	3		
7	1		
8	1		
<hr/>	<hr/>	<hr/>	<hr/>
8	15	?	1 & ?

Conclusions: I. Les pratiques anti-conceptionnelles et abortives sont connues et les moyens anti-conceptionnels sont universellement en usage. Les pratiques anti-conceptionnelles ( lotions vaginales, usus spongiae ) et abortives sont la cause *immédiate* et principale de la dénatalité Nkundo.

II. Des habitudes introduites par des êtres humains supposent des idées-valeurs qui fondent ces pratiques : « omne agens rationale propter finem agit ». Nous passons sur le terrain des idées-valeurs, le pourquoi, la cause intime de ces pratiques, la cause *fondamentale*. Ceci exige une étude plus approfondie, une analyse au tranchant plus affilé.

Art. Verbeeck M.S.C



# Het termieten-stoken bij de

---

## Logo-Avokaya (vervolg)

---

### C. WILDE TERMIETEN

Ik noem ze wilde termieten omdat de inlanders, nu althans, deze in het wilde laten zwermen, en zelden of nooit zullen trachten ze te stoken.

1 **Angambi.** De *angambi* vliegen uit in November-December. Zij gelijken op de *lifu* die in Februari-Maart uitzwermen, zodat zij wel eens *lifu* genoemd worden door sommigen. Op 19-11-1949 viel een plasregen neer, 's anderdaags scheen een zengende zon, zodat de *angambi* op 21 November uitzwermden (Mabinza-Nzoro).

2 **Mbizolè.** De naam betekent brousse-onder. De Bote van Digala noemen ze *sago*. Deze termieten vliegen uit wanneer de brousse nog hoog staat, voordat ze afgebrand is. Het kan gebeuren dat zij in November uitvliegen, hoewel zij op 24-11-1949 nog niet uitgezwermd waren, en men hun zwermtijd op 15 December schatte. Zij zwermen uit rond 3 u. in de morgen.

Vroeger stookten de Logo en Avokaya de *mbizolè* evenzeer als de *lifu*, doch tegenwoordig zeer zelden. De *mbizolè* en hun heuvel gelijken op de *lifu*, en worden wel eens, vermoedelijk ten onrechte, *lifu* genoemd.

3 **Lizi.** De *Lizi* maken geen heuvel, doch huizen in een *lifu*-heuvel. Zij zijn zwart en pinkdik. Zohaast de *tobo*-regen ophoudt en de zon opnieuw schijnt, zwermen de *lizi* uit. De *lizi-ago* (man), die rood is en klein, zwermt eerst uit, daarna de *lizi* zelf. De *kidzu*-soldaten van de *lizi* zijn zeer klein doch geweldig kwaad. Zij zwermen uit gedurende dezelfde maanden als de *lifu*, telkens om 1 of 2 u. in de namiddag. Men eet de *lizu* rauw en gekookt; ze zijn olierijk.

4 **Nguvi** De *nguvi* maken geen heuvel. Zij zijn groot, ruiken sterk en goed, en zijn lekkerder dan anderen. Zij zwermen uit in Juni-Juli, om 5, 30 tot 6 u., « als de kippen op hun roest kruipen ». Vooral de kinderen eten ze, de ouden zelden. De Bote van Digala noemen ze *mbizi*.

5 **Longbolongbo** Men hoort ook *agbologbo* en *angbolangbo*; de Madoka noemen ze *angbo*. Zij hebben zwarte vleugels. Zij zwermen uit gedurende de dag na een *tobo*-regen, doch nooit veel. Men eet ze dus zelden, inzonder omdat zij in het wild uitzwermen, en hun vangst bijgevolg zeer moeilijk is. Kinderen lopen er wel spelend achter en eten ze rauw. Zij duiden aan dat de *lifu* en de *api* zullen uitzwermen (Tibu-Kirikwa, Mogoi...), zodat men mag geloven dat zij tijdens de eerste jaarhelft uitvliegen.

6 Bandoro. De *bandoro* zijn aan de *longbolongbo* verwant, ten minste volgens de inlanders. Zij zwermen uit terwijl het regent, zowel 's avonds als 's morgens, zonder bepaald uur, en heel den tijd dat de *lifu* uitvliegen. Men eet ze.

7 Gborolo. De *gborolo* zijn de eerste *andri* die rond 6 u. uitvliegen. Zij zwermen uit wanneer het nog licht is, zodat zij niet naar de toorts vliegen doch recht omhoog, naar het zonlicht, in het wilde, zodat het onmogelijk is om ze te stoken (Atatu).

8 Ngiba. De *ngiba*-heuvel is laag tegen de grond of een halve meter hoog. Hij heeft rondom grote gaten (*langbara*). Misschien wordt de heuvel en de termieten *ngiba* genoemd naar de *ngiba*-slangen die dikwijls in de *langbara*-gaten van den heuvel schuilen, of omgekeerd.

De *ngiba* lijken op de *kitsa*: zij zwermen uit in April, 's morgens of 's avonds, alleen wanneer het regent. Soms maken de inlanders een aarden pijp die zij aan het zwermgat vastmaken en boven een kookpot doen uitmonden, zodat de zwermende *ngiba* in de pot vallen. De Bote van Digala noemen ze *egembaraga*.

In Juni-Juli groeien *taria*-paddestoelen op hun heuvel.

9. Viviri. Deze termieten maken, evenals de *nguvi*, geen heuveltje; alleen wanneer zij zwermen, merken wij dat de aarde boven hun nest ietwat bultig is. Zij zijn zeer, zeer klein, de kleinste van allen. Zij zijn wit, en smaken en ruiken slecht. Men eet ze dan ook niet, te meer daar algemeen beweerd wordt dat men er doof van wordt, zoals trouwens hun Avokaya-naam aanduidt: *bi-lifiazua* (oor-sluiten). De *mberembere*-zwaluwen scheren heen en weer over de brousse, en snappen naar de zwermende *viviri*.

De *viviri* zwermen uit kort na de *tobo*-regen 's avonds rond 4 u. tot 6, en zelfs tot 7 u., zoals ik op 19-2-1951 optekende te Kinika. Sommigen beweren dat de *viviri* ook na of tijdens de morgen-regen van 8 u. uitzwermen; anderen spreken dit tegen. Zij zwermen niet alleen uit na de *tobo*-regen van de *kiforomva*, gedurende de maanden September, October en November, doch na elke *tobo*-regen, zowel voor de *moba* en *lifu* in Februari-Maart, als voor de *konghabi* in de maanden April, Mei en Juni. Het uitzwermen van de *viviri* is dus een voorbode van het uitvliegen van al de *bakwa* (eetbare termieten). Op 19-2-1951 zwermde de *viviri* 's avonds uit om 7 u., « morgen zullen de *lifu* uitvliegen », verzekerden de Kinika. Op 18-10-1950 vlogen de *viviri* uit, en nog dezelfde avond zwermde ook de *moba*.

Men hoort een macht van namen: *viviri* (Mongoi, Awago, Nzopi, Moniétu), *viriviri* (Nzopi), *viviritsa* (Kinika), *kiliviri* (Udu, Awago, Madoka), *kirivili* (Madoka), *tiliviri* (Kareo), *tivivili* (Matafa), *lifiri* (Arogo), *bibiritsa* (Atatu), *ufurudidia* (Avokaya), *amvuru-tsatsa* (Belali-Vora), *abiri tsatsawa* (Madi-Udu), *ofuru-tsatsa* (Moniétu). . . De Pajulu noemen ze *longbo*, de Bote van Digala *ndu*, de Baka *mundewoso*.

10 Otro. De kleine zwarte *otro* zwermen in het droog seizoen uit gedurende de dag, onmiddellijk na een *tobo* regen. Volgens anderen gedurende de plasregen van April tot Juli, dus tijdens het regen-seizoen. Zij zijn misschien wel eetbaar, doch zij mogen niet gegeten worden, anders zou men, volgens de Logo, Avokaya en Mondo, hardhorig worden. Volgens een Mondo mag een kind zelfs geen *otro*-heuveltje doorboren, anders zou het eveneens hardhorig worden, en bovendien wonden krijgen aan zijn oren.

De *otro*-heuveltjes zijn paddestoel-vormig, en komen in alle grasvlakten veelvuldig voor. In de bossen en bosgalerijen zijn ze zeldzamer, gewoonlijk aanleunend tegen een boom; misschien verschillen zij soortelijk wel van de brousse-*otro*. Terwijl de meestal zwarte, soms roodachtige, *otro*-heuveltjes in de grasvlakten *kati* genoemd worden, noemen

de Muduba deze in het bos *tiri-kati* of *kati* van de voorouders: zij zouden ze als hun altaar gebruiken (Gima).

De *kati* zijn overal in Uele gebruikt als haardstenen, zodat deze, zelfs wanneer daartoe rotsblokken gebruikt worden, *kati* genoemd worden. De Avokaya, Ojigo en sommige Logo-stammen gebruiken deze *kati* eveneens als offertafel voor de voorouder-verering. Ook bij andere Uele-volken wordt de *kati* meermalen aangewend voor magische gebruiken.

De Mondo noemen deze termieten *dëndu*, de Pajulu *salè*, de Azande *kakule*.

- 11 Tibvu. Deze termieten zwermen uit tijdens het zaaien van de maïs. Verder kan ik ze niet bepalen.
- 12 Ambèrèna. Deze kleine termieten maken geen heuvel, doch huizen in de holten van verdorpe bomen. Er is geen hout zo hard dat zij niet opvreten.
- 13 Tugu-kidzu. Deze termieten maken hun nest in de grond, doch zij bouwen geen heuvel. Tegen valavond en in de vroege morgen eten zij al wat verdord en droog is en tegen de grond ligt (Madoka, Tomati . . .) In de maanden Oogst, September, October en November groeien *nzèngo*-paddestoelen boven hun nest.

## D. OOGSTEN.

Ook bij het oogsten moeten sommige gebruiken in achtgenomen worden. Wanneer een korf volgeladen is met termieten, mogen zij de korf niet over de grond, naast de heuvel, voorttrekken of schuiven, anders zal de koningin van de termieten-heuvel dood gaan, en de heuvel bijgevolg uitsterven (Sidabo, Moniétu, Tali . . .); dit is waar voor iedere soort.

De Vora van Belali mogen, in tegenstelling met vele anderen, geen termieten eten tijdens het uitzwermen, alleen wanneer het zwermen ophoudt, anders zullen zij niet meer uitvliegen. Doch van zo haast het zwermen ophoudt, roosteren zij enkele termieten in open veld, vooral als het lang geleden is dat zij nog termieten aten, of wanneer zij er fel op verlekkerd zijn; « kongha tadzi tei » = termieten geur eten: zij eten er de smaak van op.

Bij de Mangutu-Obvango mogen zij de eerste termieten niet opeten als er niet veel uitzwermen; zij moeten wachten totdat er veel uitvliegen en de korven opgeborgen zijn.

## E. ETEN

Wanneer men een termieten-gerecht wil bereiden, zal men 's morgens de termieten wannen om ze van hun vleugels te ontdoen. Gedurende het wannen zingt men te Tadu: « arupi za kongha ko (ter), kado pitipiti do ba a sè (bis) » = ze hebben geen termieten gestookt, omdat ze thuis gebleven zijn.

Wanneer men de termieten daarna wil roosteren, en men het roosteren wil belichten met brandende *solì*, moet men goed opletten dat de termieten daardoor niet verbranden, anders zal de termieten - heuvel zelf uitsterven (Tali). De geroosterde termieten noemen ze *maduko* de moes die ze er van bereiden: *dri militi kongha kidi* (Tadu).

Een zwangere vrouw, alsook haar man, mogen niet van een *kitsa*-gerecht eten zolang de *kitsa* niet viermaal uitzwermde. De eerste oogst moet noodzakelijk gegeten worden door de vrouw van den huize. Indien iemand niet getrouwd is, zal een getrouwde zus de eerstelingen opeten. Alleen dan wanneer hij geen gehuwde zuster heeft, mag de man zelf de eerste oogst opeten. Van de tweede en volgende oogsten mag iedereen eten (Moniétu).



De Gbangiliba van Mogoi hebben een eigenaardige ceremonie na het doden en bij het ritueel voederen van het vierde dier dat door een jongen gedood wordt: zij noemen dit dier *ago-labi*. (1) Zij zouden dezelfde ceremonie hebben voor het oogsten van de termieten, doch het is mij onbekend waarin deze *labi*-ceremonie bestaat.

**Gerechten.** De gevleugelde *lifu*-, *andri*- en *api*-termieten kunnen als volgt bereid worden.

1. Kidi. De Baka noemen deze brij *kambi*, de Mondo *kambiba* en de Azande *sokaso-kegi*.
2. Kiuari (*tshuari*). Sommigen koken de zon-gedroogde termieten in water, en persen ze in de *dongoro*-zeef, zodat de olie er uit druipt. Anderen malen de zon-geroosterde termieten, en mengen dit maatsel met termieten-olie en *didi*. Cfr. *Modobaya* (3°) en termieten-olie. De Baka noemen dit *tshubuyu*, de Mondo *moba* en de Azande *nzèmagé*.
3. Modobaya. Men hoort ook *modopaya* (Tibu), *diaka* (Tabulèba) *do-yaka* (Doka), en *ndangaita* (Sidabo). De Baka noemen dit *tshitsha*, de *tsaba* en de Azande *abazigba*. Wat na het uitwringen van de termieten (*kiuari*) overblijft, drogen zij in de zon, malen het, en mengen het met de olie die zij uitwringen.
4. Kongha-ato. Zij malen de termieten, alsook sesam, roeren deze maatsels ondereen en koken dit samen, zodat de olie bovendrijft. De Avokaya van Sidabo noemen dit *machi:ruchuru*, de Baka *kidi - nounga*; de Mondo en Azande kennen dit gerecht niet.
5. Dudu. De Logo en Avokaya koken de termieten zonder meer in water of samen met *kalaka*, en eten dit met deeg.
6. Lisilisi (*lilisi*). De Avokaya noemen dit *osiosi*. Zij roosteren de termieten en eten ze zonder meer of met maniokdeeg. De Baka noemen dit *oronounga*, de Mondo *maoroba* en de Azande *ouwagé*.
7. Balavu (*malavu*). De Avokaya kennen dit gerecht niet. De Logo wikkelen de gewande ongekookte termieten in *lasa* - of *tibu*-blaren, en laten ze 2 tot 3 dagen liggen. Na 2-3 dagen zijn de vliegen er niet meer af te houden, want ze zijn reeds in ontbinding, doch ze zijn danig lekker. Ook na één dag eet men reeds de *balavu*, die steeds gekookt wordt.
8. Kalandra. (*alandra*). Men legt de termieten te weken in een pot water. Daarna worden ze gemalen en tot balletjes gekneet. Men zet zout water op, en zohaast dit begint te koken en te zieden, smijt men de balletjes (*kalandra*), samen met *kalaka* - blaren in het kokende zoutwater, en laat dit samen koken. De Baka noemen dit *zonzo*, de Mondo *kélende* en *kolondo*, de Azande *sakata*.
9. Kpakuta. De Avokaya noemen dit ook *ambata*. De *kongha-èndri* (*lifu*, *kitsa*) blijft één maand in een pot liggen, zodat nog alleen de kop van de termieten overblijft. Dan giet men er water op, schept alles uit en giet het over in een pot zoutwater waarin

1) Een jongen mag niet eten van de drie eerste dieren die hij doodt. Het daarop volgende (vierde) dier wordt bereid door zijn moeder en wordt door haar aan hem gevoederd zoals men een kind voedert, als kon hij zelf nog niet uit eigen hand eten.

men bovendien *kalaka-blaren* werpt.

10. **Binda.** De *Moduba* van *Batari* roosteren de *lifu* in de zon, koken ze dan in water zonder meer, voegen er dan wat zout bij, en eten dit samen op met deeg. Cfr. *ongha-dudu* (5).

11. **Rauw** De *andri* en *api* worden zelden rauw gegeten; men moet er van braken. De *lifu* daarentegen worden graag rauw gegeten volgens sommigen. Te *Atatu* eten de ouden niet graag *lifu*, noch *andri*, noch *lola* (termieten van het droog seizoen die ik niet nader kan bepalen); eet men ze rauw, en eet men nadien *maboké-blaren* of inlands zout, dan moet men aldaarvoor braken. De *mako*, *lizi* en *longbolongbo* worden ook rauw gegeten.

De *ngiba-termieten* worden gemalen en tot *kalandra* gekookt zoals de *kiforumva*; zij gelijken er op en smaken ook eender. De *mako* zijn danig lekker; men eet ze ook rauw en in zout geroerd met brij; « zij jagen de brij binnen ». De *kiforumva* worden met vleugels en al gegeten, want ze zijn klein en zeer lekker. Ook de *kitsa* worden rauw gegeten, want ze zijn lekker, doch ze worden ook tot *didi* en *kalandra* gekookt.

## F. TERMIETEN - OLIE.

Wanneer de *Logo*, *Avokaya* en *Mondo* de termieten-olie willen persen, wanner (*kongha andri*) zij eerst de termieten en drogen ze in de zon. Daarna proppen zij de langwerpige *koto-buis* (*dongoro* genoemd door anderen, alsook *ngondé* (*Sidabo*), *ngonda* (*Kende*), *gota* (*Tabulèba*), *ndimu* (*Mondo*), vol met deze gedroogde termieten, plooiën de buis in twee op een stok, en draaien met de stok zodat de olie er uit vloeit.

Wanneer zij kinderen hebben, en het oudste meisje tamelijk oud is, zal deze de olie persen. Wanneer de vrouw niet meer zal baren, zal het jongste meisje de olie persen. Moest een kind tussen het oudste en het jongste meisje de olie persen, dan zouden ze allen sterven. Wie geen kinderen heeft, perst vanzelfsprekend zelf de olie (*Belali-Vora*).

Wanneer zij *tshuari* eten, moeten zij er wel op letten dat de termieten-olie niet op hun lichaam drupt, anders krijgen zij daarvan *andirili-wratten*. Wanneer zij een *andirili-wrat* hebben, zullen sommigen een stuk nat hout in brand steken. Zodra het sap er pruttelend uitschuilt, laten zij dit schuim op de *andirili* vallen (*Talii*). De *Bari* van *Amayo* nemen een vliemscherpe sorgho-splinter, snijden de wrat af, en strijken kippendrek op de wonde, « en het is genezen ».

De *lifu-*, *mbizolè* - en *angambi-gerechten* geven buikloop, « maar ze zijn te lekker om ze niet te eten ». De olie echter van deze termieten is *prima*, en geeft geen buikloop noch buikkrampen. De olie geeft een over-lekkere smaak aan het vlees, vis en groenten; zij bewaart 2 tot 3 maanden.

## OVERZICHT.

De *Logo* en *Avokaya* delen de eetbare termieten die zij gewoonlijk stoken, als volgt in:

A. **Nacht-termieten.** I. **Droog** seizoen (Januari, Februari, Maart)

1. *Moba*: 's avonds van 9 tot 10 u.

2. *Lifu*: 's morgens om 4 u.

II. **Regen** seizoen (Maart, April, Mei, Juni)

1. *Andri*: 's avonds van 6 tot 9,30 u.

2. *Api*: 's nachts van 11 tot 12 u.

**B. Dag-termieten.**

1. Kiforomva ( Juni-Juli ), 's avonds van 4 tot 6,15 u.
2. Kitsa ( Sept. Oct. Nov. ), 's middags van 1 tot 3,30 u.
3. Mako ( " " " ), 's avonds om 6 u.

De Mondo delen dezelfde termieten ( *moba* ) in als volgt :

**A. Grote termieten ( *kosobo* )**

- I. Avond-termieten ( *mbèrè* ) : 1. Moba  
2. Andri
- II. -Nacht-termieten ( *titikpi* ) : 1. Lifu  
2. Api

**B. Kleine termieten ( *kpwoka* ) of Dag-termieten**

1. Kiforomva
2. Kitsa

**TERMINOLOGIE**

<i>Logo-Avokaya</i>	<i>Pajulu</i>	<i>Mondo</i>	<i>Digala</i>	<i>Baka</i>	<i>Zande</i>
Kongha		( m )-ba	Ba		
Konghabi	Lèbidzoko	Kosobo	Kosobo	Ongakare	Ebia
-Andri	Komi	Fagambèrè	Mbèrè	Kpèlè	Amvutu
-Api	Lidiri	Titikpi	Titikpwi	Bodzi	
Moba	Moba	Mbèrè		Kpèlè ( ? )	
Lifu	Nièrèpo	Titikpi	Poka ?	Bodzi	Nabèyulu
Kiforomva	Goya	Katika	Lipiriwa	Kisa	Ali
			Kadrika ?	Ongakadra ?	
Kitsa	Badangèzu	Suku	Suku	Bandoro	Asu, Asuwa
	Tshanga				Asugu
Mako	Tshanga-moko		Moko		
Viviri	Longbo		Ndu	Mundewoso	
Ngiba			Egembaraga		
Nguwi			Mbizi		
Mbizolè			Sago		

De Mondo vernoemen nog de *doroba*-termieten, die én bij dag én bij nacht zouden uitzwermen. De Mondo en Baka kennen ook de *madi* termieten; de Azande noemen ze *azè*; ze zouden in de *banzinga*-maand ( Augustus ) uitzwermen. De *ongodo* van de Mondo-Baka, *akèdo* genoemd door de Azande, zouden in de *malongo*-maand ( April ) uitzwermen. De *madi* en *ongodo* zijn nacht-termieten.

J.B. Costermans, O.P.

# Devinettes Nkundo II. <sup>1)</sup>

A côté des devinettes à la façon européenne, les Nkundo connaissent une autre sorte, qui semble aux Blancs un peu étrange mais qui jouit de la préférence des indigènes ; sans doute à cause de la forme rythmique et aussi, je pense, à cause du parallélisme entre la « question » et la « réponse ». Celle-ci est parfois une vraie réponse à une devinette ; mais d'autres fois cette relation ne nous apparaît nullement et nous ne voyons comme élément pour les classer dans la catégorie des « *baïli* » que le rythme et le parallélisme. Dans ces cas on constate fréquemment que le premier membre ou la « question » est comme une allégorie, dont le deuxième membre (la réponse) donne l'application ; et c'est ainsi que la ressemblance avec la devinette est plus expresse. D'autres fois, le deuxième membre n'est que le complément du premier ; c'est comme le posant dit la moitié d'un dicton, d'un adage, etc., le répondant devant compléter exactement

Beaucoup de ces « *baïli* », en effet, s'emploient encore en dehors de ce jeu. On les entend comme proverbes ou comme adages juridiques ou comme formule de salutation « *losáko* »

Dans ces « *baïli* », donc, on trouve une partie de la sagesse ancestrale des Nkundo. Mais la forme est souvent différente ; le « *jili* » ayant toujours la forme rythmique et parallélique, tandis que le dicton ou l'aphorisme peuvent s'exprimer en une simple phrase courte.

La devinette peut donc être employée comme proverbe, etc. ou un proverbe peut servir de second membre d'une devinette.

Il arrive, ainsi, qu'en citant un proverbe on ne dit que la première partie, laissant à l'interlocuteur ou à l'assistance le plaisir de compléter ; de sorte qu'on obtient, de fait, une devinette « *jili* ». P. ex. on dit : *bowá böosenjwa ngóya e!* laissant à l'autre le soin d'ajouter : *ilombé mbúsa o!* le sel est fondu hélas maman ! la maison ensuite !! = après la mort, le médecin !

Nous diviserons donc cette sorte en deux parties, la deuxième groupant les « *baïli* » qui sont également proverbes.

1. *efekele ntúndu, efekele ntúndu* une souche à chaque extrémité ;  
*bólóki ntúndu, bólóki ntúndu* un malfaiteur à chaque extrémité (sous-entendu : du village).  
Les souches d'arbres sont dites abriter facilement des malfaiteurs sorciers, des esprits malveillants, etc. (comme en Europe!).
2. *ibába ile nd'ésél'ëa ntando* un petit palmier au bord du fleuve ;  
*wumbi nkoso, bótétóli nkóndé* c'est le perroquet qui est le coupeur et le crocodile qui est le détacheur des fruits. Le propriétaire n'en profitera donc pas ; c'est comme un arbre fruitier au bord de la route. Au lieu de : *bótétóli*, on entend aussi : *wámboli* = ramasseur.

1) Cet article forme la suite de celui paru dans AEQUATORIA XV, n° 2. Que le lecteur veuille s'y reporter pour l'introduction. Entretemps la revue a publié dans le même genre des devinettes et des dictons rythmés des Baluba (XVIII, 1).

3. *mbúsa nkó loelé* derrière sans appel;  
*baféka nkó lolingó* derrière sans bruit.  
*mbúsa* et *baféka* sont deux synonymes. Si derrière toi tu n'entends pas de bruit, ou d'appel de ton nom, c'est que tu n'as plus de famille. Appliqué à un orphelin.
4. *bokonji áfóngé ngwángo* une grande termitière ne peut recevoir un cerceau de piège; *nking'éá njóku éfóng'ókóma* on ne peut passer un lacet pour pendaïson autour d'un cou d'éléphant.  
*ngwángo* est une liane courbée pour former un piège à grands animaux; passée sur une termitière-colline elle ne sert à rien, puisqu'aucun animal ne peut passer en-dessous pour se faire prendre.  
Au lieu de *bokóma*, on dit aussi: *elefó* = grelot.
5. *ikukulu íle nd'áns'ási* une cordelette qui est sous l'eau;  
*ns'ium'ilekake, bofaj'áleke* : *jólo túú* tous les poissons peuvent passer, que la crevette vienne à passer : on lui casse le nez (l'espèce de scie qu'elle porte sur la tête).  
A comparer au proverbe *léké bantúla löki bofali*.
6. *béla 'ikáká mpókomatela* retire ton pied que je ne te foule pas;  
*em'á wé tófolangané* moi et toi nous ne nous aimons pas.  
Les personnes qui ne s'aiment pas trouvent toujours des occasions pour se quereller.
7. *bosenge kafól'ítafe Uapaca*, partage ta branche;  
*ókafák' ó tóma tokafák'ólóko* partage de la nourriture, mais point ton cœur.  
Le Uapaca nourrit de bonnes chenilles qu'il donne aux hommes; mais il ne leur donne pas ses branches. De même certains hommes sont généreux, mais ils n'aiment pas; leurs dons n'impliquent point le don de leur cœur.
8. *boóto wá mbéu* amitié des lèvres;  
*bolók'ófóndangé* mais le cœur ne m'aime point. Amour hypocrite consistant uniquement en belles paroles.
9. *ilálinga y'ófofe* l'enroulement d'un fil d'araignée,  
*básangi nyangó bāoyaoma* des parents de mère s'entretuent.  
Comme souvent les fils d'araignées s'enroulent sur eux mêmes et enroulent l'araignée, de même parfois des proches parents se causent du tort entre eux.  
On dit aussi : *ilálinga yā londombo* ( *Momordica laurentii* ).
10. *bókonyi la liméko* le malade avec son gémissément;  
*botútsi l'ilá* le guérisseur avec le manger.  
Il y a ceux qui souffrent et ceux qui en profitent.
11. *bofay'elemo* un visiteur qui travaille;  
*akambaka nd'ólá* c'est qu'il est habitué à travailler aussi chez soi.
12. *njóky'ási ntséngá* j'ai pris un bain et je ne suis pas devenu propre;  
*njólang'ilongó báfóndang'émi* j'aime ma famille mais ils ne m'aiment pas. Ils ne répondent pas à mes avances.
13. *ntángakti njómatel'ombámbó* je pensais que je marche sur un parasolier;  
*seki ndé mmatela wéngé njósil'akáká l'aéké* mais j'ai marché sur un *Macaranga* épineux, mes pieds sont déchirés aux épines. Se défier des apparences; et surtout de l'amitié feinte.
14. *ntóféláká besisé* on ne peut oublier les ordinations (règlements);  
*besisé bëki Mbombiándá* les ordinations de Dieu.
15. *kónóngókonongo* inégal (caboteux);  
*ekénéng'éá mpaka nténgáká nsómó* sur le derrière d'un vieillard on ne parvient pas à mettre des ventouses ( parce qu'il n'y a qu'os et peau).

16. *efóngó nkó ntangé, bolánja nk'ílmbé* l'abeille sans lit. la mouche sans maison;  
*ifokú nk'óme áyèmi l'ákusa* ( = *bómoto nk'óme áyèmi l'ákonji* ) une belle femme sans  
mari reste debout sur l'arrière-cour ( une femme sans mari reste debout à côté des  
pieux ); elle n'a même pas de maison et elle ne compte pas. Elle n'est forte qu'ap-  
puyée sur un mari *bómot'ákéma* ô la *jwende*.
17. *imbâmba itáfêla, nkoso batáfôwülela byāngi* quand le petit fruit de palme ne blanchit  
pas encore, les perroquets ne lui lancent pas encore de cris ( désirant le manger ! ):  
*bómot' atákw' áumbá, ilongó batótáng'ómoto* lorsqu'une femme n'a pas encore rap-  
porté des valeurs ( par son mariage ), sa famille ne l'estime pas encore femme ( car elle  
n'a pas encore profité à sa famille ).
18. *nyam'átswá l'iāngu* l'animal passe avec rapidité;  
*áféán'ómoto la jwende* son sexe reste inconnu. Car la précipitation engendre l'impré-  
cision.
19. *efekel'ëy'ongonda* une souche d'arbre en pleine forêt;  
*éfslembw'óliengéj'éláli* ne se lasse pas de la solitude dans le village abandonné.  
Se dit comme surnom de quelqu'un qui est habitué à se trouver esseulé.
20. *nsingá êkolámbél'èmi ng'éfêlô* le poisson *nsingá* que je te préparerai ( sera gros )  
comme la cuisse;  
*njenake nk'éfêlô nmpéne nsingá* je vois bien la cuisse, mais je ne vois pas le *nsingá*.  
Contre les prometteurs.
21. *lókendô bankiki* une marche ferme;  
*byongé bikémi* un corps en forte santé !
22. *bénde mbét'esáānga* une antilope dont le gîte est fait de *Costus afer*;  
*oéts'á wáj'ów'onto, liso mbóka* tu couches avec la femme d'un autre, l'œil au chemin !  
sinon tu te feras surprendre.
23. *nkálámnyá áyaúnola nd'ānsé lokole* le petit pangolin s'enroule au fond d'une cavité;  
*mpak' éa jwende áyaúnola ndá loulú* ( de même ) un vieillard s'enroule dans sa  
hutte ( il est trop faible pour encore beaucoup se démener ).
24. *ékots'ifulú nd'ombāmbó l'ékít'ekómb' ā wéngé* l'oiseau est perché sur le parasolier  
mais son bec se porte au Macaranga ( pour en manger les fruits );  
*ële wè l'ékít'aóí èl'emí* tu quittes chez toi pour venir avec tes affaires chez moi  
( pour me demander quelque chose, ou, surtout, pour chercher querelle ).
25. *ílmbé y'āmat' āmato* une maison où il n' y a que des femmes;  
*nkāmbā āotswá laé ?* pourquoi le poisson *nkāmbā* est-il perdu ? Les femmes ne  
peuvent manger ce poisson; alors comment peut-il disparaître dans une maison où  
il n' a aucun homme ? Elles ont donc tort de nier; leur faute est manifeste.
26. *inkún'átóla mpaka* un enfant insulte un vieillard;  
*bómot'átóla jwende* une femme insulte un homme.  
Deux conduites également inconvenantes.
27. *lisé j'āmato* une querelle de femmes;  
*mbúl'èjwé teketeke* est comme une pluie interminable.
28. *jwēmbé losémbi l'ótōndô* un serpent *jwembe* est étendu sur la poutre;  
*bokulaka asémbi l'iwá* un chef est étendu par la mort.
29. *wāngana ntókōná lomānga* tu nies avoir eu le pian;  
*iangola yóstija líkésé* le pian secondaire t'a rongé la cheville.  
Inutile de nier ce qui est manifeste. Cfr. 25.

30. *yõnkoél' éoka ntúnj'ëy'olóló* va-me chercher un mortier à l'extrémité de la rue;  
*yõnkoél' ákonja njenge wáli* va-me chercher des valeurs pour que je me procure une épouse
31. *tonjãnjiká tófé kãlõngokãlõngõ* deux petites amandes palmistes bien lisses;  
*bán'á'itsiké tololongi tombãmbonjá* des enfants orphelins aux visages maussades ( parce qu'ils ont beaucoup de misère ).
32. *etáf' ëa waka kãlõngokãlõngõ* une branche de copalier bien lisse;  
*mbwá álela nk'ëfisolí* le chien pleure sans larme.  
Deux symboles de la dureté. Le premier élément se dit aussi: *etény' ëa waka nd'ãns'ási këlengékëlengë* une section de copalier sous l'eau très lisse; l'eau durcit encore ce bois extrêmement dur.
33. *losákáláká jwëky'á nsambá* le bananier losakalaka s'appuie sur le toit ( c'est une grande sorte ayant besoin d'un support );  
*is'ákolanga nk'ëki nyangó ton* père ( adoptif ) ne t'aime qu'aussi longtemps que vit ta mère.  
On entend encore *bãnkótsi wëky' á nsambá*.
34. *empéng' ëa nkwá tonkúna tonkúna* un étron enroulé en spirales;  
*lãkëndõ jw'õkulaka toláko toláko* le voyage d'un chef se fait par étapes nombreuses. Il est vieux et n'avance guère, s'arrêtant partout pour se reposer ou visiter ses amis. On dit aussi: *etény' ëa nkwá mpúta mpúta, lãkëndõ jw'õkutu toláko toláko*.
35. *ndombá kúlikúli* un marché bien battu ;  
*ëkunji nkang'etsína* c'est là qu'est enterré un homme très laborieux.  
Le marché bien entretenu prouve que celui qui l'a fait est laborieux. Enterré, pour : régner.
36. *nd'ésúlú tetutetu* sur l'esulu on balance (*esúlú* = paquet de racines formant dans le marais une espèce de monticule spongieux et élastique );  
*ëkunji nkang'obina* c'est là qu'est enterré un maître-danseur.
37. *bekãmbë súlúsuulu* ( ou : *sõlõsõlõ* ) des lianes *bãkãmbë* ( *Haumania* ) en abondance ;  
*ãkunji nkang'otõngi* c'est le règne du maître-vannier.  
Ou : *ngélo ëkunji botõngi* c'est le cimetière où est enterré le vannier ( qui travaille avec ces lianes ).
38. *línkõ litúnda ëka ngóya ndá lisála* une banane mûrit chez ma mère dans le champ ;  
*baële b'ifokú basumy'á ntólo* les seins d'une jeune femme sont implantés sur la poitrine.  
Variante : *esóngó ësumy' ( ëluby' ) òndéngé* une souche sur laquelle est fixée le fruit de l'Annonidium ( on le fixe parfois par la base sur une petite souche, afin qu'il y mûrisse plus vite ). La réponse est la même.
39. *wëng'ãéké* le Macaranga est épineux ;  
*bakalanganya bãki fafá la ngóy'otsikáká* les arbres abattus et non débités qu'ont laissés père et mère.  
Si l'on se plaint des déchirures causées dans le champ par les arbres épineux, c'est que ceux qui ont fait l'abattage ont mal achevé leur besogne.  
De même si quelqu'un a de graves défauts c'est que l'éducation des parents a laissé à désirer.
40. *bësõmbõ byémala* les *Amomum laurentii* sont debout ;  
*bãtswá likila bãfõtsutéle* ceux qui vont au cimetière ne nous reviennent pas.  
Variante : *bësõmbõ etswelá* les *Amomum* se trouvent définitivement ( à l'endroit du cimetière ) ;  
*bãtswá jombo bãfõtsutéle* ceux qui partent au cimetière ne nous reviennent pas.  
On ne revient pas de la mort.

41. *isiká iki fafá yǎmel'áilo* la cour de **mon père** (défunt) est couverte de mauvaises herbes ;  
*bontamba óká fafá áǎmela mbweé* (c'est que) le serviteur de mon père grisonne. Dans sa vieillesse il n'a plus la force d'entretenir la cour.
42. *esúk'éá mbá baléngéji búké* un régime de fruits de palme mûrissant (a) **beaucoup d'aspirants** ;  
*lifokú éka nyangó belángala nsuláná* (ou : *nsǎjwáná*) une jeune fille chez sa **mère** (a) beaucoup de jeunes gens qui y confluent.
43. *ikáká áfúté mbúsa* le pied ne retourne pas en arrière ;  
*bolemo áfǎyákambé bomóngó* un travail ne se fait pas de soi-même.  
Un pied qui se tourne n'avance plus ; un travail qui s'arrête ne progresse plus.
44. *ilǎmbe ikitsi páópao* la maison tombant en ruine ;  
*mpak'éy'onto bǎtsá kǎlukǎlu* un vieillard : la tête chauve. 1)  
On dit aussi, *mpak'éy'ǎmot'ǎtsá kǎlukǎlu* une vieille femme ...
45. *basile báleka nd'éśáánga* les demi-singes nocturnes passent dans les *Costus* ;  
*ótswá la wáli w'onto ókéfa mbóka* si tu vas avec la femme d'autrui, regarde **vers le chemin**, pour voir si le mari n'arrive pas. Il faut user de prudence comme ces **petits demi-singes**. Cf. 22.
46. *inkēnkeny'ási tǎǎ* la petite coupe pleine d'eau ;  
*ngélo ékunj'ákulaka bakwála tǎǎ* la cimetière où sont enterrés les chefs est plein d'**esclaves**.
47. *bokaya wá jēi kǎkǎlá bisúké* palmier à bons fruits, diminue les fruits mûrissants ;  
*bómoto w'entsubu kǎkǎlá biókó* (*ófoátaki bonkóndé la ng'ókó*) épouse négligée diminue les paniers (de vivres) (car ce n'est pas par ce moyen que tu t'assureras les faveurs de ton mari). L'excès gâte même les bonnes choses.
48. *úlu'óngende* une tortue dans le paquet ;  
*baói bǎf'ísó wēa* des choses que nous ignorons.  
Si un homme passant avec un paquet répond qu'il y porte une tortue, c'est qu'il ne veut pas que les autres connaissent le contenu.
49. *itsátsim'il'étekélék'éá ngonda* un petit puits qui est au fond de la forêt ;  
*bǎnekéls w'emangá l'enkǎnǎ* la toilette des chats sauvages.  
Ces animaux font leurs besoins toujours au même endroit au cœur de la forêt et sont ainsi cités comme exemples de pudeur et de propreté.
50. *byǎngánga báoma nkómbé* les corbeaux tuent l'épervier ;  
*bololé áoma bokulaka* un paria tue un chef.  
C'est toujours le moindre qui moleste le supérieur.  
Cité souvent comme *losáko*. On dit de même le n° 26.
51. *nkámǎifé iyowá l'aléngé* deux poissons *nkámǎ* sont morts aux hameçons ;  
*baend'áfé báyow'á mbil'é'tumba* deux hommes (valides) sont morts à la guerre.  
Deux amis inséparables jusque dans la mort.
52. *mpós'éy'ási éndók'inkúné* la soif que ressent un enfant ;  
*ó ngá njala éndók'ofaya* est comme la faim que ressent un étranger !  
Comme un enfant ne sait boire que quand une grande personne lui verse de l'eau, de même un étranger dépend des hôtes pour sa nourriture.
53. *bǎksú jw'ónjemba* la toux du célibataire ;  
*loétola mbáli* réveille le mari.  
Il se **méfie** des célibataires.



54. *an'ónyí oótswé* le voilà qui s'en va ;

*botómb'átsw'á mpooja y'ókiló* le rat de Gambie s'en va avec (emporte) les feuilles déposées en signal par le beau-père. C'est-à-dire il a pris ces feuilles pour s'en faire un lit. Comme quand on cherche un objet égaré et qu'on pense qu'il a été volé, alors qu'un parent par alliance l'a emporté.

55. *nteji ekunji l'esusulu* l'aiguille qui est enterrée dans la couche spongieuse de racines ; *ɔfɔndaka nd'ésusulu, nteji ntáfɔndáká* c'est la couche qui pourrit, l'aiguille ne pourrit point.

Est analogue au proverbe : *ɔfɔndaka bókaka jói ntáfɔndáká* = un arbre pourrit, mais une affaire ne pourrit point, reste jusqu'à ce qu'elle soit arrangée.

56. *lotébú lokunji nd'étóko* le rasoir est enterré dans le puits d'eau ;

*njáki limesɔ ntsiyáki bontémbó* je suis venu pour tailler une causette, je ne suis pas venu pour te surprendre en délit. Mais sache cependant que je te surveille, car quelque chose se cache dans ta conduite. Et je t'aurai un jour.

57. *ilalinga nd'ókunji tɔtɔi* un peu de fumée sur la termitière ;

*bán'á'itsiké bátumba mpaláka* des orphelins grillent des bananes. Leur sort n'est pas enviable, ils doivent calmer leur faim en cuisinant eux-mêmes.

58. *nkɔngɔl'áfénda ntando l'olúwé* le chilognathe mille-pattes traverse le fleuve à gué ;

*mpak'éy'ont'áfénda ntando nk'ɔfɔju* un homme âge passe le fleuve sans peur.

Un chilognathe n'a nullement peur de l'eau ; il marche sur le fond de la rivière et remonte de l'autre côté.

Ce vers provient sans doute des Nkundo de l'intérieur qui avaient rarement vu une grande rivière et qui donc en avaient naturellement peur.

59. *ol'èlo ifulú* e quelle misère que l'oiseau !

*bokisánsé nsónjámá, lókendɔ loángu* pour s'asseoir il s'accroupit, pour marcher il se hâte.

Ainsi sont les personnes inconstantes, surtout les femmes instables et volages. C'est pourquoi on dit : *bómoto nd'ifulú*.

60. *njòtswá mpêné èkɔta fafá lifake* je vais là-bas où mon père coupe un arbre *lifake* (dur) ;

*fafá áfóbuné l'ont'ɔfá la ntéfeli* mon père ne se bat pas avec un homme qui n'est pas valeureux.

61. *njòtswá mpêné èkɔtá fafá bokondola* je vais là-bas où mon père coupe la forêt ;

*fafá ntábunáká la nkang'èfá l'ifoka* mon père ne se bat point avec un féticheur qui n'est pas un champion de lutte.

62. *botutu áfinda isiká* la plante à courges envahit la cour ;

*bontamba áfinda nkóló* l'esclave supplante le maître.

63. *its'íkots'ókungú* le nectarien est perché sur l'arbre *bokungú* ;

*ikol'étáfe ikol'étáfe* une patte sur une branche, l'autre patte sur une autre branche ; telle est son inconstance, sa mobilité. Symbole de personnes instables.

64. *losiji lɔndafy'ètuka* un pou qui se trouve sur la tête d'une veuve ;

*ètuka babwó bulukubuluku, losiji jwafi nk'ánkó* les cheveux de la veuve sont en désordre, mais le pou reste toujours là ! Un homme faux cause beaucoup de désordre mais on ne parvient pas à l'attraper, telle est son astuce ! Un homme pareil est surnommé *losiji jw'ètuka* ; pou de veuve. On parle de veuves, parce qu'elles négligent toute toilette.

65. *ónkaá ikókó nkale mbóka mpengole nkang'élombó* donne-moi une machette que je me fraye un chemin pour éviter le mendiant ;  
*likata lisókengam'á lómbó* sa main est devenue tortue à force de mendier.
66. *etény'ey'esénd'ele nd'ékole* un morceau d'écureuil qui est dans le creux d'arbre ;  
*nkanga jwilo yikolé* qui-as-toujours-faim va le prendre.
67. *esómb'ëa mpete yëki nd'ókólómbé* une gerbe de feuilles de toiture est appuyée à l'arbre *Staudtia* ;  
*nkókó Lomata átsitola mpumbú* grand-père Lomata secoue la poussière ( qui est tombée sur lui durant ce travail ). Quand on a fini un travail important, on est content. Au lieu de *nkókó Lomata* on dit aussi : *botsá mpanda* = tête à tresses pendantes ( vieillard ).
68. *ilombé ile nd'áns'ási* la maisonnette est sous l'eau ;  
*ileká bán'á ngubú l'elngó ( l'eangu )* c'est où passent les enfants de l'hippopotame en rangée ( en vitesse ).  
Le fond de la rivière est la résidence des hippopotames.
69. *liókó lile nd'áns'ási* la pierre à aiguiser est sous l'eau ;  
*ístá bán'á ngóló byéka* c'est où aiguisent les enfants du poisson *ngóló* leurs épines.
70. *byëny'ëfé nd'ánsé ntangé* deux manches d'outils sous le lit ;  
*bony'ólalanga bony'ónkongé* l'un est d'un *bolanga* ( arbre ) l'autre d'un arbuste *bonkongé*.  
Deux amis qui ne s'accordent pas ; deux conjoints qui ne s'harmonisent pas.
71. *bembámb'ëfé by'ëngota* deux parasoliers bien vieux ( et forts ) ;  
*bain'áfé bā mpaka* deux dents du vieillards ( les seules qui lui restent, comme les deux grands parasoliers sont les seuls qui ont survécu de la forêt ).
72. *ikéli nkósá nk'elia* le seul ruisselet qui a des lianes *nkosa* est un étang ( cette liane se trouve surtout dans les étangs ) ;  
*óle nyam'ëy'aséké ó mbuli* c'est seulement le *Limnotragus* qui est une bête à corne ( c'est celle qui a les plus longues cornes ).
73. *basángú bā ngóya* le maïs de ma mère ;  
*mbil'āanga mbil'ālsómbó* un jour du tabac un autre jour des *Piper umbellatum* : un jour c'est la querelle et la mésentente, un autre jour on fait la paix ( le tabac enivre et rend querelleur ). J'ignore la ressemblance entre le maïs et la situation des deux conjoints, ( amis, membres de la communauté ) où l'entente ne règne pas.
74. *lisála lil'éka nkókó Liseli* le champs de grand'mère Liseli ;  
*mbil'āanga mbil'ālsómbó*. Simple variante du précédent.
75. *ikókó ikunj'ésusulu* une machette est enterrée dans les racines ;  
*u-énake nk'oala ófén'ikókó* tu ne vois que le manche, tu ne vois pas la machette.  
Les gens parviennent à cacher leurs vices, leurs mauvais desseins. Cfr. les n°s 55 et 56.
76. *kúkúlu kumba* onomatopées de tout accaparer ;  
*likata ntāmeláká nnkunja* ( paume de ) la main ne pousse point de poils. Allusion à la cupidité dont l'exercice ne laisse point la possibilité aux poils de pousser dans le creux de la main à force de vouloir tout tenir !
77. *betófe byā likaté* des caoutchoutiers durs ( immangeables ) ;  
*bendngó byā likélákéla* des *bendngó* ( autre sorte de caoutchoutier ) qui coulent facilement ( bons à manger ). Des choses sérieuses et des balivernes.

78. *bondéngé böki njöku ameláká* le fruit de l'Annonidium que l'éléphant a avalé ;  
*ámela bókwa, ámela bókwa* il l'avale il tombe, il l'avale encore il tombe encore. Tomber c'est-à-dire sous forme d'excréments. L'éléphant mange sans se soucier de conserver quelque chose pour le lendemain. De même font les hommes imprévoyants. Le proverbe dit : *bondéngé böki njöku*, même sens.
79. *ikökolé wijá ntando ki ki* le petit tamtam au-delà du fleuve ;  
*básombol'efanj'ëa lokolo ju'ótálé* on annonce ( la capture ) d'un Crossarehus aux longues pattes ( mais les chasseurs sont rapides eux-aussi ) !
80. *tótöji tófé jumbu jimönkölö* deux nectariens dans un seul nid ;  
*benjemb'ëfé ilömb'imönkölö* deux célibataires dans une seule maison ( personnes du même sexe évidemment, sinon on ne les nommerait point célibataires ).
81. *nd'áns'önsenge fénjefénjé* sous l'Uapaca le sol est découvert ;  
*nsál'á nkoso kalékalé* mais des plumes de perroquet le jonchent.
82. *bököká bö'l'á mbók'ëa ndombá* l'arbre couché qui est sur le chemin du marché ;  
*wili báruk'ebwo, wili bánëka nkwa* d'un côté on cueille des champignons, de l'autre côté on fait ses besoins ( pour ceci on monte sur un arbre couché ).  
Toute médaille a deux faces. Allusions au proverbe : *onukaka nk'ebwo toaláké wij'ököká* : contente-toi de cueillir des champignons, ne regarde pas de l'autre côté de l'arbre couché.
83. *itsátsima ilé nd'ésél'ëa ntando* un petit étang qui se trouve sur la rive du fleuve ;  
*ngömbo lotékétéké, nsombo losunésuné* le bufle ( tombe ) sur son séant, le sanglier ( tombe ) en piquant de la tête. Les animaux y tombent ainsi parce que l'étang se trouve sur la pente vers la rive.
84. *nkaka iki nd'ëmbóngo* les petits poissons *nkaka* qui étaient dans les filets d'eau.  
*iyónyól' á ntando l'ökëji* remplissent le fleuve et le ruisseau. Les *nkaka* sont parmi les plus petites espèces de poissons ; leur habitat normal se trouve dans les petits ruisseaux ( pour amoindrir encore on parle de *bembóngo* : de petites rigoles où l'eau ne coule qu'après de fortes pluies ).  
Application à des pauvres devenus riches ou à des faibles devenus puissants grâce aux Blancs, et qui en tirent orgueil et morgue : nouveaux riches.
85. *entek' ëy'osáánga* un rejeton de *Costus afer* ;  
*inkün' átáteka ëka nyangó l'isé* un enfant vit dans l'opulence auprès de ses parents. Comme la jeune pousse de cette plante luxuriante et succulente, de même un enfant de bonne famille ne manque de rien.
86. *inkönköndo iki ëka Nkāpatangá* la petite banane qui se trouvait chez l'aïeule Patangá ;  
*ifakiswa iyëla ntélé* à peine éclot elle qu'elle se met à mûrir des bananes.  
Une jeune femme qui s'épanouit ne tarde pas à enfanter.
87. *bötönd'asémbi l'iwá* la poutre est étendue dans la mort ;  
*bököngö w'ilömbé öndén'äléká l'otsó* c'est le faite du toit qui voit ce qui passe la nuit. Ceci est aussi un surnom pour un homme observateur ou qui sait tout. Le premier élément rappelle en un forme condensée le n° 28.
88. *itsátsima tongalanganya* un petit étang ( plein de ) arbres enchevêtrés ;  
*tonsënsë tömbölimbeli* ( tous ) les petits poissons sont des petits *mbeli*.  
Une entreprise difficile est récompensée par de grands avantages représentés ici par la bonne espèce de poisson, qu'on trouve aux endroits encombrés.
89. *basángü bāmbi, w'önu'atetele* il y a du maïs à ramasser ( à volonté ) et tu cueilles des fruits de Palisota ( succédané, camelote ) ;  
*lifokú jāmbi, w'ökol'ekóta* une jeune femme se trouve à ta disposition et tu prends une vieille.

90. *inkaa yóló un petit palmier inkaa fort* ;  
*nyang'étákoótá ákolanga nk'íkó l'okalá* une mère qui ne t'a pas donné la vie ne t'aime qu'avec un porc-épic et un poisson *bokalá*. C'est-à-dire : un orphelin de mère qui doit être élevé par une autre épouse de son père qui n'est pas sa parente, doit être actif et laborieux, sinon il sera malheureux et aura faim, car sa marâtre ne l'aime que pour les produits de chasse et de pêche qu'il lui apporte.
91. *ká ka ka ká o* imitation de bruit dans les branchages ;  
*nkéma ákwá liko nk'óuna l'isembé* le singe tombe d'en haut sans même se casser un petit doigt. Celui qui est routiné dans un travail même ardu s'en tire sans accident.
92. *likata ntámeláká nnkunja* ( dans ) la main ne poussent point de poils ( dans la paume évidemment ) ;  
*mpak'éy'ómoto ntámeláká lolé* une vieille femme ( on dit aussi : *ekót'éy'ómoto* ) n'a point de barbe. Cf. aussi le 76.
93. *njôtsik'óóngola mbwá* je laisse d'élever un chien ;  
*bênkel'ánto mbw'áfónsangélé* les critiques que formulent les gens contre moi ( derrière mon dos ) le chien ne me les dit pas. De quelle utilité m'est-il donc ?  
S'emploie aussi comme *losáko*.
94. *etáká méleméle* une petite termitière sans franges ;  
*ekéku bont'óndikamel'enyáku* c'est la molaire qui presse (écrase) les bananes. Il y a une ressemblance de forme qu'on veut exprimer. Est aussi cité comme devinette au sens européen ( premier article ) mais alors la réponse se limite à *ekéku*.
95. *engalanganda jumbu j'ótóló* une chose énorme qu'un nid ( fait de feuilles ) de *Cyrtosperma* ( aux feuilles énormes ) ;  
*bésɔf'á njoku áfɔng'óntsingá* les intestin d'un éléphant ne peuvent se mettre dans un paquet en feuilles, car elles sont trop volumineuses.  
Les deux éléments sont deux surnoms pour un homme énorme ou très fort, ou pour un ouvrage ardu.
96. *lonjiká lómɔkɔ engolongondo* une amande palmiste bien grosse ( qui forme comme un tas ) ;  
*wáj'ómɔkɔ nsol'onjamba* une seule épouse est presque le célibat. Comme une amande palmiste même très grosse ne remplit pas une hotte, de même une seule femme est insuffisante puisque par sa fuite elle peut te laisser célibataire ( un des motifs invoqués pour justifier la polygamie ).
97. *lɔkékɔ lolingy'ókonjí* une liane *Eremospatha* est enroulée autour de la termitière ;  
*bán'á nsombo balingi nyangó* les marçassins entourent leur mère ( surtout pendant l'allaitement ).
98. *lɔkɛngɔ lokunj'étóko* le rasoir est enfoui dans le puits d'eau ;  
*nkɔla yá nkɔi ikunj'á lofoso* les griffes du léopard sont enfouies ( rentrées ) dans la peau ( et invisibles ).
99. *ifulú ãofénda lifoku* l'oiseau a traversé le puits ;  
*botsutsu wá ngóya bɔofénd'isiká* la plante à calebasses de ma mère a dépassé sa cour ( pour s'étendre sur celle de sa voisine ). Ce sont deux faits qui ne peuvent se produire, le premier par une loi physique, le second par la règle morale et sociale dont la violation cause de grands ennuis, car chacun chez soi pour conserver la paix dans le village et surtout dans le harem ; ce qui est bien éloigné du collectivisme que le Blanc moyen aime à attribuer au Noir.

100 *isósóngó il'ã mbóka* une petite souche qui se trouve sur le chemin ;

*iangola nkóla y'âkéléksté* meurtrisseuse-d'ongles-blessées-et-ulcérées. Ces petites souches causent beaucoup d'achoppements douloureux. De même les *baíli* sont souvent difficiles et demandent un grand effort mental. C'est avec ce *jili* qu'on termine toujours le jeu dans la région de Coq - Ingende. Ailleurs, comme vers l'Ikølemba et Bokote, on termine par le suivant :

*njóúng'aij'ó* je ne sais plus de *baíli* :

*njóúng'oseka'ókí'm'â Mék'økendáká* j'ai oublié les liens d'amitié qui m'ont uni à Chose.

( à suivre )

G. Hulstaert, M. S. C.



# Bibliographica

## Atlas Général du Congo Belge.

---

L'Académie royale des sciences coloniales (nouveau nom de l'Institut Colonial reçu à l'occasion de son 25<sup>e</sup> anniversaire) vient de rééditer l'Avant-Propos de son Atlas (28 pp. avec carte générale du Congo, Prix 250 fr.) La mise à jour se trouve surtout dans l'historique de la Commission de l'Atlas, l'indication des fascicules publiés, et les dernières prescriptions gouvernementales en matière d'orthographe congolaise.

G.H.

## BELGIQUE. Principaux produits d'exportation. Bruxelles 1954.

---

Cette superbe publication de 120 p. présente un tableau aussi complet que le permet la forme nécessairement condensée à l'extrême des fruits du travail de la Belgique en rapport avec l'exportation. Comme il convient à une publication dont le but est la propagande à l'étranger, la présentation est des plus attrayantes et du meilleur goût. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'effort fait par l'office du commerce extérieur et espérer que cette réparation d'une lacune réelle permettra à la Belgique (et au Congo, qui n'est pas oublié dans ce volume) de reconquérir une partie des marchés étrangers.

V.M.

## C.E.P.S.I. Catalogue.

---

Le CEPSI a eu l'excellente idée de rééditer le catalogue de sa bibliothèque déjà bien riche mise à la disposition des chercheurs et du public qui s'intéresse aux questions indigènes. Une erreur à signaler sous Z: le Dr Poll y est cité par son prénom Max, le nom devenant simple initiale! L'édition est merveilleusement présentée et le classement nous paraît fort pratique. On ne peut que féliciter vivement CEPSI pour cette nouvelle initiative.

G.H.

# Au sujet de deux cartes linguistiques du Congo Belge.

Jusqu'à présent deux cartes ont été proposées, l'une par le R.P. Van Bulck S.J. dans « Les recherches linguistiques au Congo Belge » (I.R.C.B. 1948), l'autre par le R.P. Hulstaert M.S.C. « Carte linguistique du Congo Belge » (I.R.C.B. 1950). Après la parution des cartes le R.P. Van Bulck nous livra : « Les deux cartes linguistiques du Congo Belge » (I.R.C.B. 1952). A son tour le R.P. Hulstaert apporte sa deuxième contribution au problème par une brochure (I.R.C.B. 1954) portant le titre cité ci-dessus. Ainsi de deux en deux ans paraît une étude sur le sujet, la polémique persiste et la carte n'est pas prête à paraître... Sans doute peut-on légitimement se réjouir de ces délais qui nous garantissent l'esprit de critique scientifique qui préside à son élaboration, fait tout à l'honneur des deux savants. Malheureusement les deux points de vue nous semblent inconciliables tels qu'ils ont été détendus jusqu'à présent : cependant pour être valable, la carte doit être complète. S'il doit se rendre compte de la situation exacte de l'Essɔ (Topokɛ) le chercheur doit être à même d'apprendre qu'il en existe une enclave de deux villages dans le bloc mongɔ de la Haute Tshuapa. Mais d'autre part, comme l'écrit le R.P. Hulstaert, il est impossible de faire figurer cela sur une seule carte, de même que tous les éléments diachroniques et évolutifs cités par le P. Van Bulck. Enfin, comme l'affirme ce dernier, il n'est guère heureux de faire figurer les aires linguistiques ou idiomatiques sous le nom des peuplades qui les constituent. On serait dans ce cas forcé de faire figurer sous le nom d'une peuplade, une autre qui a assimilé la langue de la première. Si d'après les indications du P. Van Bulck on peut par exemple constater, ainsi d'ailleurs que l'affirme également le P. Hulstaert, que la langue parlée par les Bayɛkɛ est différente de celle des Basanga environnants, en considérant la carte du P. Hulstaert on ignorera l'existence du kiyɛkɛ. Le kiyɛkɛ étant en pleine voie de disparition s'il est seulement encore parlé par quelques rares individus de nos jours, on serait tenté d'en faire un élément diachronique de la carte ce à quoi le P. Hulstaert oppose l'inutilité de le citer. L'on pourrait multiplier ainsi les divergences de vue des deux linguistes ainsi que les arguments pour et contre chacune des deux thèses. Disons cependant que la carte du P. Van Bulck est d'une lecture et d'une consultation pénibles, la pléthore de renseignements qui y figurent réclamant la seule mention de chiffres renvoyant à un véritable lexique. La carte du P. Hulstaert présente l'incalculable avantage d'être claire et facile.

Dans l'état actuel de la discussion le problème est insoluble chaque auteur maintenant ferme ses positions, tout en se faisant mutuellement l'une ou l'autre concession mineure.

La publication de deux ou trois cartes distinctes est à exclure, pour des raisons aussi bien scientifiques que pratiques. En vue de satisfaire à ces deux nécessités nous suggérons la solution suivante :

1) Etablir la carte telle qu'elle est dressée par le R.P. Hulstaert en y substituant aux noms de peuplades les noms de langues correspondant accompagnés d'une numérotation renvoyant à une liste de ces peuplades établie en marge de la carte.

2) Superposer à cette carte un transparent reproduisant les données propres au P. Van Bulck et ne figurant pas sur la première carte : il serait alors possible de renvoyer à une liste marginale de consultation simple et précise.

Ceci n'est évidemment qu'une solution générale préalablement à laquelle une mise au point définitive des éléments scientifiques devrait être faite. En outre il y aurait également lieu de décider des modalités d'indication, par exemple, sur le transparent des sphères de régression ou d'expansion ou de simple superposition d'un idiome par rapport à un autre : des éléments de moindre importance telle l'enclave eso dont il a été question plus avant.

Enfin il devrait être tenu compte des langues véhiculaires qui constituent un phénomène indiscutable non seulement dans les rapports avec les européens, mais encore des congolais entre eux, ne serait-ce que dans les centres et le long des voies de communication, sans compter dans l'enseignement donné par certaines missions ; un second transparent mobile serait donc nécessaire pour ces langues véhiculaires.

En suggérant cette solution nous ne voulons pas ménager les deux savants en présence, à leur plus grande satisfaction ; inconciliables nous ne croyons pas qu'une thèse doive triompher de l'autre étant toutes d'eux d'égale utilité suivant qu'elles doivent satisfaire des spécialistes de linguistique ou d'une autre branche de l'africanistique devant recourir à des faits de linguistique.

R. Philippe.

*N.d.l.R. Entretiens l'Académie royale des Sciences coloniales vient d'éditer dans son ATLAS GÉNÉRAL la Carte Linguistique dressée par le R.P. G. Van Bulck mais dans une forme simplifiée, modifiée et adaptée aux dernières découvertes.*





# Documenta

## Sur l'instruction des adultes.

---

Ce terme n'est pas employé par tous dans le même sens. On y englobe souvent la formation à l'agriculture, l'hygiène, la participation au gouvernement, et tout ce qu'en Afrique britannique on nomme « développement de la communauté ». Cette éducation dans les sphères économique, sociale et politique est inséparable de l'instruction des adultes surtout dans la forme de campagnes contre l'analphabétisme et de l'emploi de la radio et du cinéma.

Les territoires britanniques d'Afrique ont connu un grand engouement pour cette activité, surtout depuis la guerre, en prévision des changements politiques en cours : les déclarations officielles en faveur des mouvements pour l'autonomie insistaient sur la condition de l'instruction et de nombreux Africains voyaient, comme les Européens responsables, une relation entre l'instruction et le gouvernement démocratique. De son côté l'armée poussait activement les cours de lecture et d'écriture pour mettre les soldats en état de correspondre avec leurs familles et de lire les revues, affiches, feuilles volantes, etc. (surtout de propagande). Après la guerre l'ONU, par ses tendances anti-colonialistes, et spécialement au moyen de ses agences spécialisées : Conseil de Tutelle et Unesco, a grandement favorisé le mouvement.

Mais celui-ci avait commencé déjà auparavant. Dès leur début, les missions ont fait un grand effort dans ce domaine. Les missions protestantes s'y sont spécialement distinguées, par et pour la diffusion de la Bible (certaines sectes n'admettent comme membres que ceux qui savent lire).

L'instruction des adultes n'est pas uniforme dans les territoires britanniques. Cela tient tant à la diversité des situations locales, qu'à la variété des organismes qui s'en occupent.

Une des tentatives les plus intéressantes et des plus fructueuses est celle qui a été lancée par Mrs Hay en Rhodésie du Nord. Elle même a noté dans « Northern Rhodesia Learns to Read » 1947, quelques conclusions : La méthode individuelle (chacun instruit un autre individu) est efficace dans tous les milieux ; le résultat est aussi rapide à la campagne que dans les centres ; l'instruction par la classe prend plus de temps que la méthode individuelle (de 3 ou 4 semaines à 6 mois plus long) sans profit ultime ; les meilleurs résultats sont obtenus lorsque dans la méthode individuelle le novice cherche son propre instructeur. (De plus amples détails peuvent se lire dans : Rhodes-Livingstone Journal, IX, et dans : Books for Africa, 15, 3 ; *Réd.*).

L'expérience a montré qu'il est indispensable de combiner cette action avec l'établissement de « bureaux de littérature ». On les trouve dans tous les territoires britanniques. Leur but est de pourvoir à la production de lecture (brochures, livres originaux, traduc-

tions, journaux, revues). Une annexe normale est une librairie. Ces deux moyens sont renforcés par la radio et le cinéma.

Le BUT de toute cette activité a été cité au début. On peut utilement y ajouter les idées exposées dans le « Gold Coast Plan for Mass Literacy and Mass Education » (août 1951) : l'objectif principal est la lutte contre l'analphabétisme, mais il doit être aussi une action contre l'ignorance, l'apathie, les préjugés, la pauvreté, la maladie, l'isolement, bref contre tout ce qui s'oppose au progrès d'une communauté. Il ne s'agit pas simplement d'apprendre à lire, mais à vivre. On doit viser à stimuler l'initiative. L'instruction généralisée est le premier échelon, mais ce n'est pas une fin, ni le seul procédé ; ce n'est qu'un moyen pour arriver au progrès à la ferme, dans le ménage, dans le village, un moyen pour faire sortir tous ses effets à l'enseignement formel des enfants, pour améliorer l'administration locale.

*Ces lignes reproduisent quelques-unes des principales idées exposées dans une communication de Mad. le Prof. M. Read, au congrès de l'Éducation Populaire en Afrique organisé par l'Afrika Instituut de l'Université de Leiden. Nous avons trouvé le texte intégral dans Community Development Bulletin (continuation de Mass Education Bulletin), III, 4, Sept. 1952, publié par l'Institute of Education de l'Université de Londres.*

## Droits Fonciers Nkundo.

La revue pour indigènes ETSIKO de Coquilhatville a publié dans un n° spécial, fin 1954, les résultats d'une enquête faite auprès de ses lecteurs au sujet du droit foncier coutumier. Les réponses sont venues d'une bonne trentaine de correspondants, appartenant à la plupart des tribus Nkundo-Mongo de la région de la Tshuapa et de ses affluents.

Trois questions avaient été posées, que nous allons donner avec le résumé des réponses qui y ont été faites.

1° Toutes les terres ont-elles un propriétaire ? La réponse est unanime : affirmative. Plusieurs correspondants ont cité des preuves : toute terre porte le nom du propriétaire ; les limites (même dans les marais étendus et des forêts de plusieurs journées de marche les limites existent entre les propriétaires) ; exclusivité des droits d'exploitation : champ, chasse, clôture de chasse, etc.

2° Qui est le propriétaire ? Le chef n'a aucune autorité sur les terres. Le village ne peut posséder, il faut une personne pour être propriétaire et c'est le patriarche du clan ou de la famille.

3° Indices du droit de propriété.

a) Le propriétaire peut défendre à un étranger d'y chasser.

Si l'étranger tue une bête il doit payer un tribut au propriétaire.

Pour l'établissement d'un champ il faut la permission du propriétaire qui prélève une part. L'usage n'annule pas la propriété ; il en est de même pour l'autorisation de résidence.

b) Le propriétaire peut vendre sa terre, mais les ancêtres ne le faisaient que dans des cas extrêmement graves. Une partie des terres peut être donnée au mari de la fille, par affection, comme nkomi. Cette terre restera définitivement aux enfants, mais s'il n'y a pas d'enfants ou en cas de divorce elle retourne au patriarche.

c) Par héritage la terre passe aux puînés du patriarche, puis au fils aîné. Durant le jeune âge de l'héritier la terre peut être gérée par un patriarche apparenté jusqu'à ce que le fils puisse prendre en mains son héritage.

Nombre de correspondants ajoutent le corollaire que les indigènes en cédant leurs terres à l'Etat ne pensent transférer que le droit d'usage et non la propriété, tout comme n'importe quel étranger qui vient résider dans un clan n'acquiert pas la propriété.

## Situation en Uganda.

L'état d'urgence décrété au Buganda le 30-11-53 (lors de l'exil forcé du Kabaka), levé le 1-4-54 et réimposé le 1-6 à la suite de la campagne de boycott par le parti du Congrès National, a été levé le 15-1 dernier. En outre le Gouverneur Cohen a rapporté la condamnation à la déportation prononcée contre M. Kiwanuka, journaliste coupable « d'avoir troublé la paix. »

Le 16-11-54 le parlement anglais aussi bien que le parlement du Buganda (lukiko) avait appris les nouvelles conditions dans lesquelles le roi banni pourrait rentrer chez son peuple. Ce compromis contribue à une accalmie. Reste la question si le protecteur britannique sera en mesure de brider indéfiniment le désir d'autonomie et de liberté des Baganda. En tout cas le compromis sur le retour du Kabaka contient une limitation des exigences nationalistes. Le gouverneur a annoncé une plus grande participation des autochtones au pouvoir. Mais dans ce conseil législatif 5 seulement sur les 30 membres africains seront Baganda. Le plan de fédération avec le Kenya et le Tanganyika reste pudiquement voilé.

Les Blancs sont d'avis que le temps n'est pas proche où les indigènes pourront prendre en mains les destinées de leur pays. Mais ils savent aussi que la plus belle partie de leur période de prédominance est passée et qu'il importe avant tout de préparer l'avenir. Les prévisions des pessimistes ne doivent pas se réaliser : qu'en quelques années l'autonomie aurait balayé ce que les Blancs sont parvenus à bâtir en presque un siècle. L'expérience de la Côte de l'Or démontre que l'évolution peut continuer progressive, si l'on veut préparer de plein gré les changements inéluctables et les introduire au fur et à mesure.

Parmi les mesures proposées par le gouvernement britannique pour le retour du calme se trouve la transformation du roi en monarque constitutionnel. Les Européens ne semblent pas se rendre compte combien cela est étranger à la conception bantoue. En outre ils croient encore que la démocratie parlementaire, que l'Europe n'a conquise qu'après des siècles d'évolution et de luttes, peut être assimilée par les Bantous en quelques décades, comme ils pensent encore qu'elle sera à leur mesure et pour leur bonheur, alors qu'il est clair comme le jour que ce régime politique ne travaille bien qu'en quelques rares pays et que la plupart des nations européennes s'en trouvent même fort mal. Aussi peut-on se demander si les Anglais n'en escomptent pas un avantage tout autre. En effet, ce compromis constitue un recul manifeste de la position antérieure que « la déposition de Mtesa II était irrévocable ». (Les journaux).

## Reddition au Kenya ?

La colonie ne peut continuer plus longtemps à supporter le massacre actuel en hom-

mes et en bétail. Les termes pour la reddition des Mau-mau ont donc été rendus plus souples et ceux qui se rendent seront bien emprisonnés mais ne seront plus mis à mort pour des crimes commis avant le 18 janvier. Il y a de la critique de deux côtés opposés ; ceux qui exigent que tout meurtre soit puni par la pendaison, et ceux qui s'opposent à la détention sans jugement. Mais renvoyer les rebelles dans leur résidence ne ferait que susciter une nouvelle vague de violence. D'autre part des infractions ont été commises par les agents du Gouvernement, Blancs et Noirs, sur une échelle telle que manifestement il avait perdu complètement le contrôle. Aux critiques le Gouvernement a répondu à diverses reprises qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir ; c'est donc qu'il était incapable de faire observer ses ordres par son propre personnel.

De toute façon il est temps de mettre fin à cette effusion de sang et il est très regrettable de constater l'opposition de nombreux Européens (dont les émotions sont compréhensibles) à tout ce qui est dans ce but entrepris par le gouvernement.

Après la reddition il faudra travailler à la réhabilitation, et cela non seulement pour les terroristes mais aussi pour les forces de l'ordre qui ont commis des excès. Il faut restaurer aussi la confiance et relâcher les milliers de simples suspects ou de personnes qui sont retenues pour faire partie des syndicats. Le Gouvernement fait de sérieux efforts positifs, surtout par une politique progressive des salaires, de la sécurité sociale, de l'abolition du racisme dans l'échelle des paiements, et par une meilleure représentation des Africains dans le Conseil Législatif.

Mais au fond c'est la politique foncière qui décidera de la vie ou de la mort du Kenya. Le maintien du système des Hauts Plateaux "Blancs" est la racine du mécontentement et s'avérera à la longue incompatible avec un gouvernement pluri-racial.

Il y a même déjà des députés conservateurs qui considèrent le système comme un anachronisme politique et économique. Le Gouvernement lui-même a persuadé le Comité des Hauts-Plateaux de réserver pour les Kamba 16.000 acres, et le Conseil Législatif a approuvé le transfert de 1.000 acres à la réserve Elgeyo-Marakwet. Nous espérons que c'est là le commencement de l'abolition du principe racial dans l'exploitation des bonnes terres arables. Entretemps l'agriculture indigène fait de grands progrès : en 1954 il y avait 18.806 planteurs de café contre 7.148 en 1951. Il y a enfin un projet de loi pour l'amélioration des méthodes agricoles et pour l'emploi judicieux des terres insuffisamment développées.

Cependant ces sortes de mesures ne peuvent donner de résultats qu'à la longue. Elles donnent quelque garantie de bonne foi, mais elles doivent encore être mises en pratique. Le besoin immédiat est de montrer que du moins la grande majorité de la communauté européenne les approuve de tout cœur et soutient les efforts pour mettre fin à l'état de troubles. Malheureusement c'est juste l'opposé qui est actuellement montré. Si la situation se maintient encore beaucoup plus longtemps, il est difficile de voir comment le Kenya même pourrait continuer d'exister. (Résumé de Venture VI, 10, févr. 1955).

## Evolution Politique en Côte de l'Or.

Après un succès qui a étonné le monde et non le moins les milieux coloniaux, britanniques ou étrangers, le « parti populaire de la Convention » (C.P.P) vient de rencontrer de grosses difficultés. Ayant conquis le pouvoir avec une majorité écrasante en 1951, M. Nkru-

mah et son parti ont gouverné le jeune pays autonome à l'émerveillement général.

La victoire aux élections de juin 1954 (les premières au suffrage universel) laissent prévoir une nouvelle période de stabilité politique. Or voici qu'une brèche veut d'être faite par un nouveau parti né en sept. 1954; le Mouvement de la libération nationale (N.L.M.).

Depuis un certain temps déjà il était visible que les Ashanti (groupement ethnique le plus important du pays) qui avaient d'abord soutenu Nkrumah pour conquérir l'autonomie vis-à-vis de Londres, ne supporteraient pas longtemps la dictature politique du C.P.P. D'ailleurs les Ashanti ont constitué un royaume fortement assis que les Anglais ont eu difficile à conquérir. Leur jeunesse même évoluée est restée attachée à l'idée nationale et opposée à la suprématie des tribus méridionales plus petites mais favorisées par les Anglais à cause de leur habitat maritime et la prépondérance de la capitale et des ports.

A plusieurs reprises Kwame Nkrumah avait réussi à éviter une rupture avec l'Association de la Jeunesse Asante, sans toutefois abolir la cause des griefs; la taxation du cacao combla la mesure, donnant au parti politique l'appui des paysans.

Comme tous les états coloniaux d'Afrique, la Gold Coast est une création artificielle; il y a autant de différence entre les tribus au point de vue mentalité, structure sociale, langue, etc. qu'ailleurs: l'unité étant créée par la présence européenne. Celle-ci s'estompant ne devait pourtant pas entraîner la renaissance de vieilles oppositions. Il semble bien que la sagesse politique de Nkrumah l'a laissé en défaut. Formé à l'école politique du XX<sup>e</sup> s. et nourri de tendances Labour Party, il pouvait difficilement envisager une autre structure politique pour son pays qu'un régime socialiste fortement centralisé. Pour cela il lui fallait réaliser une révolution en vue de détruire ce qui reste de la structure tribale et éliminer les chefs traditionnels. Inévitablement il devait se heurter aux Ashanti demeurés fidèles à leur structure monarchique fortement hiérarchisée.

Le roi des Ashanti, dont l'autorité reste incontestée, accorda son patronnage officiel au N.L.M. et fut suivi de la très grosse majorité des chefs et du peuple. Cependant aucun des députés de l'Ashanti ne s'est prononcé pour le nouveau parti, né après la constitution du Parlement actuel.

Le chef du gouvernement continue à maintenir son point de vue unitaire contre la demande du N.L.M. pour obtenir une révision de la constitution dans un sens fédéraliste. Il fait remarquer que la constitution en vigueur a été préparée après une large consultation sans qu'aucune voix ne s'élève pour la formule fédérale. Jusqu'à présent les Anglais soutiennent Nkrumah; mais il semble bien que celui-ci devra composer. d'autant plus que le nouveau parti profitera du soutien des autres partis de l'opposition contre le C.P.P. qui n'a obtenu aux dernières élections qu'un peu plus de 55% des suffrages exprimés.

Ce n'est pas la première réaction dans un sens fédéraliste qu'on constate dans les colonies africaines en voie de conquérir leur autonomie. Voyons p.ex. la Nigérie et l'Uganda. Nous savons par ailleurs que cette idée n'est pas étrangère à certains Congolais, qui dans les problèmes politiques montrent ainsi une vue plus large, plus réaliste, plus humaine que d'autres peuples déjà bien plus évolués. En tout cas les autorités congolaises feront bien de suivre attentivement ces divers mouvements et leur évolution dans les autres territoires dépendants dans ce continent en marche. Car l'idée fédéraliste peut présenter un bon compromis entre les aspirations nationalistes indigènes et la tendance autoritaire des états colonisateurs. (G.H.)

## La jeunesse Congolaise.

Jean-Louis Laroche nous parle dans *Église vivante* d'une intéressante expérience : la tentative de pénétrer au moyen d'un référendum la mentalité de la jeune génération congolaise, résultant d'un long travail accompli à travers les générations par les traditions ancestrales et de la brève et intense œuvre d'équilibre et de rénovation entreprise par les forces catholiques. Pris entre ces deux forces, comment le jeune congolais réagit-il ? Quel point de pénétration en profondeur ont atteint les vérités chrétiennes dans un élément que la tradition et les usages courants mettent, chaque jour, sans cesse en contact avec la réalité païenne ? C'est à ces questions du plus grand intérêt qu'a cherché à répondre l'enquête effectuée auprès de cent jeunes des écoles chrétiennes ; auxquels avaient été posées des demandes inhérentes à leur attitude éventuelle en face de situations qui exigeaient une prise de position ou nettement chrétienne ou bien de nature diverse. On a essayé ainsi de sonder les convictions et les tendances de ces jeunes au sujet de problèmes personnels, sociaux et religieux ; et l'on a pu déduire de leurs réponses spontanées que si la tradition païenne, pour certaines questions concernant spécialement les pratiques de la magie et les usages sociaux, est encore fortement enracinée dans leur conscience ou, tout au moins, rend confuse la parfaite compréhension des vérités chrétiennes, celles-ci en revanche se substituent progressivement, en la complétant, à l'ancienne morale, par un travail de plus en plus profond et intense.

## Prijskamp.

Davidfondsafdeling Belgisch-Kongo, in samenwerking met Davidfonds-Hoofdbestuur, schrijft een eerste maal haar voortaan driejaarlijkse literaire prijs uit ter aanmoediging van de (Zuid-en Noord-) Nederlandse letterkunde.

Zij vertrouwt op deze wijze de koloniale letterkunde te bevorderen en, door bekendmaking en ruime verspreiding van hun werk, op onze koloniale auteurs (verblijvend of verbleven hebbend in Belgisch-Kongo of Ruanda-Urundi) de aandacht te vestigen van hun volk, voor hen zijn waardering en zelfs erkentelijkheid te verwerven, in het besef van kulturele rijkdom die zij toevoeren in het tweeledig huis der Nederlanden - hetwelk steeds hun tehuis blijft, hoever ook gelegen.

Deze Davidfondsprijs voor koloniale letterkunde, groot 50.000 (vijftig duizend) frank, wordt uitgelooft voor een onuitgegeven koloniale roman in Nederlandse taal. Als mededingers zijn toegelaten :

a) alle kolonialen ( in brede zin : alle in de kolonie verblijvenden ) die ten minste 3 ( drie ) jaar in Belgisch-Kongo of Ruanda-Urundi verblijven op 25 December 1955, uiterste datum van inzending der handschriften;

b) alle oud kolonialen die ten minste 3 ( drie ) jaar in gezegd gebied verbleven hebben.

Nadere inlichtingen en volledige uitschrijvingsformulieren kunnen bekomen worden op het Sekretariaat van Davidfonds Belgisch-Kongo, Postbus 936 Leopoldstad.

# Bibliographica

**DOKE C.M.**, *The southern Bantu languages*. (Handbook of African languages). Oxford University Press for International African Institute, Londen, 1954, 262 blz., kaart. Prijs 21 /-

De hoofdinhoud van dit boek kan als volgt weergegeven worden: een gedetailleerd overzicht van wat er al gekend is over de talen in de groepen Nguni, Sotho, Venda, Tsoga, en Shona, voorafgegaan door algemenere gegevens over de ontwikkelingsgang van de studies op dat gebied, over de classificatie en over klank- en vormleer van die talen. Over kleinere talen volgen aparte tabellen, voor een deel met nieuwe gegevens.

Dit is wel wat we van het verzamelwerk *Handbook of African Languages* mogen verwachten, te meer dat de uitwerking van het opzet aan alle eisen van volledigheid en nauwkeurigheid schijnt te beantwoorden.

In de inleiding geeft de auteur zelf de ernstige tekortkomingen van zijn werk aan (toon, syntaxis en dialectologie); na een zo eerlijke toegeving past geen verder aandringen. Hierin weerspiegelt het werk de merkelijke achterstand van de bantoeïstiek in Zuid-Afrika, waar alleen Van Warmelo's Venda-woordenboek het elders bereikte peil haalt (Doke's Zulu-woordenboek is voor een goed deel onbruikbaar), en waar op het gebied van volwaardige grammatica alleen de belofte bestaat van Cole's Tswana-spraakunst.

Enkele kleinere bezwaren zijn: de prefix-voorklinker wordt in de klankleer behandeld, niet in de vormleer (blz. 28); in de morfologische vervoeging worden ook periphrastische vormingen opgenomen (blz. 72); de heel normale betekenissen van de klassen 16, 17 en 18 in het Shona worden als uitzonderlijk voorgesteld (blz. 85); de gebruikswijze van termen gelijk pronoun, deficient, auxiliary kan alleen verwarring stichten.

Wellicht brengt dit degelijke werk niet alleen informatie voor buitenstaanders, maar ook, in Zuid-Afrika, bezinning die tot vernieuwing leidt.

A. E. Meeussen.

## **A. BRASIO : Monumenta Missionaria Africana. Lisboa 1952-1954.**

Cette importante collection de documents historiques sur les missions de l'Afrique occidentale s'étend jusqu'à présent sur le premier siècle et demi de travail missionnaire après la découverte portugaise (dernier quart du XV<sup>e</sup> s.). Trois volumes furent, d'environ 600 p. chacun, d'abord édités dans le meilleur ordre chronologique commençant par la construction du fort de la Mine (Elmina) 1471. Les documents proviennent des riches archives portugaises, espagnoles et romaines. Après l'achèvement des trois volumes l'auteur a eu la bonne fortune, grâce à des chefs compréhensifs, à l'aide d'amis dévoués et non le moins

à la générosité du gouvernement portugais, de pouvoir continuer ses recherches dans d'autres bibliothèques de Rimini, de Madrid et du British Museum ; ce qui lui a fourni une riche moisson de documents inconnus et l'a obligé d'étendre le dessein primitif de publier une annexe après chaque siècle, la première de ces annexes étant devenue plus volumineuse que chacun des 3 volumes à compléter.

Selon l'ordre chronologique l'auteur aurait dû commencer par le Nord de l'Afrique, et spécialement par le diocèse du Cap Vert. Mais la partie méridionale, avec le diocèse de S. Tomé et ses extensions, est beaucoup plus importante pour l'histoire ultérieure des missions, vu qu'elle englobe les territoires ecclésiastiquement fort développés non seulement de l'Angola, mais aussi des territoires coloniaux britanniques de la Côte de l'Or au Cap, et français depuis la Côte d'Ivoire, et du Congo belge. Cela suffit déjà à montrer que l'importance de cette collection dépasse de très loin les limites de l'empire portugais et que nul historien de cette partie de l'Afrique, tant pour l'histoire profane que, évidemment, pour l'histoire religieuse, ne peut négliger cette documentation. C'est un des principaux mérites du R. P. Brásio d'avoir mis à leur disposition cette masse imposante de documents de première main dont la découverte et la consultation leur aurait été autrement extrêmement difficiles et dispendieuses en temps et en finances, si même pas impossibles.

Il ne faut pas être spécialiste pour se rendre compte de la somme de travail consciencieux, harassant et fastidieux qu'a coûtée la composition de cet ouvrage. On n'en saurait assez louer l'auteur. Sa grande récompense sera d'avoir rendu possible l'œuvre d'historiens ultérieurs et surtout le premier but qu'il a eu en vue : servir la vérité. Et la consultation de cette documentation prouve abondamment quel besoin la vérité historique avait des pièces publiées. Car elles rectifient une masse d'opinions toutes faites, d'erreurs, de jugements injustes ou absurdes dont la littérature abonde. Un des exemples les plus frappants est celui d'un évêque de S. Tomé, présenté comme corrompu dans toutes les histoires ; la sentence publiée intégralement dans le tome III prouve clairement que l'évêque a été victime d'un tissu de calomnies ignobles, qui ont été retenues par les historiens à l'exclusion de la sentence favorable.

L'auteur a établi quelques règles bien claires pour la transcription des textes. Cette transcription des manuscrits d'une façon lisible est déjà un travail de bénédictin en soi (que l'auteur appartient à un ordre exclusivement missionnaire ne fait donc qu'augmenter son mérite). Les annotations sont limitées au strict minimum. Parmi les illustrations, les photographies de parties de textes et de signatures sont les plus importantes.

L'édition a été soignée par l'Agence générale du Ministère d'Outremer du Portugal qui n'a pas été avare de ces deniers pour collaborer à cette œuvre de la plus haute importance pour l'histoire qui est en même temps un monument à la mémoire de l'Eglise catholique et du Portugal. Ce qui ne délie pas les autres nations civilisées (surtout celles qui ont hérité en Afrique des fondations posées par le Portugal le long de la côte Atlantique) de leur devoir de reconnaissance envers l'auteur et le gouvernement portugais. Souhaitons que cette reconnaissance se manifeste, comme eux-mêmes sans aucun doute le désirent, par un souci plus grand de l'objectivité dans les recherches et les publications historiques, par la rectification des erreurs commises, par la collaboration internationale au service de la vérité.

Signalons à cette occasion qu'une série similaire est consacrée, selon le même programme, dans les mêmes formes et sous le même patronage, aux Indes, par António da Silva Rego, sous le titre général de Documentação para a História das Missões do



Padroado português do Oriente, qui en est déjà à son 10<sup>e</sup> volume (traitant des années 1566 - 1568).

Souhaitons au P. Brásio d'atteindre non pas précisément l'âge de Mathusalem qu'il lui faudrait - comme il le remarque finement lui-même - pour mener à la perfection cet immense travail, car cela lui pèserait quand même trop à la longue...., mais du moins la force de persévérance (dont il lui faudra une dose plus que commune) et la santé nécessaires non pour atteindre la perfection (quelque désireux qu'il en soit) mais pour continuer dans la voie qu'il s'est tracée et avec l'effet obtenu jusqu'ici. Cela vaudra bien la perfection idéale....

G. Hulstaert.

### L'ANCI AUX - La participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais aux Indes Orientales. Acad. Roy. Sc. Col. Mor. Pol. Mém. Nouv. Sér. I, 2 (Hist.) 159 p. ill. 250 fr.

A lire les premières pages de ce livre l'on sent passer sur soi le vent de révolution qui en 1830 mit fin à la domination batave en Belgique. Avec concision, ayant recours à des ouvrages hollandais pour ses citations, l'A. nous décrit la situation de paria du soldat et du sous-officier européens de l'armée des Indes Orientales. N'était la personnalité de l'auteur et l'origine non suspecte des ouvrages consultés le lecteur croirait sans peine à une volonté arrêtée d'exagération. L'ostracisme le plus complet était observé vis-à-vis des militaires blancs subalternes par la population civile. L'A ne manque pas d'expliquer cette attitude par la mentalité régnant au XIX<sup>e</sup> siècle en Hollande : esprit farouche de caste et d'antagonisme religieux. C'est ainsi qu'en 1915 le directeur d'un restaurant de Soerabaya fit savoir à l'autorité militaire qu'il défendait l'accès de son établissement aux militaires européens d'un grade inférieur à celui d'officier. Cette mentalité persista jusqu'en 1934... Or le soldat européen de l'Armée Royale Néerlandaise des Indes était très mal payé et soumis à des conditions d'hygiène épouvantables alors que le service médical n'existait pratiquement pas. Durant les 50 premières années de son existence cette armée ne comprit qu'une moitié d'effectifs de nationalité hollandaise, tandis que les Belges en fournirent 10% soit 8.763 hommes au total. Le premier milicien hollandais franchit les murs de la caserne en 1918 sur le territoire indonésien.

L'occupation hollandaise ne fut qu'une longue suite de combats acharnés pour la possession des îles : la seule guerre dite d'Atchin dura 24 ans et coûta 7.707 hommes à l'occupant. Les combats contre Diponegoro coûtèrent la vie à 8.000 Européens.

Au cours de toutes les actions menées pour la conquête du territoire indonésien, c'est dans le musulman que le soldat européen trouva son adversaire le plus acharné, le plus cruel et le plus hypocrite. L'A. nous donne en même temps un sérieux avertissement sur le danger que présentent pour le « Roumi » tous les fils du prophète à quelque secte qu'ils appartiennent. Rappelons que Monsieur Anciaux y avait déjà attiré notre attention en publiant dans la même collection « Le Problème musulman dans l'Afrique Belge ». Ils sont intraitables, s'infiltrèrent partout et prêchent la guerre sainte en vue de réduire en esclavage tous les infidèles, c'est-à-dire tous ceux qui ne partagent leur foi en Allah et en Mahomet.

Sans doute faut-il voir dans ces violences innombrables, indépendamment des événements de politique internationale, l'un des principaux motifs pour lequel l'Indonésie s'est

détachée avec tant de facilité de son tuteur hollandais. Et pourtant l'A. estime que la « Nation Indonésienne » n'existe que dans l'esprit des dirigeants de Djakarta.

Sans verser le moins du monde dans un narcissisme patriotique de mauvais aloi, l'A. expose ensuite l'importance quantitative et qualitative de la participation belge à ces campagnes : Joseph Van Geen deviendra Lieutenant-Général tandis que Léonard du Bus de Ghisignies exercera les fonctions de Gouverneur-Général. Nombre d'entre eux devinrent officiers supérieurs dont la conduite fut aussi héroïque que celle des simples soldats. L'A. examine l'importance de la participation de notre pays au développement économique de l'Insulinde : le groupe financier Hallet y joua un rôle de premier plan, par l'introduction de la culture industrielle du palmier *Elaeis*. Pour terminer il compare les situations correspondantes au C. B. et aux I. N. : il s'agit seulement de l'organisation et de l'action militaires. Notre Force Publique, composée uniquement de Congolais dans les rangs subalternes, remplit une tâche essentiellement éducative et fait penser à l'installation des légions romaines en dehors de l'Italie. A l'opposé l'armée des Indes était constituée d'une majorité de simples soldats européens, célibataires, vivant en casernes avec des soldats indigènes mariés accompagnés de leur famille, avec comme conséquence l'érection du concubinat en système social organisé.

Rappel historique nécessaire pour le Belge peu soucieux des pages glorieuses du passé national, rappel du danger musulman, œuvre de sobre patriotisme, ce livre vient à son heure : le Congo belge se trouve à la croisée des chemins, n'oublions pas que le passé est garant de l'avenir à condition de tenir compte de ses leçons.

René Philippe.

## DE LAVERGNE DE TRESSAN : Inventaire Linguistique de l'Afrique Occidentale Française et du Togo, Mém. de l'I.F.A.N. N° 30. Dakar 1953, in 4° 242 p., 9 cartes hors texte. 1650 fr.fr.

Le titre de cet ouvrage dit bien ce qu'il veut être : non pas une étude sur les groupes linguistiques, mais un inventaire, une nomenclature. L'auteur, chef de bataillon de l'infanterie coloniale, a dû sa vocation de linguiste à un livre sur la langue peule qu'il a analysé et critiqué à loisir pendant sa captivité en Allemagne lors de la dernière guerre. Il a ensuite continué avec persévérance et méthode ses travaux et s'est rendu compte parfaitement de l'ampleur du problème posé par cette langue, l'une des plus riches et des plus difficiles de l'Afrique noire. Elargissant le champ de son enquête, il a voulu dans le présent ouvrage mettre en les mains des linguistes :

- « le point actuel de la classification des langues négro-africaines. Sauf en ce qui concerne le Peul, l'avis que j'exprime, écrit-il, est celui du dernier ayant parlé avec le minimum d'objectivité ». En bien des points il reprend plutôt les classifications de Delafosse, que le P. Bertho de son côté a plusieurs fois reconnues plus justes que celles de Westermann. Notons aussi que M. de Tressan n'a pas utilisé le dernier livre de Westermann : *Languages of West Africa*, Oxford 1952, non encore paru sans doute lorsqu'il a déposé son manuscrit.

- « L'emplacement des gens qui parlent ces langues, avec une bonne précision en ce qui concerne les territoires français » - et sur ce point on ne peut qu'admirer les car-

tes à grande échelle qu'il a dressées. Celle de Westermann dans l'ouvrage précité, est au contraire d'une grande fantaisie.

- « *Les bibliographies nécessaires* ». Là aussi il y a un travail de recension formidable. Je n'ai noté pour ma part que quelques omissions, à la p. 74, KUSAN, la petite étude de Funcke *Vokabular der Kussassi-Sprache im Westsudan*, in MSOS. 1922 ; p. 78 GURMA le lexique Gurmantché du R.P. Chazal, Centre Ifan Dahomey 1952, et Westermann, *Die Sprache der Guang und fünf andere Sprachen* Berlin 1922, p. 89, Funcke, *I-sala Sprache* in MSOS 1922.

L'auteur s'élève en plusieurs endroits contre les synthèses prématurées, et je suis tout à fait de son avis. Ce dont a le plus grand besoin la linguistique africaine, c'est de bonnes études à la base. C'est seulement avec des matériaux solides et suffisamment nombreux que l'on pourra commencer par établir des études sur les familles de langues, puis ensuite des synthèses s'étendant à toutes les langues négro-africaines.

Soucieux d'éviter tout pas précipité dans la voie de ces synthèses prématurées, l'auteur évite de se prononcer sur la grande famille des langues Kwa de Westermann, qu'il dissocie en Yoruba d'une part, puis Agni-Tchi, langues des Lagunes, et langues Kru. Quand on constate en effet avec lui à propos de ces dernières : « *La première chose à retenir de ce groupe est qu'il est à peu près inconnu* » ( p. 133 ) on ne peut que lui donner raison pour sa prudence.

Le groupe voltaïque est très bien exposé et demanderait à lui seul plusieurs linguistes. « *Il est d'une importance primordiale pour la solution du problème que posent les langues négro-africaines, par la compacité et l'étendue de son domaine, par le nombre de ses langues, par ses systèmes de classes nominales, tantôt à préfixes seuls, tantôt à suffixes seuls, tantôt à préfixes et suffixes, qui révèlent entre ces langues des différences d'âge sans doute considérables.* » ( p. 69 )

L'auteur ne donne pas, d'une façon générale, les raisons des classifications qu'il a adoptées, ainsi qu'il a été signalé plus haut. Il ne fait exception que pour le peul qu'il a étudié particulièrement : il le classe à part, et expose pourquoi il ne peut, jusqu'à preuve du contraire, le mettre dans une même famille avec le sérère et le wolof.

L'Inventaire linguistique de l'A. O. F. et du Togo est l'ouvrage le meilleur, le plus sérieux, le plus précis pour l'énumération, la localisation et la classification des langues de l'ouest africain français, y compris Gambie, Guinée portugaise, Sierra Leone et Gold Coast.

A. PROST

**A. L. EPSTEIN: Juridical Techniques and the Judicial Process. 37 pp. Manchester University Press 1954. 6/.**

Cette brochure vise à exposer quelques principes qui guident les tribunaux bantous dans l'examen et la solution des cas qui leur sont soumis. Ils s'intéressent moins au fait isolé qu'à la situation d'ensemble. Leur but est la restauration de l'ordre violé par l'infraction. C'est pourquoi les sentences ressemblent souvent à un sermon.

Il y a quelques données fondamentales qui sont sous-jacentes à toute l'attitude des juges : l'existence d'une règle universellement admise et obligatoire, la supposition que l'homme agit raisonnablement et que tout s'est passé selon l'habitude générale, la présomp-

tion de la partialité des témoins, etc.

Comme l'échelle des valeurs est en voie de changement et que les nouvelles conditions de vie rapprochent les indigènes de la société occidentale, on assiste à l'éclosion de nouveaux types de conflits et d'attitudes diversifiées, avec la rupture de l'unanimité coutumière au sujet des règles de conduite.

Si les études juridiques ne veulent pas se limiter à l'histoire, elles doivent s'attacher surtout à la façon de procéder des tribunaux.

G. H.

### **I. F. A. N. Les Afro-américains. Mémoires n° 27, Dakar 1953, 258 p. 1800 fr.fr.**

Ce recueil dû à un grand nombre de spécialistes est, comme le montre déjà un simple coup d'œil sur le sommaire, le résultat de la collaboration internationale. Les contributions écrites en français, espagnol, portugais et anglais, décrivent une quantité de coutumes et d'aspects sociologiques ou religieux observés chez les Noirs habitant le Nouveau monde et nous apprennent, comme l'explique dans sa préface l'éminent directeur de l'I. F. A. N., le Prof. Monod, « sous quelles formes et dans quelle mesure les porteurs transplantés d'une culture africaine ont su conserver, accepter ou transformer, au contact d'un milieu nouveau, le vieux continu traditionnel de leur vie mentale, affective et sociale. » Les études proviennent de milieux aussi divers que le Brésil, Cuba, Suriname, Haiti, Uruguay-Argentine et U.S., précédées d'une large contribution (comprenant à elle seule 100 p.) sur l'influence du Brésil au golfe de Bénin, par P. Verger, qui a assuré la rédaction de ce volume et groupé les collaborations.

G. H.

### **Congo - Tervuren.**

C'est avec joie que nous saluons la parution de cette revue trimestrielle qui servira de trait d'union entre le musée et ses nombreux amis et collaborateurs. Richement illustrée et imprimée sur papier de luxe elle contiendra régulièrement des articles de la main de spécialistes. Elle sera bilingue.

Outre des articles sur les diverses branches scientifiques cultivées par le Musée et son personnel, le bulletin renseignera les amis du musée sur ses activités, ses acquisitions, ses réalisations, ses projets, ses expéditions congolaises, etc.

L'abonnement est gratuit pour les membres effectifs de l'association Les Amis du Musée Royal du Congo Belge, sous les auspices de laquelle la revue est éditée; il est de 100 fr pour les membres adhérents, et de 150 fr. pour les non-membres.

G. H.

## Devinettes Nkundo II. ( suite )

---

1. *óbój'ékúts'ótámbá* c'est l'arbre qui a brisé laalebasse,  
*bolak'áófoma nyong'ék'imponongo* c'est la résine (avec laquelle on répare lesalebasses fêlées) qui paie la dette comme Imponongo. (C'est-à-dire: un innocent paie pour le coupable.)  
On dit aussi comme deuxième membre *likunj'áomam'a ntaka* le ventre est tué par des coups; se frapper le ventre est un geste très fréquent pour manifester la peine.
2. *ntéfélé ntéfélé, nkaló bóló* parler parler, réponses rudes,  
*l'otéma fweƿwe ntákisáká* et un cœur colérique n'habitent pas ensemble. (Il faut savoir se supporter, surtout dans le ménage, sinon la vie commune est impossible.)
3. *esúlú byangi, etsima nsé* la couche spongieuse est irritante, l'étang (en dessous) est poissonneux,  
*bokisâns'óló, baóy'obé* la vie est bonne, les paroles mauvaises. (Mon mari, maître, ami, etc.) me traite richement, je ne manque de rien, mais ses paroles sont insupportables.)
4. *njal'ëy'engambi* la faim d'un vieillard,  
*baiso nsilámá* les yeux calmes. Un vieillard ne se plaint pas de la faim, mais la supporte sans pleurer.
5. *itswá yá ndangi ifátsa l'ékóla* du copal transparent ne se fend pas au moyen de l'ongle,  
*itáte yá ngonda lángalánga* un bout de forêt clairsemé. (Ce n'est pas parce que le copal est transparent qu'il faut penser pouvoir le fendre de l'ongle; de même en face d'un bout de forêt peu dense, ne pense pas que c'est un jeu d'enfant de l'abattre.)  
Le premier membre est le proverbe, le deuxième en est une application.
6. *mbil'émókó ntáfóndáká njóku* ce n'est pas en un jour qu'un éléphant (abattu) pourrit,  
*etongó áfilélé jéfa* le soleil ne se couche pas sur le bruit. (Car le soir tout bruit des travaux, des palabres, etc. cesse et ne recommence que le lendemain. Il ne faut donc pas désespérer, mais persévérer, car même le travail le plus ardu réussit à force de patience.)
7. *óyák'éka'mi óléki tóma; njóy'éka wé ólemba nkiki* tu es venu chez moi, tu as mangé; je viens chez toi, tu sourcilles,  
*boyá w'áfeka fujá nkóta* la prochaine fois augmente tes provisions de voyage (car tu ne trouveras plus à manger chez moi)

8. *ámeng'ilómbé l'obuku* tu te réjouis de la maison à cause de la belle bordure de son toit *baóí bále nd'ómwa ngá nsélenge* les paroles de ta bouche sont (abondantes) comme les bananes *nsélenge* (qui produisent beaucoup). (L'aspect est beau, mais tes paroles sont blessantes, injurieuses; etc. Ne pas se fier aux apparences.)
9. *báélé w'ámpáta ntáwótswámáká* dans la résidence des poissons électriques on n'entre pas, *limpát'alek'imbámbólá* ce poisson est trop hargneux!
10. *itój'ákots'ósénga* le nectarien est perché sur l'arbre *bósénga ánéka nkwá, ákel'ósénga jále* il fiente et se fâche contre l'arbre! (Ingratitude éhontée.)
11. *bóna nd'isóko* l'enfant sur l'épaule *ngóya njómatela nsé* maman, je marche sur un poisson! (Comment ce petit le sait-il? Contre les jeunes qui pensent tout savoir.)
12. *inkósi bokakalo* ligne de pêche qui flotte au gré du courant, *ombóótungam'énjonga* tu seras pris à l'arbre dans l'eau. (Tu pourrais essayer d'échapper grâce à ton astuce, mais un jour tu t'y feras prendre.)
13. *itámbá ilongóli l'ombílo* l'arbrisseau qui est brûlé par l'incendie, *ilongóli ó nd'éfoso ntikitá nd'ólóko* il est brûlé seulement à l'écorce, ce n'est pas arrivé jusqu'au cœur. (On ne l'a pas touché mortellement, ses défauts lui restent.)
14. *nd'áns'ébwo, nd'álik'éngi* en bas des champignons, en haut de la rosée, *njóambana nd'áts'inisé l'osulu*: je suis pris entre le méduseur et le traitre. La seconde partie est l'explication du proverbe de la première moitié.
15. *ikók'áfóáng'aéké* le couteau ne craint pas les épines, *bómot'áfóáng'óme* la femme ne craint point son mari. (Car la vie commune les rend familiers.)
16. *ótswáká liála otswák'olá* lorsque tu vas en mariage va aussi dans ton village natal, *báfókolaka mbók'éy'ol'á nkolé* de peur que on ne t'apprenne le chemin de ton village par les tamtams (c'est-à-dire: à ta mort. Une femme mariée ne doit pas oublier ses parents.)
17. *esulú nd'álikó bási nd'ánsé* une couche de racines en haut, de l'eau en dessous, *bábinake l'ótefana* (ou: *óbina l'ótembana*) on danse en se tenant au-dessus (on ose à peine toucher de peur de s'enfoncer.)  
C'est la première partie qui constitue le proverbe; il stigmatise l'hypocrite qui cache ses mauvais desseins comme l'esulu cache l'eau qui est en dessous.
18. *wán'áála tóféláké mbúla* il fait beau temps, n'oublie pas la pluie, *kéndákéndá ófófél'iwá* en marchant longtemps (en vivant longtemps) n'oublie pas la mort.
19. *engángomba jumbu linéne* un nid grand comme un hangar, *óuna la nkóí wofwa nkóla* tu te bats avec un léopard, souviens-toi de ses griffes. (Comme un oiseau qui construit un nid énorme se trouve devant une entreprise considérable, de même un homme qui se bat avec un léopard, ou avec un homme très fort, de haute position, protégé des Blancs, etc.)
20. *njów'á yók'ótómá* je meurs de manger du manioc tout seul, *basilé báleka ndá tswéngéngé* les lémuriers passent dans les arbrisseaux Macaranga (dont ils mangent les fruits). (Le mari est présenté comme disant la première moitié; la seconde partie étant la réponse de la femme: s'il veut manger bien, qu'il travaille et parte à la chasse!)
21. *fóloto nkwá jatá* floc! excréments de Bycanistes, *mpand'ólolo baúta ngómbó* les fruits du palmier bolilo sont amers mais leur huile est délicieuse.

22. *bákolámbela* on est entrain de préparer le repas pour toi,  
*óotsw'íóndéli* tu vas en demander ailleurs. (Tu n'as même pas la patience d'attendre un peu et ton impatience te porte à un grave manquement au savoir-vivre.)
23. *óki'm'ótángák'úlu* ce que j'avais cru être une tortue,  
*seki ndé liát'áónkundamela l'ómbóndó áónkóta nd'ókóóló* c'est au contraire un serpent qui s'était caché sous mon sentier et qui m'a mordu au derrière. (Contre les hypocrites.)
24. *indenge ómélaka lokaka* martin-pêcheur avale un lokaka (petit poisson),  
*onyángóméla l'ókengé ókakeme* lorsque tu avaleras encore un bokengé il te restera dans le gosier. (Qui trop embrasse....)
25. *intsingá nd'óliko óbóla nkongo* le paquet est encore sur l'étagère et (déjà) tu flambes des feuilles.  
*w'óoléa óka'ól'ís* sais-tu à qui l'on donnera? (Tu te prépares à recevoir une partie sans savoir si même on t'en donnera rien du tout.)
26. *bótsá mpumbú* la tête (couverte de) poussière,  
*belemo búké* (c'est un signe de) beaucoup de travaux.
27. *iloko ntálangáká émó mpulú émbé* le Podica ne veut point qu'un autre oiseau chante,  
*mpaka ntálangáká te bónóju átefele ndá nteke* un vieux ne veut point qu'un jeune parle dans l'assemblée.
28. *ilolé yá láléke* le tisserin insensé,  
*átóngá júmb'áfanjola* il tisse son nid et le détruit. (Contre les inconstants.)
29. *yá wáji y'óme* ce qui est à la femme est au mari,  
*y'ónjamba y'ís'á nyangó* ce qu'a le célibataire appartient à ses parents. (Ils ont tout en commun.)
30. *efomí áméla ntóngi* le Erythrophlœum pousse des bourgeons,  
*botéma ámel'atándá* le cœur produit des phrases. (Ainsi tout homme sait se défendre par ses paroles.)
31. *ntóbók'imbóndó* ne jette point les légumes,  
*bekósá betásómbé* les poissons bekosa n'ont pas encore été achetés. (Un tiens vaut mieux que deux tu auras.)
32. *éméng'etényi* l'abondance est partielle,  
*búké wélá* on est surtout dans le besoin.
33. *bonganji nd'ótéma* la libéralité dans le cœur,  
*liáts'óndéngé* la richesse est petite. (Ce n'est pas que je ne veux point donner, mais je n'ai rien.)  
Variantes : *botém'a nganji, liátsi yúwé ;*  
*likafo nd'ótéma, liáts'ómpélé.*
34. *éfoó'j'éy'ókéngésaho* une feuille de bananier sèche mais vivace,  
*bosalí w'ókálé ntáweják'ébaka* la petitesse de la coépouse : qu'on ne lève point la main sur elle ; (car elle saura se défendre, malgré sa jeunesse.)
35. *bol'ósiká* le village natal est loin,  
*mbíla ngá jómbó* la paix est comme un esclavage. Ou : *mpífo ngá jómbó* le droit est comme un esclavage. (Lorsqu'une femme est mariée très loin de son village, la protection de sa propre famille est assez aléatoire et elle sera peu respectée par la parenté de son mari.)
36. *nkél'éá ntando* la colère du fleuve,  
*éfá w'ófósofé l'akák'á nkolo* qu'on ne peut fouler des pieds et des jambes. (S'il y a une rivière entre ton village et ton ménage, elle t'empêche de rentrer facilement chez tes parents, même si tu es en colère, car on ne peut la traverser à pied.)

37. *šlék'â nkéma okaak'ombolo* si tu manges avec le singe, donne aussi au daman, *bombol'ôkwülela nkim'éláli* car c'est lui qui hurle pour toi dans le village abandonné. ( Il faut prouver sa reconnaissance. )
38. *bangánju, bambénga, nkánga nd'ôtsá, bolá weyoweyo* des épinards, du poivre, des maux de tête, retour fréquent au village natal, *liál'obé* c'est un mauvais mariage. ( Quand une femme n'a que des légumes pour nourriture, qu'elle se plaint toujours de petites incommodités pour se soustraire à ses devoirs et qu'elle rentre fréquemment dans sa famille, c'est un signe que le ménage n'est pas bon. )
39. *lokolo ntákenda* la jambe ne marche point, *bolóko ntáléká* lorsque l'intérieur ne mange pas. ( On ne sait pas travailler quand on ne mange pas. )
40. *bondéngé bôkoikyáky'â njala* l'annonidium qui t'a sauvé de la faim, *ôlut'ôofóola lofosó* et tu te mets à lui enlever l'écorce. ( Contre l'ingratitude. )
41. *bôkôlo bôki bômot'šlék'ôfambe* le jour où une femme a mangé de la viande, *ntútáká litáng'olá* elle ne parle plus de son village. ( Puisqu'alors elle est contente dans son ménage. )
42. *lolango jw'áiso* amour des yeux, *wéna nd'élongi ôfén'otéma* tu vois le visage, tu ne vois pas le cœur. ( L'amour qui est seulement dans les yeux est feint. )
43. *šléká l'itswá* lorsque tu manges avec ( une torche de ) copal, *wofwaka wilima* souviens-toi de l'obscurité. ( Il ne faut pas trop s'attacher au bien, à la prospérité; les retours de fortune sont fréquents. )
44. *ékéma baino* pendant que les dents sont fortes, *béla ndiká* casse des noix palmistes. ( Il faut profiter de l'occasion. )
45. *isasanga tolusú* une petite forêt pleine de trouées, *ôkolusola nk'ôtúts'â wé* elles sont pratiquées par celui qui est proche de toi. ( Ne cherche pas au loin les auteurs de médisances sur ton compte: ce sont tes voisins, tes femmes, tes parents. )
46. *bonkônkómo ntááták'ôlikó* l'arbre *Barteria* n'a pas de touffe de lianes, *nkanga bfošo ntááták'ônšju nd'ôúmbá* un homme tapageur ne trouve pas de jeune homme pour venir dans sa maison. ( La jeunesse n'aime pas les caractères hargneux. )
47. *bónšju ásana nd'isáfá* un jeune joue dans la mare, *âsel'is'â nyâng'amótsi* il cherche à couvrir de terre ses parents. ( Les méfaits des enfants retombent sur les parents. )
48. *bomóngó wáj'áokila tóma* le maître de l'épouse s'abstient de nourriture, *bonjamba ámból'isúngi wôtswe* célibataire ( en visite ), ramasse ton brandon pour entrer ( dormir ). ( Si le mari ne mange pas, un célibataire en visite ne doit pas penser que la femme lui présentera de la nourriture pour lui tout seul. )
49. *bomóng'ilák'ásmel'âsi* le propriétaire du cadavre ( le principal endeuillé ) se met à boire de l'eau, *bafaya bāšngol'ekokó* les étrangers vont chiper des cannes-à-sucre. ( Si le principal intéressé ne se démène point, comment s'étonner que les autres se désintéressent ? )
50. *mbwá ašembwak'isano* le chien se lasse de jouer, *alómataka nkóló* et mord son maître. ( Trop de familiarité avec les inférieurs nuit. )
51. *waékélé óka mpós'isano* la nouvelle mère a envie de danser, *éla ôndôkitel'ôna ( seki äotsw'isano )* elle manque de quelqu'un qui lui tienne son enfant ( sinon elle irait à la danse ). ( C'est souvent quand on est dans l'impossibilité de



- jouir de quelque chose que l'on en a le plus envie.)
52. *etsik'òtswá* orphelin entre,  
*nyangó l'òna bátsíndej'iméso* la mère et l'enfant taillent une dernière caouette.
53. *etsik'òtswá* orphelin entre  
*nyangó l'òna bálé nsunyi* la mère et l'enfant mangent le *nsunyi* le plus grand poisson de cette région. ( L'orphelin en visite ne reçoit pas les bons mets ; on le tient à l'écart, et l'hospitalité n'est pas entière, parce qu'il ne peut réciproquer. Même application au proverbe suivant ).
54. *etsiké èf'á nyangó* un orphelin qui n'a pas de mère,  
*lobiko nd'èkolo sa* vie se trouve dans ses jambes. ( Il doit prendre soin lui-même de sa subsistance. )
55. *etsiké la ntómo* l'orphelin avec les commandements,  
*bóna l'efumba* l'enfant avec les aliments privilégiés. ( Comme n° 53. )
56. *bówá ntásámbáká mbúla* la saison des eaux basses ne manque pas de pluies,  
*boseka ntásámbák'áói* l'amitié ne manque pas de malentendus, de dissensions, de querelles ; etc. ( Rien n'est parfait au monde ! )  
Variante : *bówá ntásengáká mbúla . . .*
57. *boót'òf'óltsi* la paix n'est pas bonne,  
*esanga nd'átéi* une forêt au milieu. ( Si deux hommes, deux clans ne s'entendent pas bien, il vaut mieux qu'ils se séparent pour éviter les frictions. )
58. *boóto wá mbsu* paix ( amitié ) des lèvres,  
*bolók'òfóndangé* le cœur ne m'aime pas. ( Amitié feinte. )
59. *ndá njééla senaséna* à l'écopement on se retire ( de paresse ),  
*ndá likafo baíso mátátálu* au partage les yeux grands ouverts ( de convoitise ).
60. *baíso bā mpókó ntákusák'ólínga* des yeux encaissés ne supportent pas la fumée,  
*besai by'àngonyó béfókaf'ikafo* ( de même ) des doigts crochus ne partagent pas.
61. *ntákandáká wibi lina* on n'attrape pas un voleur par ses traces,  
*ntálakéjāk'òkil'òtómbo* on ne promet pas un grand rat des bois à son beau-père ; ( car le jour qu'il viendra on n'en aura peut-être pas ! )
62. *lombómbókóji nkó nsálá* un papillon n'a pas de plumes,  
*nkéndo itswá mpulú áfaótsíkala* les voyages que font les oiseaux il ne reste pas en arrière.
63. *ilámbo loélé* au repas l'invitation  
*lkéndo l'esajá* la marche allègre ! ( Si quelqu'un t'invite à manger, tu t'y rends allègrement ).
64. *nkóngòt'òtóá, bafumba nsambo* six fourmis *nkongoto*, sept fourmis *bafumba*,  
*tole nd'iótsi l'òlang'ís* nous avons dans notre famille quelqu'un qu'ils aiment ( davantage ).  
( Bien que les parents aiment tous leurs enfants, ils montrent cependant de la préférence envers l'un ou l'autre. Appliqué à tous les cas semblables de préférence légitime. )  
Dialectalement aussi : *tole ndá'bótsi l'álang'ís*.
65. *toínél'òndéngé* ne danse pas pour le fruit de l'Annonidium,  
*òfoínél'èkakai* de peur que tu ne danses aussi pour un sûret ( Ne pas se fier aux belles apparences ! )
66. *bondéngé bol'okai* le fruit de l'Annonidium est sûr ;  
*il'okwá kel'òy'óltsi* mets du sel pour qu'il devienne bon. ( Au lieu de te plaindre de ta femme, d'une chose, etc, tâche de la corriger. de l'améliorer. )

67. *bondéngé bōkwá nd'ânsé* un *Annonidium* qui tombe par terre,  
*nyama bātsikake* les animaux le laissent. (Méfie-toi d'une femme qui se donne facilement.)
68. *bondéngé jātan'ā mbōka* un *Annonidium* au carrefour d'un chemin,  
*bómoto ntáyāká ntéfeji ng'óme* une femme n'est pas vaillante comme son mari. (Une femme seule peut être facilement molestée; elle n'est bien protégée que par un mari.)
69. *is'éa ntsikélá, nyang'éa nkāyá* un père laissé, une mère donnée,  
*bákolanga mbil'éki w'ōát'ofambe* t'aiment le jour que tu as de la viande. (L'amour d'un père adoptif ou d'une belle-mère est intéressé.)
70. *óndangélé mbwá* aime mon chien,  
*em'ókolangel'ōna ntsiótá* moi qui aime ton enfant, je n'ai pas enfanté. (L'ami sincère partage les sentiments de l'ami.)
71. *ekútu bólo* laalebasse est forte,  
*ńk'etálongama l'ókoka* aussi longtemps qu'elle ne s'est trouvée en face d'un arbre couché. (ou : *ńk'etáfomana l'ókoka* qu'elle n'est entrée en contact avec l'arbre). (Au début l'amitié, le mariage est bien aisé; mais dès qu'il y aura des palabres on verra si l'amour est fort . . . . Nieuwe bezems vegen schoon.)
72. *bōkéélé fyéfyé* la paroi bien proprement balayée,  
*ńk'ōme ntákokelé jōi* aussi longtemps que ton mari ne t'a rien fait. (Mais quand il t'a grondée, tu n'es plus si disposée à bien travailler!)
73. *kendá l'ikókó em'ńtsikale l'osio* pars avec le couteau je reste avec la lime.  
*wín'ótsil'éfeko nkin'ónjutélé* le jour que l'outil sera émoussé tu me reviendras peut-être. (Contre l'ingratitude.)  
On dit aussi : *feká l'ikókó em'ńpeke l'osio* aie besoin du couteau j'ai besoin de la lime  
*ikókó inyángótuna mpáng'ónjutélé* lorsque le couteau sera émoussé, tu me reviendras bien.
74. *nyama l'ekéndo* l'animal se promène,  
*ilónga l'ojé* le lacet reste en place. (Et cependant il finit par attraper l'animal. De même des enfants sont un jour forcés de retrouver leur père; les chrétiens auront besoin, de l'Eglise; Dieu saura faire triompher sa volonté; et autres applications.)  
Variantes : *nyama la békéndo, ilónga l'okisânsé;*  
*nyama la békéndo, ilóng'elié.*
75. *toléke nkótó* ne mange pas de Calocasia,  
*lilako lilaká ntaa'ōna* c'est la leçon qu'enseigne la chèvre à son enfant.  
(Il faut de même que les enfants soient instruits par leurs parents et les écoutent. Sinon ils subiront le sort de la jeune chèvre empoisonnée.)
76. *yōmba y'ōnto, mpósá nkókólá* une chose d'un (autre) homme, le désir (est à) diminuer,  
*bofambe w'ōnto ntóténe nkásá* la viande (ou le poisson) d'un (autre) homme ne coupe pas de feuilles (pour l'y envelopper). (Il faut mitiger ses désirs.)
77. *óetsi : yōlé (tóma)* celui qui est couché (on lui dit) : viens manger,  
*ósónga ntéke : mpóló* celui qui veille pour vaquer aux besoins de la fête : bredouille. (Ceux qui ont travaillé ne reçoivent rien, mais ceux qui ne font rien sont récompensés.)
78. *mpótá nd'ókósó* une blessure à la jambe,  
*isano nd'ákalanganya* jeu dans l'encombrement des branches et souches (d'un endroit de forêt nouvellement abattu). (Contre celui qui aggrave lui-même son mal.)
79. *biséndé bálék'ankéndo* les écureuils mangent les bananes;  
*báfatsake basilé* ils accusent faussement les demi-singes. (Les coupables aiment à accuser les autres.)

80. *ifak'imɔk'ósómba nsósó* avec un seul couteau tu achètes une poule,  
*mpáng'ósese nsósó laé?* avec quoi donc découperas-tu la poule? (Adapter ses désirs à ses moyens; ne pas dépenser au dessus de ses moyens.)
81. *esanga ntálé* la forêt (entre deux villages) est longue!  
*ńk'otálang'onto* c'est que tu n'aimes pas la personne (chez laquelle tu te rends). (L'amour ne craint pas la difficulté. Si l'on fuit la peine c'est qu'il n'y a pas d'amour.)  
On dit aussi: *ńk'ófolang'onto*.
82. *lonjenjé lóménga wíj'úté* un légume croit vigoureusement derrière la fosse d'aisance,  
*litúk'á nkâna ntówéngéyé* ta sœur est belle mais tu ne peux l'épouser. Sœur ou cousine. (Comme on ne veut pas cueillir des légumes qui poussent près des lieux d'aisance, malgré leur bel aspect; de même quelque belle que soit une sœur ou cousine, il est défendu de l'épouser, car elle est parente.)  
On dit aussi: *lifokú já nkâna ófaókumbola*.
83. *lakó e* si ce n'était:  
*lakó bolinga ntsitén'aino b'ókiló* si ce n'était à cause de la fumée je n'aurais pas vu les dents de mon beau-père. (Sans dispute je n'aurais pas connu les véritables dispositions.)
84. *òkosúka wokaaka nyongo* récompense celui qui t'empêche (de faire le mal),  
*òkoóngola ntósé l'endé* celui qui t'élève (ou: t'entretient) ne te querelle pas avec lui  
ou: *tóséké l'endé*; ou: *ntósé l'ändé*.
85. *bákwilela ns'òkwá* on te met du sel dans le poisson,  
*liso lifeta ngá yombó* l'œil brille comme du copal. (Contre l'impatience et la gourmandise.)  
On dit aussi: *báiso bángesa ng'ítswá* (même sens).
86. *bondéngé w'òbé likwél'á mbóka* un mauvais fruit bondéngé tombe sur le chemin,  
*w'óltsi likwél'èkòkòmbé* un bon tombe dans le fourré de lianes *bòkòmbé*. (Une bonne femme a souvent un mauvais mari; et inversement.)
87. *bosai bómòkò wótala mpótá* un seul doigt est blessé,  
*bòkokya béumá l'alóngó* il couvre tous les autres de sang. (La palabre d'un membre retombe sur toute la famille; tous les parents sont solidaires.)
88. *nsós'éfémálá la mbúla* une poule qui ne se lève pas pendant la pluie (mais reste pelotonnée),  
*áfól'iwawa y'óltsi* ne mange point un bon insecte.  
ou: *áfólé tóma tsw'ólumbé* ne mange point la nourriture de l'humidité. (Sans peine on n'obtient rien de bon.)
89. *linkònd'awâka nkitsi ô loóto* lorsqu'un bananier meurt, un drageon succède,  
*bont'awâka nkitsi ńk'òna* lorsqu'un homme meurt, l'enfant succède.
90. *ilénga ãolénga ilénga im̄* un dupeur dupe un autre dupeur,  
*ifomba ãofomba im̄* un trompeur trompe un autre trompeur. (Les hommes essaient de se duper mutuellement.)
91. *itámbá yá mpóná ifulú ntákotámáká* sur un arbre à fourmis un oiseau ne peut se percher,  
*ilòmbé yá lófòso bónju ntákusáká* (ou: *ntákisáká*) une maison à tapage un jeune ne la supporte pas (ou: ne peut s'y asseoir). (La jeunesse fuit les palabreurs, les gens har-gneux.)
92. *nrásómbáká mpok'ékatsi* on n'achète pas un pot sur le feu,  
*bómot'òa jémi ntáwéngáká* on ne verse pas de dot pour une femme enceinte. (Car la si-tuat on dans laquelle elle se trouve est trop périlleuse; on ne sait pas si elle survivra et si donc on ne se verra pas sans épouse.)

- Le premier membre se dit aussi : *ntāsombáká wáto winyi* on n'achète une pirogue coulée.
93. *efóli áki nk'ólómbó* une feuille sèche de bananier a été une feuille tendre encore enroulée, *mpak'éy'onto áki nk'inkúné* : un homme vieux a été bébé. ( Tout homme a été jeune. La vie continue toujours. Tout a eu un commencement. )
93. *bátswák'áléngé bāoyabómba mpambó* celles qui étaient allées à la pêche aux hameçons se sont frappées des amorces, *baluki báfé bāoyaisola* deux sorciers ( malfaiteurs ) se sont trahis mutuellement. ( Deux malfaiteurs qui auraient pour leur sécurité dû rester bien unis, se mettent généralement à la querelle et en arrivent ainsi à se trahir mutuellement. )  
Le premier élément est cité seul quand on dit le proverbe ; mais ici on ajoute le complément explicatif.
94. *itámbá ikoikyáky' á ngómbó* l'arbrisseau qui t'a sauvé de la vache, *báfikoté ( nd' ) ikonji* on ne le coupe pas comme pieu. ( Il faut être reconnaissant pour les bienfaits. )  
Au lieu de *ngómbó*, on dit aussi *mbolo* buffle, variante sûrement plus ancienne. On dit encore *la mmuma* avec ses fruits. Proverbe semblable : *bondéngé bokobikyaki la njala . . .*
95. *bōwá bōonga nk'á mbúla* les eaux basses ne sont possibles que lorsqu'il y a eu des pluies, *boseka bōonga nk'óoi* l'amitié n'est bonne que lorsqu'il y a des ressentiments, palabres, etc. ( Ce n'est qu'entre parents qu'on se chamaille ; les étrangers nous laissent froids. Les querelles entretiennent l'amitié. )
96. *ekékéléké ntákwéká nk'óukol'ókoli* une palme morte ne tombe point sans entraîner une liane, *bómot'ów'efóso ntáséká l'óme nk'óand'ókalé* une femme tapageuse ne se querelle pas avec son mari sans nommer sa coépouse.  
On dit aussi : *ekákúláká ntákwélák'ótámbá* une branche morte ne tombe pas sur un arbre.
97. *etuk'éa mbá áfókwé nk'óukola wéle* un régime de fruits de palme ne tombe point sans emporter une pousse de palme *bómot'ów'ondanda ntáséká l'óme nk'óand'ókalé* une commère ne se querelle pas avec son mari sans nommer sa coépouse.
98. *bāsesa nyama* on dépèce une bête, *liso ntátswák'ólángo* l'œil ne se met pas en route. ( Pendant le dépeçage d'un animal tous les spectateurs suivent attentivement l'opération, telle est la convoitise ! )
99. *ól'á w'ósáká* c'est celui qui mange avec toi l'huile de palme *ókosesenganya bikila* t'embrouilles les tabous, en mangeant des mets défendus. ( Si un malheur te frappe, songe d'abord à accuser tes proches. Si on médit sur toi, ce sont tes proches, tes voisins, tes familiers qui racontent tes défauts. Inimici hominis domestici ejus. )
100. *itóli imónkóló ntástják'ólongo* un seul nectarien ne parvient pas à achever tout le miel d'une banane bolongo, *bosai bómónkóló ntójáká lófóse ndá ntóká* un seul doigt n'arrive pas à sortir une larve de son trou. ( L'union fait la force ; il faut s'entraider dans les travaux. )
101. *lombá áfúka ntánókwáká* un fruit de palme bouge mais ne se laisse pas pour autant détacher, *nkanga tóla ntákafáká* un rieur ne partage pas. Ou *bómoto óa tóla ntákafáká* une femme qui rie facilement ne partage pas. ( Ce ne sont pas les personnes les plus avenantes qui sont les plus généreuses. )

102. *önyamola yāndá ô wě* c'est toi-même qui vends la hache, *ôlángoj'onkómá ô wě* et c'est encore toi qui écoutes le bruit (qui fait la hache vendue) (Il ne faut point regretter maintenant qu'il est trop tard : il aurait fallu réfléchir avant.)
103. *básésa nsombo* on dépèce un sanglier, *wilak'eséndé nd'ôsáká* mets l'écureuil dans la sauce de palme. (Ne te fie point aux espérances suscitées par ce tu vois entre les mains de tes compagnons, car tu ignores ce qu'ils te donneront. Il vaut mieux se pourvoir soi-même. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.)
104. *batóki l'ejwélá* les pileurs avec des haillons, *bameli l'eyengi* les buveurs avec des habits de fête. (Les travailleurs reçoivent peu, d'autres en profitent.)
105. *botuté la mpóngɔ, eoka l'emenge* le pilon avec la graisse, le mortier avec le résidu d'huile, *bolángu ôndumbákí mbela nd'ikéélé* la corde à grimper qui a abattu les fruits est accrochée à la paroi. (Ceux qui ont travaillé dur sont dépourvus au bénéfice des profiteurs.)
106. *mbótsi äotumba bóna tsá* une mère a brûlé son enfant, *lolaka lölaká mbótsi tumá* c'est une leçon pour toutes les mères. (On apprend par le malheur des autres. - La deuxième phrase est dite aussi *öw'afeka äowéla wányá.*)
107. *yok'ökai (yok'ölolo)* manioc acide (manioc amer), *wě l'óna lólé (ou : bälé)* cependant tu le manges, toi et ton enfant. (Beau prétexte pour refuser de partager... Hypocrisie.)
108. *bomóng'ilmb'öfótáng'etúko* n'appelle point imbécile le propriétaire d'une maison, *nsesé l'akonji ntawóténélá* tu n'as point coupé pour lui les pieux et les feuilles de la toiture. (C'est donc qu'il est assez intelligent pour faire ce travail. Il n'y a pas tant d'imbéciles au monde que d'aucuns voudraient le prétendre.)
109. *ekót'áfúkúmwé (ntikúmwáká)* une vieille ne court point, *ô ntaa ntólél'intsingá (ô ntaa ntál'ióké)* à moins qu'une chèvre ne lui mange son paquet de nourriture. (Applications diverses, voir PROVERBES.)
110. *ikökolé l'eléngé* un petit tamtam comme ci comme ça, *nik'aóme b'ásulu* mais quels énormes battants ! (Un jeune homme courageux.)
111. *bösösbó la lütú* l'Aframomum pue, *litetele la byangi* le Palisota est irritant. (Mari et femme, aucun des deux n'est innocent, ils ont chacun leur tort.)
112. *nkwi äkomesa äkömbya* le léopard converse avec toi, il te guette, *äköfnólé yömbo* afin te ravir quelque chose. (Il faut se méfier des beaux parleurs.)
113. *kendá la bóngá, em ntsikale l'ongilo* va avec les poissons *bóngá*, je resterai bien avec le jeûne, *baói bälé nd'ómwa ngá nselenge* les paroles qui sont dans la bouche sont comme des bananes *nšelenge* (qui croissent vigoureusement et produisent beaucoup de fruits ; c'est-à-dire : les choses que j'aurai à te dire après le jeûne sont très nombreuses et nous verrons alors le véritable motif pour lequel tu me refuses ton poisson ; mais sache que je ne pleure pas pour autant !)
- Le proverbe est constitué par le premier élément qui se dit aussi (au p.) *kendá la byóngá em ntsikale l'ole* (avec le deuil. Le deuxième élément donne l'application.
114. *bonjamba bempumba äfen'ölótsi nd'entsingá* le célibataire fait des prélèvements de nourriture c'est qu'il n'est pas satisfait des paquets (dans lesquels la nourriture est préparée pour lui),

- etuka bkendo áfen'ólótsi nd'ásangó* une veuve court (avec d'autres hommes) (ou s'en va chercher d'autres maris) c'est qu'elle n'est pas satisfaite des héritages (c'est-à-dire de celui qui l'a héritée du frère défunt).
115. *etak'éy'olongo nk'ont'ófwène* un malheur dans le village : personne qui ne le voit pas, *bokéelo w'ókili nk'ont'ófokéélé* le besoin du monde : personne qui n'en souffre pas.
116. *lokolé áfótéfélé l'onéne* le tam-tam ne parle pas par sa grandeur, *lɔfɔso áfɔngé te mpule nkina ntefele* l'affaire n'attend pas que je grandisse pour m'en occuper.
117. *óyáki la tswèngane* tu es venu pour une affaire de paiement dotal, *óyúté la tswúnjwane* tu reviens pour le remboursement. (Inconstance dans les sentiments et les relations des hommes.)
118. *ótswáky'ósó nténa mbéo* celui qui marchait devant n'a pas vu de chat Nandinia, *óyáky'áféka mbé'ékám* celui qui est venu après (dit) : ma Nandinia. (La chance ne favorise pas tous.) Dans le volume des Proverbes sous la forme *otswaki boso nténa mpélé* (ou *ndóle*).
119. *bátsiki l'enkótsi lofujá ngonji* vous qui restez avec bananiers *bónkótsi* raffermissez les tuteurs, *óyóyá áfa mbúla al'è yéélé* ce qui va arriver n'est pas un orage, c'est un ouragan. (Profitez des circonstances favorables avant qu'il ne soit trop tard. Seul le premier élément est proverbe).
120. *básesa mpambi l'ikókó* elles dépècent l'antilope mpambi avec leur couteau de travail (qui ne convient pas pour cela mais pour les travaux des champs), *bolóló w'ámato bóf'áende* une agglomération (composée) de femmes sans hommes (elles doivent donc bien agir ainsi). Le proverbe commence par le deuxième élément.
121. *botámbá sé, lisuki tela l'arbre coupé net, le rejet dressé, isé ng'áowá ósulungana nk'óna* quand le père est mort c'est le fils qui succède. Le premier élément est le proverbe, le deuxième membre constitue l'application.
122. *ilónga nd'ási bá loluwa* un piège dans l'eau (du trou laissé par le pied) de l'arbre déraciné, *ilónga pee, nyam'a bkendo* le piège est immobile, l'animal se promène (et cependant se fait prendre un jour). C'est la réponse qui est le proverbe (cf. n° 74).
123. *ósili ó bonjemba* ce n'est que le célibat qui est fini, *élo ntésilá* la misère n'est pas finie! (Ne pense pas, célibataire, que quand tu seras marié il n'y aura plus que bonheur!)
124. *nsós'éy'ónjw'a nsálá* une jeune poule a des plumes, *mpak'éy'onto njókend'otaká nd'óbila* (moi) veillard je vais nu dans le village (on se soucie peu d'entretenir les vieux).
125. *jéfa lífail'á lolo, jífila nk'á ngelé* le soleil ne se couchera point vers l'amont, il ne se couchera que vers l'aval, *bont'okiji áfaáfetsa nd'ókiji* un homme terrestre ne résidera pas sur terre. (Comme la loi du soleil est de se coucher à l'occident et jamais à l'orient - toutes les rivières de cette contrée coulent de l'est à l'ouest - de même c'est la loi irréfragable de tout humain, de tout habitant de la terre de devoir mourir un jour). Le premier élément, proverbe, est expliqué par le second.
126. *totény'á nyama tósáto* trois piécettes de viande, *bosek'áfɔng'ánt'ásáto* l'antié n'est pas possible entre trois (cité aussi parmi les proverbes, quoiqu'il semble bien qu'il ne le soit pas de lui-même mais bien la réponse d'un *jili*).

# Position des Missions Catholiques en matière d'emploi des langues indigènes.

## 1. Directives de Rome.

1. La sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi, créée en date du 22 juin 1622, a clairement manifesté sa volonté au sujet de l'usage des langues indigènes en pays de mission.

Dès 1659 elle faisait les recommandations suivantes : « Établissez des écoles partout, avec le plus grand soin et la plus grande diligence ; enseignez gratuitement à la jeunesse de ces pays... la doctrine chrétienne dans la langue vernaculaire ». (Instr. S.C.P.F. ad Vic. Ap. Soc. Mission. ad Exteros, Coll., éd. 1907, I, 135, p. 43).

Dans une instruction du 6 janvier 1920 elle demande : « Que les Missionnaires évitent de propager la connaissance de leur langue nationale parmi les indigènes ; ils auraient par ce moyen l'air de chercher davantage l'intérêt et l'utilité de leur patrie que le salut des âmes. <sup>1)</sup> Qu'ils aient soin d'apprendre la langue des peuples auxquels ils ont été envoyés ; que toujours l'on fasse dans cette même langue vernaculaire les entretiens sur la religion, les instructions sur la doctrine chrétienne, les prédications saintes dans les écoles et autres assemblées du même genre afin qu'ils puissent être profitables à tout le monde et que tous puissent les entendre et les comprendre. Que l'on emploie également la langue vernaculaire pour la récitation des prières, en dehors de la liturgie, de même que pour le chant des cantiques populaires et des hymnes. » (Sylloge, édit. 1939, n° 77, p. 133.)

Étant donné la négligence de certains, la Congrégation impose aux missionnaires l'obligation d'apprendre les langues indigènes en vertu de la sainte obéissance. (Décret du 5 mai 1774, Coll., I, n° 504 p. 312). A diverses reprises elle revient sur cette question si importante de l'étude des langues, allant jusqu'à prendre des sanctions contre les réfractaires. (Décret du 16 oct. 1623, Coll. I; n° 7 p. 6) L'un des documents renvoie aux paroles de Saint Paul, I Cor. XIV, 9 : « Si vous ne faites pas entendre avec la langue une parole distincte, comment saura-t-on ce que vous dites ? Vous parlerez en l'air. Quelque nombreuses que puissent être dans le monde les diverses langues, il n'en est aucune qui consiste en sons inintelligibles. Si donc j'ignore la valeur du son, je serai un barbare pour celui qui parle, et celui qui parle sera un barbare pour moi ». Il rappelle également l'insistance avec laquelle le Saint Siège a souvent enjoint aux missionnaires d'étudier et de pos-

<sup>1)</sup> Ceci ne veut nullement défendre l'enseignement opportun et supplémentaire des langues européennes dans les écoles de missions, pour l'utilité des élèves (note du texte).

séder la langue des peuples qu'ils doivent enseigner. (Litt. Encycl., 22 juillet 1883, Ad Praefectos Missionum, Coll., II, n. 1602, pp. 184-185).

2. La Lettre Apostolique de Benoit XV, du 30 nov. 1919 revient sur le même sujet et demande au Missionnaire de mettre au premier rang des connaissances à acquérir la langue du pays qu'il se propose d'évangéliser. « Qu'il ne se contente pas d'une connaissance superficielle de cette langue, mais qu'il la possède assez pour la parler couramment et correctement. » (A.A.S., 1919, XI p. 448; Sylloge n° 74 p. 122) Dans son Encyclique *Rerum Ecclesiae* du 28 février 1926, Pie XI souligne la « perte sensible de puissance et d'efficacité qu'encourt la prédication des missionnaires étrangers du fait que leur connaissance incomplète de la langue les empêche parfois d'exprimer leurs pensées » (argument donné en faveur de l'extension du clergé indigène, A.A.S. 1926, XVIII, p. 75; Sylloge, n° 120, p. 250). Enfin Pie XII, dans son Encyclique *Evangelii praecones* du 2 juin 1951, met encore l'accent sur la nécessité, pour ceux qui sont appelés à l'apostolat missionnaire, de connaître les langues, spécialement celles qui leur seront nécessaires plus tard. (A.A.S., 1951, XXXIII, p. 507). Limitons-nous à ces citations et passons immédiatement au Congo.

## 2. Position des Missions congolaises.

1. Par le décret du 4 mars 1892, Léopold II autorisait les représentants légaux des associations philanthropiques et religieuses à recueillir, dans les colonies agricoles et professionnelles qu'ils dirigeaient et sur requête adressée au gouverneur général, les enfants indigènes dont la loi déférait la tutelle à l'Etat. <sup>1)</sup>

Ces colonies prirent une orientation moins directement utilitaire que les colonies officielles. Cependant, l'Etat Indépendant du Congo ne s'opposa pas à la conception de « l'école populaire ». Il accorda approbation et encouragement aux initiatives des missionnaires catholiques qui donnèrent à leurs œuvres de civilisation et d'éducation une orientation agricole et rurale. A preuve le contrat du 16 janvier 1892 qui, conclu avec les Jésuites, accordait une concession pour Kisantu ; de même l'acte officiel du 28 novembre 1895, à partir duquel la conception de Kimuenza fut modifiée <sup>2)</sup>. Par ailleurs, dès 1895, le Père Van Hencxthoven concevait et réalisait son système des fermes-chapelles.

Les enfants de Kimuenza appartenaient à différentes tribus parlant chacune leur idiome. « Le kikongo ou fiote... fut choisi comme langue de la colonie ». Dès la fin de 1893, les Pères commencèrent à l'enseigner aux enfants venus du Haut-Congo <sup>3)</sup>. A Kisantu, fondé le 15 novembre 1893, le programme du Père Van Hencxthoven « comprend, outre les vérités de la religion, la lecture, l'écriture et les éléments du calcul. Afin de mieux faire pénétrer ces connaissances parmi les populations au milieu desquelles sont appelés à vivre ses écoliers, il emploie dans son cours le kikongo de préférence au français ». <sup>4)</sup>

Un autre grand pionnier du Congo, Mgr Roelens, commença en mai 1893 la station de Baudouinville. En 1899 il donnait quelques détails sur les écoles fondées : « les enfants y apprennent à lire, à écrire et à calculer dans leur langue » <sup>5)</sup>.

2. En 1907 les Supérieurs des Missions catholiques du Congo se réunirent en vue

1) B. O., 1892, p. 18, cfr. Arrêté du 3 août 1892, pris par le G. G. en exécution du décret du 4 mars : B. O. 1892, p. 241.

2) Laveille, E., L'Évangile au centre de l'Afrique, pp. 166-167, cfr note 1

3) Laveille, E., Ibid., pp. 121-122.

4) Laveille, E., Ibid., p. 138

5) Mouvement Antiesclavagiste, 1899 : n° 3, p. 75.



d'étudier les problèmes d'apostolat. La question des écoles était à l'ordre du jour : il fallait envisager les modalités d'exécution de la convention du 26 mai 1906 signée entre le Saint Siège et l'E. I. C. Nous n'avons pas pu consulter la 1ère édition des « Instructions aux Missionnaires » rédigées à la suite de cette assemblée mais nous pensons que les articles relatifs aux écoles n'auront pas grandement changé dans l'édition de 1911, consécutive à la réunion de Stanleyville (1910). 6 )

a) Les instructions reprennent l'art. 3 de la Convention de 1906 : « L'enseignement des langues nationales belges fera partie essentielle du programme » ( p. 35 ). L'organisation scolaire prévoit trois classes : « Dans la classe inférieure on enseignera... en langue indigène. Dans la classe moyenne, on ajoutera... les premiers éléments de la langue française. Dans la classe supérieure on ajoutera... la lecture courante, la grammaire et l'orthographe de la langue Française » ( p. 35 ).

b) La réunion de 1913 ( Kisantu ) envisagea la création d'écoles rurales : « Les supérieurs veilleront, partout où c'est possible, à ce qu'une école rurale soit attachée à toutes les résidences de catéchistes. Ceux-ci y donneront en langue indigène un enseignement rudimentaire... » ( p. 27 ).

c) Celle de 1919 (édit. 1920) insista tout spécialement sur le problème de l'enseignement. On parlait en effet d'une réforme de l'enseignement au Congo belge et d'une intervention plus grande de l'état. La langue occupa une place de choix dans les préoccupations.

A) *Ecoles rurales* : « Langue d'enseignement : Les supérieurs sont d'avis de n'employer, en règle générale, dans les écoles rurales que la langue maternelle des enfants qui les fréquentent. Ils y feront des exceptions pour des raisons graves, quand ils le jugent opportun, par exemple pour contrebalancer une influence étrangère qui chercherait à répandre une langue autre qu'une des langues nationales belges » ( p. 37 ).

« Pour développer cette instruction élémentaire, sans charger pourtant le programme, les missionnaires tâcheront de composer en langue indigène, pour les enfants des diverses écoles, des manuels simples et élémentaires » ( p. 38 ).

B) *Ecoles Centrales* : « Langues véhiculaires et langues à enseigner :

« Comme il a été dit à l'occasion des écoles rurales, la langue véhiculaire de l'enseignement doit être la langue maternelle des élèves, ou une des langues indigènes, quand les élèves sont de langues différentes.

« Il y aura lieu d'examiner pour chaque endroit, s'il y a lieu d'enseigner aux élèves une autre langue.

« Pour déterminer ce qu'il convient de faire, on doit se mettre, avant tout, au point de vue de l'utilité réelle des élèves eux mêmes et se demander si la connaissance d'une langue européenne est nécessaire ou leur sera réellement utile, ou bien si pareille connaissance ne leur sera peut-être pas nuisible.

« L'utilité de l'occupant, du colon ou du commerçant ne doit entrer en ligne de compte que d'une manière secondaire.

« Comme règles générales on peut poser :

a. De ne pas enseigner de langue européenne dans les écoles primaires centrales, partout où les élèves sont destinés à l'agriculture ou à des métiers manuels à exercer chez les indigènes.

6) Missions Catholiques du Congo belge. Instructions aux Missionnaires, Anvers 1911.

b. D'enseigner une langue nationale dans les centres européens aux élèves qui y habitent déjà.  
c. D'enseigner de même une langue nationale, partout où des protestants ou autres menaceraient d'introduire une langue européenne étrangère, comme il a été dit à propos des écoles rurales » (p. 39-40).

Le programme du 3<sup>e</sup> cours <sup>1)</sup> comporte : « Lecture et écriture calligraphique et courante en langue indigène ». (p. 41) Celui du 2<sup>e</sup> cours : « Langue indigène. Lecture courante, On fera raconter ce qu'on a lu. Ecriture... dictées... rédactions... Eléments de grammaire de langue indigène avec exercices sur l'application des règles. » (p. 42) Au 1<sup>er</sup> cours : « Si l'on enseigne une langue nationale, on en fera, dans ce cours (4<sup>e</sup> année primaire), l'objet spécial du programme et dès que les élèves en seront capables, on enseignera certaines autres branches dans cette langue. Si on n'enseigne que les langues indigènes, on exercera les élèves surtout à la lecture expliquée et aux rédactions. » (p. 42-43)

d) L'édition de 1926 des Instructions aux Missionnaires conserve le texte intégral.

e) Celle de 1930 fait de même <sup>2)</sup>. Elle note seulement que pour les écoles subsidiées et soumises à l'inspection officielle, il faut s'en référer aux instructions particulières de l'Ordinaire du lieu ainsi qu'à la brochure officielle de 1929.

3. Lors de la première Conférence plénière des Ordinaires des Missions du Congo belge et du Ruanda-Urundi, tenue à Léopoldville en 1932, sous la présidence de S.E. Mgr. Dellepiane, Délégué Apostolique, Mgr De Clercq fit un rapport sur la « question scolaire ». Il y déclarait :

Dans les écoles des stations de Missions, « La langue véhiculaire de l'enseignement sera la langue indigène. On n'enseignera le français que dans les classes du deuxième degré ou uniquement dans la classe supérieure et encore seulement pour autant que le milieu l'exige et comme moyen d'attraction sans y ajouter de l'importance » <sup>3)</sup>.

Au cours des discussions, les Ordinaires furent « d'avis qu'on doit l'enseigner dans toutes les écoles primaires du deuxième degré, quoiqu'il ne soit obligatoire que dans les centres urbains et facultatif dans les autres centres ». Dans certains endroits il pouvait être utile de commencer le français dès le 1<sup>er</sup> degré.

A propos d'une question posée par un Ordinaire, le compte rendu porte le texte suivant : « Le Président et le Rapporteur répondent que la connaissance d'une langue ne peut jamais être par elle-même mauvaise, cause de déracinement ou d'autres abus. La connaissance du français est pour beaucoup de nos noirs nécessaire et utile, afin de pouvoir remplir les fonctions sociales qu'ils sont appelés à exercer auprès des Administrations officielles et autres. Du reste, Mgr le Délégué rappelle que l'enseignement du français est obligatoire dans les écoles des Missions en vertu de l'art. 3 de la Convention du 26 mai 1906 entre le Saint-Siège Apostolique et l'État Indépendant du Congo. » (p. 56-57)

A la 4<sup>me</sup> Conférence Plénière, tenue en 1951, Mgr Mels, rapporteur pour la « Question de l'Enseignement » rappelle que « les principes mis en lumière par la Commission de 1922 sont toujours à la base de notre enseignement ». Or la Commission avait constaté la nécessité « de donner la première instruction en langue indigène ». (p. 27)

Plus loin, il note que « l'école primaire n'est pas faite pour former des comptables, pour donner une connaissance suffisante du français. A l'école primaire - au Congo com-

1) Il existe un 4<sup>e</sup> cours ou classe inférieure où l'on se livre à un travail très rudimentaire.

2) Modification sans importance : au 3<sup>e</sup> cours elle sépare la lecture de l'écriture et applique à ce dernier terme la qualification de cursive (3<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> cours).

3) Première Conférence Plénière des Ordinaires des Missions du C.B. et du R.-U., Léopoldville, 1932, p. 68.

me en Belgique - on apprend peu de chose. C'est après l'école primaire qu'on apprend un métier ou qu'on reçoit un enseignement spécialisé vous rendant capable de remplir diverses fonctions.» (p. 29)

Comme conclusion, nous pouvons constater que les instances missionnaires reconnaissent la primauté de la langue indigène sur toute langue étrangère et préconisent son emploi comme langue véhiculaire dans l'enseignement élémentaire.

Dans les écoles du Congo Belge on utilisera, en règle générale, la langue maternelle, quitte à choisir l'une des langues indigènes si les élèves parlent différents dialectes.

Étant donné l'utilité pratique du français, on enseignera cette langue au second degré. Pour des motifs spéciaux on pourrait, dans certains milieux, l'introduire au 1<sup>er</sup> degré.

P. Delanaye, C.I.C.M.

---

# Académie royale des Sciences coloniales

## QUESTIONS POSÉES POUR LE CONCOURS ANNUEL DE 1957.

**Première question.** — On demande une étude, aussi complète que possible, concernant les contrats coutumiers relatifs au bétail. Elle portera notamment sur l'aspect économique, familial, juridique et politique de ces contrats.

**2e question.** — On demande une étude d'histoire politique et (ou) économique sur les relations entre l'État Indépendant du Congo et un pays ou un groupe de pays étrangers et où serait envisagé spécialement le rôle joué au Congo même par les nationaux de ce ou de ces pays.

*Les ouvrages présentés en réponse au concours doivent parvenir, en trois exemplaires, avant le 10 mai 1957 au Secrétariat de l'Académie royale des Sciences coloniales, 25, avenue Marnix, à Bruxelles.*

# Conférence Interafricaine de Bukavu.

---

La 1<sup>re</sup> Session de la Conférence interafricaine pour les Sciences Humaines tenue à Bukavu du 23 août au 2 septembre 1955 a été organisée par la Commission de Coopération technique en Afrique au Sud du Sahara ( C. C. T. A. ) et le Conseil Scientifique pour l'Afrique sub-saharienne ( C. S. A. ), avec l'assistance de l' I. R. S. A. C. et son personnel.

La C. C. T. A. a été créée en janvier 1950 par les Gouvernements de l'Afrique du Sud, de la Belgique, de la France, de la Grande Bretagne, du Portugal et de la Rhodésie du Sud ( intégrée depuis dans la Fédération de la Rhodésie et du Nyasaland ). Le C. S. A. a été créé officiellement le 21 novembre 1950 par ces mêmes gouvernements, pour servir de conseiller scientifique à la C. C. T. A., appareil administratif, avec siège en Europe, le C. S. A. ayant son siège à Bukavu afin de maintenir un contact étroit avec les chercheurs sur place. Depuis lors les deux organismes se sont rapprochés de plus en plus et actuellement ils sont pratiquement fondus : ils disposent d'un secrétariat conjoint qui comporte deux sièges, l'un à Londres l'autre à Bukavu, et qui est dirigé par un Secrétaire - Général ( M. Henry ) assisté à Londres par un Secrétaire-général adjoint et à Bukavu par un Secrétaire Scientifique ( M. H. J. Brédo, l'entomologiste congolais bien connu ).

L'origine de ces organismes se trouve dans le principe qu'il importe au premier chef que les réalisations pratiques soient le fruit de connaissances scientifiques. Cela est doublement vrai de l'Afrique Noire encore au début de l'évolution moderne. Presque tous les sujets, qui selon la classification du C. S. A. rentrent dans 19 grands groupes de sciences, dépassent les limites des états et des territoires africains, et nombreux sont les problèmes qui se rencontrent dans tous ces territoires. Il est donc du plus haut intérêt que chaque problème important fasse l'objet d'une étude au niveau interafricain en profitant de l'expérience de divers pays et des lumières de tous les spécialistes et des instituts scientifiques, qui peuvent ainsi être mises en commun pour le plus grand bien des populations de l'Afrique afin de les amener à vivre « prospères et heureux dans un sain état d'équilibre dans leur milieu naturel. » ( C. S. A. publ. n° 7 ).

L'Afrique au Sud du Sahara comprend toute l'Afrique Noire à l'exclusion du Soudan anglo-égyptien, de l'Éthiopie et des Somalies, ainsi que du Liberia et des territoires espagnols.

Plusieurs conférences avaient déjà été consacrées à d'autres branches ( problèmes du travail, agriculture, pédologie, etc. ). Enfin il a été possible aussi d'organiser le congrès pour les sciences de l'homme, ou mieux, en reprenant le terme anglais : les sciences sociales.

La première session tenue à Bukavu a réuni plus de 90 spécialistes, en partie à titre de délégués des divers gouvernements, en partie à titre d'observateurs invités par ces gouvernements ou envoyés par des instituts scientifiques ou d'enseignement. La Belgique était à elle seule représentée par une trentaine de personnes. Comme président général les membres ont choisi le chef de la délégation belge, le Prof<sup>r</sup> Fr. M. Olbrachts, directeur du Musée de Tervuren.

La conférence était divisée en 6 sections : ( 1 ) démographie, économie politique, géo-

graphie humaine ; ( 2 ) ethnologie, sociologie, ethno-histoire ; ( 3 ) anthropologie physique, nutrition, psychologie ; ( 4 ) linguistique ; ( 5 ) méthodes d'administration : collectivités de base, promotion des masses rurales, droit et justice, régime foncier, paysannats ; ( 6 ) art et technologie.

Comme il y avait également 6 gouvernements représentés, chacun des pays recevait la présidence d'une section, le choix des vice-présidents étant laissé aux membres des commissions ou sections. Les rapporteurs avaient été désignés parmi le personnel scientifique de l' I. R. S. A. C. afin de décharger les visiteurs de ce travail dur et ingrat.

Les langues de la conférence étaient le français et l'anglais, des interprètes étant présents pour les traductions. Le néerlandais et le portugais n'ont été employés que dans les séances solennelles.

Le souci constant de la conférence et des diverses commissions était d'arriver à faire le point de ce qui a déjà été réalisé dans les divers domaines envisagés, de découvrir les lacunes, de rechercher les moyens de les combler, en formulant des recommandations valables pour toute l'Afrique sub-saharienne ou du moins pour la collaboration entre plusieurs pays.

Deux excursions ont été organisées, pour permettre aux secrétariats de préparer les textes à soumettre à l'approbation du congrès en séances plénières. L'excursion dans une peuplade de forêt, les Banyanga, était sous la conduite de M. D. Biebuyck, chargé de mission de l' I. R. S. A. C. ; l'autre se rendait au centre de l'Irsac à Astrida et dans les villages environnants, sous la conduite de M. J. J. Maquet, directeur de ce centre et secrétaire scientifique de la Conférence. Une journée le congrès s'est réuni au centre principal de l' IRSAC à Lwiro.

Les diverses commissions ont préparé des recommandations à soumettre aux gouvernements intéressés. 70 furent présentées et approuvées à la séance plénière de clôture. Elles demandent de favoriser la collaboration scientifique interafricaine dans les domaines des sciences sociales ; la communication des informations et des connaissances ; la mise au point des lacunes à combler ; l'étude de certains problèmes spécialement importants ou urgents ; la collecte, la conservation et la publication des données ethnographiques, linguistiques, artistiques, etc. qui risquent de se perdre bientôt définitivement ; la préservation des valeurs culturelles africaines et leur mise à la disposition du monde entier, surtout dans les domaines de la littérature, de la musique, de l'art, de l'histoire ; la protection des sociétés indigènes contre la désintégration et leur respect dans les développements économiques ou dans les solutions envisagées pour les questions foncières ; etc.

Afin d'assurer l'exécution de ces recommandations il a été suggéré de constituer des dispositifs permanents. Ainsi pour la coordination des efforts on a demandé l'érection de comités pour recueillir les renseignements scientifiques dans diverses branches, pour la traduction en langues européennes d'œuvres littéraires de valeur existant dans diverses peuplades et pour leur publication. Il a été proposé aussi de fonder des publications périodiques qui feraient connaître aux chercheurs de divers pays ce qui a été fait ailleurs dans leurs branches.

Les rapports de la conférence seront publiés, d'abord une brochure contenant les recommandations, ensuite l'an prochain le compte-rendu global qui sera édité par l'Académie Royale des Sciences Coloniales de Belgique, avec tirages à part pour le compte et sous le couvert de C. C. T. A. / C. S. A., et qui pourra ainsi être mis à la disposition des chercheurs, des instituts et du grand public.

Le Congrès interafricain pour les sciences sociales doit dès maintenant être considéré comme une organisation permanente dont la prochaine réunion est prévue pour 1958, mais à périodicité subséquente de 5 ans.

# Le déclin des Sociétés Négro-Africaines.

*Sous le titre « El declive de las Sociedades negro-africanas » le présent article a paru dans la revue Cuadernos de Estudios Africanos n° 25/1954, éditée par l'Institut d'Études Politiques de Madrid. Avec l'aimable autorisation de la revue et de l'auteur, Monsieur Julio Cola Alberich, nous en offrons au lecteur la traduction intégrale. Sans doute ne trouvera-t-on dans le présent travail aucun élément qui n'ait déjà été analysé à maintes reprises; il n'en reste pas moins que M. Alberich a réussi une excellente synthèse d'un problème brûlant d'actualité dont la solution influencera d'une manière décisive l'avenir des communautés négro-africaines. Nous avons également cru intéressant de faire connaître aux lecteurs d'Aequatoria l'avis d'un des meilleurs spécialistes espagnols des questions sociales d'Afrique noire. Ce problème réellement tragique doit retenir l'attention des ethnologues et des sociologues et les inciter à en rechercher une solution salvatrice. C'est en effet l'existence même des sociétés négro-africaines qui est en jeu et qu'on risque de conduire au chaos politique et social faute d'avoir résolu les difficultés provoquées par le choc de deux civilisations. La nôtre, en rapide évolution elle-même, doit être rejointe par l'autochtone au prix de bouleversements politiques et sociaux inévitables qu'il faut réduire au minimum. Nous laissons évidemment à l'auteur la responsabilité de ses opinions qu'on ne partagera sans doute pas toujours.*

Le continent africain vit actuellement une période cruciale pour sa structure politique et sociale. Le contact, par la civilisation, de deux modes de vie opposés, basés sur des idéologies totalement différentes, a provoqué en peu d'années le bouleversement complet des principes fondamentaux des sociétés noires autochtones, qui se disloquent sous l'assaut des idées nouvelles propagées par l'action colonisatrice.

Celle-ci a rempli, sans aucun doute, sa mission de défendre les peuples faibles contre la tyrannie des souverains absolus. Rappelons-nous M'Siri, Banhanzin et tant d'autres **despotes noirs** de la côte occidentale d'Afrique qui durant un siècle et demi vendirent annuellement cinquante à cent mille de leurs sujets pour être embarqués par les négriers à destination de l'Amérique dans des conditions indignes de l'humanité. Si elle a rempli son devoir de mettre fin à des coutumes barbares, à des traditions sanguinaires, à l'épreuve du poison et du feu, à l'anthropophagie et aux sacrifices humains, il n'en est pas moins certain qu'elle a contribué à détruire une société établie en provoquant sa dissolution sans fournir de formule de remplacement acceptable.

La détribalisation est le signe commun de la jeune génération africaine. L'évidence en a été constatée dans de nombreuses études, telle celle de Pendleton <sup>1)</sup> sur le Congo Belge, dans laquelle il a démontré la totale détribalisation des jeunes.

<sup>1)</sup> Robert L. Pendleton «The Belgian Congo: Impressions of a Changing region». Geographical Review, 39,347-400, juillet 1949.

L'existence d'un noyau de plus en plus important d'évolués et de semi-évolués et la facilité croissante d'abandonner les villages et d'émigrer dans les villes, la demande considérable de main-d'œuvre dans les entreprises européennes, l'augmentation des salaires, tout cela constitue un attrait irrésistible pour la jeunesse vers les conditions nouvelles de vie et provoque la rupture des liens traditionnels. Parmi toutes les populations noires on assiste à la décadence de la vie agricole et à une transformation radicale de la société et du mode de vie.

Ainsi fut détruit l'équilibre de la société noire : le profit économique devient individuel et provoque la disparition de l'esprit communautaire ; les villages de l'intérieur se dépeuplent au profit des régions côtières où la vie est plus active ; les jeunes spécialement, dont on exige des dots de plus en plus élevées, ont besoin d'argent et se laissent attirer par les centres miniers et industriels et par les villes. Ainsi s'expliquent l'extraordinaire accroissement des cités, la diminution des cultures et la menace de famine qui pèse sur les régions agricoles. La civilisation rurale se meurt lentement, mais sûrement, par la dislocation de la cellule initiale de la société patriarcale : la famille. Une « nouvelle âme collective » se substitue graduellement à l'âme clanique et tribale. La désagrégation des vieilles structures sociales fondamentales de la tribu conduit le monde négro-africain à une situation extrêmement périlleuse parce que l'évolution est trop rapide pour pouvoir créer des formules sociologiques stables. Comme l'affirme Geyer <sup>2</sup>), dans le court laps d'une génération, des milliers d'individus, imprégnés de coutumes ancestrales, abandonnant leur terroir, sont livrés à la voracité de la vie industrielle moderne.

Les mesures ont manqué pour canaliser cette transformation en une lente évolution des coutumes dans un sens favorable à l'individu et, par conséquent, à la civilisation. Il n'en a pas été ainsi et la facilité grandissante des communications, en favorisant les contacts entre groupes humains différents, a provoqué - conséquence naturelle - un état d'inquiétude dans la société ancestrale qui aboutit à l'exode en masse de la population rurale vers les centres miniers et les villes. Leur développement commercial et industriel offre en effet de plus grandes possibilités de travail et des salaires plus élevés. Mais parallèlement il s'y crée un état d'esprit totalement étranger à la mentalité africaine, un climat de paroxysme mental dont il faut tenir compte quand il s'agit d'expliquer de nombreux phénomènes essentiels du monde africain d'aujourd'hui.

L'exacerbation de ces facteurs conduit à des résultats catastrophiques qui se manifestent sous les aspects sociaux les plus divers. Ainsi s'explique le grave problème démographique aux caractéristiques accusées qui pèse actuellement sur la société noire. La natalité décroît à un rythme vertigineux en de nombreux territoires. Pour citer un exemple nous signalerons la population indigène du Gabon français qui a diminué d'environ 50 % en une quarantaine d'années. Infimes sont les indices de fécondité enregistrés dans de nombreux pays du continent et la stérilité atteint des proportions très élevées. La précocité avec laquelle la femme noire se lance dans la vie sexuelle, alors que son organisme n'a pas atteint une maturité suffisante, explique les fréquentes contagions de maladies gynécologiques auxquelles il y a lieu d'attribuer, au moins dans une large mesure, les cas nombreux de stérilité enregistrés. Il est prouvé que chez la femme noire la fécondité est réduite après l'âge de trente ans ; ce qui explique le lent accroissement de la population dans les pays africains où elle ne stagne pas, et il en est ainsi dans la majorité des cas. Un exemple de ce genre nous est offert par la Rhodésie du Nord où la population africain-

---

2) D. A. L. Geyer : *Alguns aspectos do problema racico na União do Africa do Sul*, Lisboa 1951.

ne qui était de 830.000 individus en 1912 passe à 1.310.000 en 1930 et 1.610.000 en 1949. C'est à dire qu'en 37 ans elle a augmenté seulement de 194 % tandis que la population européenne de 1.700 âmes à peine en 1912 s'est élevée à 32.000 habitants en 1949.

Les études approfondies de divers sociologues spécialisés dans les questions africaines conduisent à des conclusions identiques. Les migrations, phénomène très important du Continent au cours de toute son histoire, ont acquis dans les dernières décades un caractère particulier qui les différencie des mouvements traditionnels de populations. A l'heure actuelle l'exode n'atteint ni la tribu, ni la famille, mais les individus isolés qui par centaines et par milliers abandonnent leurs terres ancestrales et s'en vont vers les villes ou les factoreries, se retranchant de leur famille et de la société originelle qui perd lentement de sa vigueur. Dans un lumineux travail, Richard Molard a montré la vitalité d'un village peul où la proportion des moins de vingt ans atteint 509 pour mille. <sup>3</sup>) C'est là une des conséquences évidentes de ce genre d'émigration.

En même temps la délinquance infantile et juvénile croit dans des proportions alarmantes parmi les masses déracinées de la société tribale. Les fils de femmes esclaves et autres déshérités du clan - affirme le R. P. Tisserant <sup>4</sup>) - trouvant le moyen d'échapper aux impératifs de la vie rurale, sont partis à la ville chercher fortune. Parmi ceux-ci, les uns y travaillent définitivement, les autres temporairement. Beaucoup ont abandonné tôt l'école, croyant en savoir suffisamment, se rendent à la ville dans l'espoir d'y trouver une place de premier choix et se trouvent dans la nécessité de manipuler des balles de coton ou des caisses d'allumettes. Les uns finissent par devenir de véritables citadins, les autres émigrent ailleurs. Beaucoup n'aiment pas travailler. Comme il faut vivre, ils recourent à toutes sortes d'expédients, y compris le vol, et finissent en prison.

S'il en est ainsi, pour comprendre la portée exacte de la transformation qui s'ébauche dans la société noire, il est nécessaire de considérer d'abord sa structure traditionnelle. En général la société négro-africaine est constituée de larges stratifications horizontales. Chaque strate est formée des individus du même âge. Ce groupement par classes d'âge n'est pas constitué organiquement; la coutume règle ses modalités. Une réelle solidarité en unit tous les membres. Au sein d'une même classe d'âge les différences de caste s'atténuent. Ces castes cloisonnent toute la société en compartiments étanches: elles sont héréditaires. Outre les nobles et les esclaves occupant les deux extrémités, qui n'existent pas toujours, de l'échelle sociale, la distinction la plus importante est celle qui sépare le travail de la terre, considéré comme activité noble; et toutes les autres occupations. Ceci montre jusqu'à quel point les sociétés africaines, campagnardes, sont liées à la terre. Parfois on englobe sous le nom de caste des groupements qui ne trouvent pas leur origine dans des causes identiques. Au sein d'une même société apparaissent des distinctions de classes qui finalement sont consacrées sous forme de structures sociales et acquièrent des privilèges héréditaires. A ce moment on peut affirmer que la caste s'est constituée: nobles ou non les individus n'en restent pas moins appartenir fondamentalement au même groupe.

L'organisation de la collectivité noire est complètement biologique: à l'homme reviennent les fonctions de domination du milieu et à la femme il incombe d'assurer la descendance. La condition inférieure de la femme dans la société négro-africaine nous fournit l'explication de la décadence visible des liens familiaux. Sur tout le continent la condition de la femme

3) J. Richard-Molard: « Démographie et structure des Sociétés négro-Peul » Revue de Géographie humaine et d'ethnologie. Numéro 4 1948 - 1949.

4) R. P. Tisserant: « Quelques remarques au sujet de la dot » Bulletin de l'institut d'études centrafricaines, numéro 4 Brazzaville 1952.



est réglée par la coutume qui en général la relègue à une situation peut brillante. Rares sont les exceptions à cette règle quasi normale, spécialement en Afrique centrale. Parmi les exceptions il y a lieu de citer le Ruanda-Urundi où sa position est presque la même que celle du mari. Dans ce protectorat la situation diffère selon qu'il s'agit d'une femme muhutu ou d'une femme mututsi. Jusqu'à son mariage la femme muhutu est élevée par sa mère qui l'initie aux travaux du foyer et des champs. On préserve soigneusement sa réputation afin de ne pas compromettre un mariage intéressant, on limite sa liberté de mouvements et on surveille ses amitiés. La femme, et spécialement la mère de famille, jouit d'une grande considération. Le mari est le chef de la famille mais pour les affaires importantes il consulte son épouse. La consommation des repas ensemble est un trait caractéristique des Bantous. Les travaux domestiques sont répartis entre les époux : au premier incombent les travaux pénibles, à la femme les occupations plus légères, comme préparer la nourriture etc . . . . La femme mututsi, elle, ne peut sortir du rugo ( ensemble de cases réunies à l'intérieur d'une enceinte ) conjugal et ne peut s'adonner à des travaux fatigants. Quand elle part en voyage avec son mari, on la transporte en hamac. Elle jouit d'une grande influence politique et sociale.

Évidemment la structure propre de la société négro-africaine - où prédominent polygamie et polyandrie - contribue à la rendre instable. Ces sociétés, solides dans le passé, s'ébranlent sous la pression des faits et des idées occidentales qui se répandent parmi les diverses peuplades grâce à l'éducation et la symbiose avec l'Européen. Les caractéristiques essentielles de la complexité sociale polyandrique en Afrique ont été brillamment étudiées par Miss Mary Tew qui, sous les auspices de l'International African Institute, a étudié la structure sociale de quelques peuplades matriarcales, tels les Lele du Congo Belge. Il résulte des intéressants documents ethnologiques rapportés que, par leur caractère intrinsèque, ces sociétés sont fatalement instables quand elles se trouvent en présence de structures plus vigoureuses, comme celles des sociétés contemporaines.

La polygamie est une institution fondamentale aux sociétés africaines. La famille « personne morale » constitue une unité solide dans laquelle tous les biens sont communs et où le mariage est un véritable contrat entre deux groupes. Actuellement les difficultés matérielles de l'existence limitent de plus en plus la polygamie. A cela s'ajoute la lutte vigoureuse que mènent contre cette institution les femmes de tous les milieux, principalement au Soudan occidental et dans le Haut Niger. D'une façon générale les causes économiques de la polygamie sont mal interprétées : les expressions « mariage par achat » et « prix de la fiancée » sont de pures inventions, alors qu'il s'agit en réalité d'un échange de prestations qui affecte les groupes alliés par le mariage de certains de leurs membres.

M. Momo Toure, à la tribune de l'Assemblée affirmait : « La femme noire ne s'achète ni se vend. Il s'agit là de termes impropres inventés pour faire ressortir l'infériorité d'un peuple. Cette liberté de jugement ne peut faire oublier la réalité ». Ce témoignage est très instructif. Les conséquences sociales impliquées par ce problème et ses interprétations sont immenses. C'est à juste titre qu'il fut, pour citer un cas concret, le sujet de larges discussions aux cours des Journées Sociales de Bangui où le problème de la dot en différentes régions d'A.E.F., du Cameroun et du Moyen-Congo constitua le thème principal. Selon les renseignements recueillis la dot remise par le prétendant aux parents de la fiancée constitue l'essence du mariage en Afrique noire. Selon tous les témoignages cette remise constitue la preuve formelle du lien et de la consécration de l'union ; sans elle l'homme et la femme se considèrent vivre en concubinage. Le montant en varie de 10.000 francs (N.d.T. francs C.F.A.) chez les Banda à plus de 50.000 francs chez les Bafia du Cameroun. Au cours du même congrès fut prise, parmi d'autres,

la résolution de proscrire les mots « achat » et « vente » lorsqu'il s'agit de la coutume dotale, parce que, outre qu'ils offensent la sensibilité des natifs, ils ne reflètent pas exactement l'essence intime de la coutume. L'évolution actuelle due en partie à l'introduction de l'argent, rend fragiles les unions contractées dans un but intéressé. Les conditions économiques et la situation politique ont introduit dans la vie du Noir de brusques changements d'une intensité jamais atteinte, particulièrement dans le domaine des relations familiales.

Pour solutionner ce problème fondamental il est nécessaire de favoriser le mariage des jeunes. Mais à cela s'opposent les circonstances économiques actuelles qui paralysent pareille politique. Conséquence de l'augmentation du coût de la vie en Afrique, comme en d'autres régions, on constate que le taux de la dot croît sans cesse. Ainsi, il y a vingt ans, parmi les tribus d'Afrique orientale anglaise, pour acquérir une jeune épouse, saine et travailleuse, il fallait une trentaine de chèvres. Aujourd'hui le mariage est devenu pour les indigènes une chimère quasi irréalisable. Épouser une veuve exige une dot de 80 chèvres et une vierge aux environs de 200. On connaît les conséquences des dots élevées : les mariages deviennent de plus en plus difficiles pour les jeunes gens qui ne peuvent réunir en temps utile l'argent nécessaire. En même temps la polygamie augmente parmi les vieux. Jusqu'à ces derniers temps les vieux payaient encore une partie de la dot en chevreaux ou en moutons ajoutés à d'autres objets. Ils continuent en payant au moyen des bêtes de leurs troupeaux. Les jeunes gens doivent acheter ces animaux qui valaient 50 francs jadis mais coûtent 1.000 francs et plus aujourd'hui alors que leur salaire n'est pas proportionné à cette augmentation. C'est pour cette raison qu'il devient de plus en plus difficile de compléter la dot en espèces. C'est probablement la ville qui a provoqué cette « folie des dots » comme l'estime le R.P. Tisserant. On prétend que l'usage de l'argent en est la cause principale. Les mariages claniques des citadins, les seuls véritables au point de vue indigène, sont nécessairement influencés par les clans d'origine de l'homme et de la femme qui discutent du montant de la dot. Ces discussions ont lieu dans les villages. Quand on sait que l'homme touche un salaire en ville et qu'on le voit venir bien vêtu au village on estime qu'il a de l'argent. De ce fait la femme qu'on lui donnera a pour lui une plus grande valeur que s'il était resté au village. Cette conception est absurde mais elle reste bien dans la ligne de la pensée africaine. Avant et après le mariage les exigences sont proportionnées aux revenus supposés de l'individu, ce qui provoque une folie collective qui n'épargne personne.

En Afrique noire on rencontre ça et là la coutume du mariage par échange de femmes entre deux clans. En beaucoup d'endroits elle ne se pratique plus aujourd'hui là où elle existait auparavant. C'est le cas de l'Ubangi où elle s'est maintenue jusqu'il y a moins de cinquante ans. Quand ce genre de mariage se pratiquait, il arrivait que les femmes ainsi échangées n'étaient pas de condition identique ou étaient d'un âge différent. Dans ce cas le mariage ne pouvait se réaliser que plus tard parce qu'il fallait réparer le préjudice subi par un des clans en payant une certaine somme : barres de fer, animaux ou autres objets. Les plus pauvres du clan, qui n'avaient pas de droit sur une jeune fille, ne pouvaient contracter de mariage par échange, à moins que par leur travail ils n'aient pu se procurer une somme déterminée avec laquelle ils acquéraient une femme de condition serve ou qui avait des défauts, état constituant déjà une dot.

Les mesures prises par les autorités pour renforcer les liens familiaux sont en général insuffisantes. Un pas important a été franchi dans la question du mariage entre Africains au Congo Belge par la publication du décret du 4 avril 1950 qui condamne

la polygamie, décidant, avec effet au premier janvier 1951, que personne ne pourra contracter mariage tant que subsiste une union antérieure. Un autre pas a été franchi dans les territoires français par le décret Jacquinot, en septembre 1951, qui a déterminé certaines règles du mariage, en particulier la fixation du taux de la dot par les chefs de territoires. Malgré tout, l'efficacité de ces mesures est douteuse si l'on tient compte d'une part, de l'état d'évolution de l'Africain et d'autre part, qu'il est nécessaire de concentrer les efforts pour trouver une solution au problème de l'éducation et de l'évolution de la femme africaine sans quoi toute prétention de modifier les coutumes ancestrales manquera de fondement réel.

Un autre facteur décisif de la désagrégation de la famille est l'accroissement de la prostitution qui aujourd'hui constitue la genre de vie d'une partie considérable de la jeunesse féminine. La situation actuelle favorise la prostitution des jeunes. Des études et des statistiques récentes ont démontré que les maladies vénériennes ainsi provoquées constituent un facteur important de la stérilité croissante observée dans les races noires. A Brazzaville, l'importance du rôle joué par la femme se traduit par soixante pour cent de causes judiciaires relatives à l'adultère, le divorce, l'attribution de paternité, les disputes conjugales, les incestes, etc... Les jeunes femmes trouvent plus d'avantages dans la prostitution ou dans les unions irrégulières que dans le mariage <sup>5)</sup>. Ces effets se font également sentir dans nos territoires du Golfe de Guinée, où l'on constate la dissolution générale de la famille et l'accroissement de l'immoralité. Devant ces faits un savant éminent écrit ce qui suit : « Il est nécessaire de mettre fin à cette prostitution en masse de la jeunesse féminine, phénomène très grave qui devient d'autant plus virulent que la société indigène est plus bouleversée » <sup>6)</sup>

Lorsqu'ils vont s'installer dans les villes les Africains éprouvent le besoin de former de nouvelles associations qui remplacent les liens de famille, de village et de tribu des agglomérations rurales. Dans des phases ultérieures d'évolution les associations familiales se maintiennent, par exemple, en envoyant les enfants chez les parents de brousse. Dans de nombreux cas se constituent de nouvelles associations conjugales. Tandis que les anciennes se désintègrent graduellement, les nouvelles se forment dans les villes. Beaucoup d'entre elles sont rendues instables par la présence de nombreux célibataires qui tendent par leur vie même à aggraver le problème de la formation des nouvelles associations matrimoniales. Ces foyers instables créent de nombreux dangers sociaux et affectent l'éducation des jeunes. « La vie familiale est en butte à de nombreuses difficultés, écrit Rheinallt Jones <sup>7)</sup>, pour que la population demeure stable, l'accommodation de la famille est imparfaite à cause du manque de logement. Comme l'habitude d'envoyer les enfants aux parents de la campagne diminue, la nécessité de leur procurer une maison est d'autant plus impérieuse ».

Cette atmosphère générale de dissolution a des répercussions considérables sur la situation des enfants et des adolescents. Comme l'expliquait le R. P. Gall au colloque de Brazzaville en 1952, l'augmentation de la délinquance infantile dans les proportions déprimantes qu'on enregistre aujourd'hui est due à la dissolution effective des liens familiaux. Les

---

5) G. Ballandier « Sociological Approach to the « Brazzaville Blacks » Preliminary study » Africa, 22, 1, 23-24 London, janvier 1952

6) J.M. Capdevielle : Tres estudios y un ensayo sobre temas forestales de la Guinea Continental Espanola, Instituto de Estudios Africanos, Madrid 1949.

7) J. D. Reinallt Jones : « The effects of the Urbanization in South and Central Africa » African Affairs, T. 52 num. 206 London 1953.

causes du mal, selon son opinion autorisée, « procèdent de la famille ou mieux de l'absence de familles authentiques. L'instabilité des unions illicites condamne les enfants au manque d'affection, qui se complique fréquemment de carence des moyens matériels, de sous-alimentation et d'insuffisance vestimentaire ».

Les conséquences des faits que nous venons d'exposer offrent un panorama tragique de la famille africaine. On peut les résumer par ces mots de Montagne consacrés au panorama de la famille marocaine « dissociation de la famille patriarcale, importance accrue de la femme au sein des ménages illicites, fragilité constante de ceux-ci, prostitution, mortalité infantile responsable en partie d'une mauvaise démographie, sont d'autres aspects d'une décomposition sociale évidente. » 8)

Ainsi constatons-nous que dans certaines régions se produit un inquiétant mélange des représentants les plus divers de l'humanité noire. Comme l'exprime un éminent savant : « Les cités surpeuplées ont fait explosion. Les pauvres diables qui vivent à côté d'un propriétaire, en partie exploités et en partie entretenus par lui, ont vu, avec l'instauration des moyens de communication mécaniques, tomber les murs de leur prison. L'automobile leur a ouvert les portes de la terre promise, ces cités de la côte qui les fascinent autant que les agglomérations industrielles. L'émigration vers les régions périphériques a atteint, à partir de 1920, les proportions d'une avalanche de mouvements irrésistibles qui se conjuguent avec l'accroissement naturel de la population dans ces zones pour augmenter la pression démographique d'une manière inquiétante. En contrepartie, dans les campagnes de l'intérieur, la carence de main d'œuvre augmente sans cesse ».

\*  
\* \*

Tels sont quelques-uns des facteurs purement sociaux qui interviennent dans la désagrégation des structures traditionnelles de l'Afrique noire. À côté de ceux-ci en existent d'autres de caractère purement économique, dont nous ne pouvons nous occuper maintenant, qui contribuent à provoquer le présent état de dissolution des institutions ancestrales. Il n'est pas dans notre intention de prédire la fin de cette évolution en marche. Il paraît probable que, si la société négro-africaine telle qu'elle s'est conservée jusqu'à ces derniers temps, est destinée à disparaître, ses populations ont l'occasion de survivre et de prendre activement part au développement économique et culturel de leur pays. Il n'est pas possible de prédire la direction que dans les temps à venir, cruciaux pour l'humanité noire, prendra cette évolution radicale. (Traduit de l'espagnol par René Philippe.)

---

8) R. Montagne : « Enquête sur le Protectorat marocain » Protectorat de la république française au Maroc. Direction de l'Intérieur, 1952.

# Dénatalité dans l'Uele.

---

Au dernier conseil de la Province Orientale M. le Gouverneur Scholler expose la situation démographique grave dans l'Uele et en partie aussi dans le district de Stanleyville. Des études statistiques faites méthodiquement depuis 1947 il ressort qu'il n'y a même pas un enfant pour trois femmes. Le taux de la natalité moyen pour les 7 ans est de 17, 53°/oo et l'excédent de décès sur les naissances de 412°/oo. Les naissances devraient doubler pour arriver à une démographie saine. Les chiffres relevés depuis 1936 établissent une détérioration progressive constante. Le déficit des enfants qui était de 97 en 1936 est passé à 135 en 1953. Le Gouverneur ajoute que la valeur scientifique rigoureuse de ces chiffres et des méthodes peut être discutée, mais aucun doute ne semble permis quant à la tendance générale que ces chiffres révèlent et que tous les observateurs connaissant les populations confirment.

Cette situation alarmante est connue depuis longtemps, comme l'indique le rappel des chiffres de 1936. Dans la revue de guerre Belgique d'Outremer n° 2, 1944 (article résumé dans AEQUATORIA VII, 1944 p. 158) M. Pierre Borlée a exposé l'état démographique insuffisant de plusieurs peuplades : Babali, Mabudu, Bangba, Babwa, Azande, Mangbetu, donc en fait presque toutes les tribus non-nilotiques de la Province. Une enquête serrée menée par l'auteur dans un secteur restreint des Babali a prouvé que le nombre des naissances en 1939 était la moitié de la moyenne des naissances de 1930 à 1934.

Des enquêtes plus poussées ont été entreprises chez les Mabudu par le service médical de la Croix Rouge à Pawa par les D<sup>s</sup> Degotte, Radna, Wouters et Zanetti. Les résultats ont été publiés dans le Bulletin des Séances de l'I. R. C. B. XIV 1943, 2 p. 356 (avec une note du D<sup>r</sup> A. Duren) et XVIII 1947, 2 p. 581, ainsi que dans le Recueil des Travaux de Science médicale au C. B. n° 1, 1942 p. 125. On y voit la même régression que celle constatée par M. Borlée et celle qui a été signalée à maintes reprises durant toute cette époque parmi les Mongo de l'Equateur. Tous les auteurs cités donnent un aperçu des causes qu'ils estiment responsables de la situation. Ces causes sont si complexes et enchevêtrées, s'influençant mutuellement comme une réaction en chaîne, que souvent le public hoche la tête. Mais il reste que tous ces auteurs de formation si diverse et travaillant sur des populations différentes proposent un ensemble de causes qui, malgré des divergences de détails, présentent une similitude si frappante qu'on ne peut l'expliquer par une simple coïncidence.

Ces auteurs, suivis de publicistes, ont fréquemment insisté sur l'importance du problème pour l'avenir du Congo. Il est donc passablement étonnant que M. le Gouverneur Scholler doit se demander : « Allons-nous laisser se poursuivre, sans rien faire, l'innexorable processus d'extinction qui affecte ces belles races ? » Il a soin d'ajouter qu'un gros effort a été fait au point de vue médical. Mais dans les autres domaines, pour le moins aussi importants ? Pourtant les propositions n'ont pas manqué, émanant même d'organismes qui méritent d'être écoutés. Ainsi dès 1931 la Commission permanente pour la Protection des Indigènes avait formulé le vœu n° 9 :

« Que les gouverneurs des provinces usent des facultés qui leur sont accordées. . . . pour dégrever, d'une quotité appréciable de l'impôt de capitation, là où la natalité doit être réencouragée, le père monogame de trois enfants issues d'union monogamique. »

Aucune suite n'y ayant été donnée le vœu fut renouvelé en 1938, sans meilleur résultat d'ailleurs.

Après la guerre, en 1947, la Commission reprit la question d'une façon expresse, suite aux études démographiques, et proposa dans le vœu n° 4 très motivé un programme d'action immédiate, directe, et simple. Le vœu étant resté sans suite, la Commission dans sa session de 1951 reprit la question avec un nouveau vœu pour une propagande pro-natale et une lutte contre les obstacles. A nouveau le Gouvernement estime ne pouvoir suivre la Commission.

Après tout cela on se demande quelle est la raison de cette attitude ?

Et voici que la question rebondit en partant de l'Administration elle-même. Cette origine assurera-t-elle à la cause de la natalité indigène en revirement favorable ? Si nous devons l'espérer, il ne faut pas attendre des merveilles. Car pas de traces de la possibilité d'une explication par des causes sociales et morales. Leur mention serait-elle tabou à Stanleyville comme elle l'est à l'Equateur ? Persistance de l'opinion de Mr Ryckmans à propos des Môngo (« dégénérescence raciale » ce qui a l'heureux effet de dispenser de recherches ultérieures) ? Ou influence du service médical considérant que ce domaine fait partie de sa « chasse réservée » (comme on l'a vu également pour les Môngo) ?

Quoi qu'il en soit nous avons appris par des informations privées que parmi les causes principales de l'état alarmant de l'Uele se trouvent les pratiques que la propagande de M. Lodewyckx combat avec succès à l'Equateur et qui ont été exposées plusieurs fois dans cette revue. Ne serait-il donc pas utile de diriger les enquêtes dans ce sens ?

G. Hulstaert, M. S. C.

---

# Documenta

## En Afrique du Nord.

---

L'Algérie, la Tunisie et le Maroc sont devenus à des titres divers des pays dépendant de la France. Bien que la méthode n'a pas été la même partout, l'administration directe et assimilationniste d'Algérie a été imitée de très près dans les deux autres pays, malgré l'épithète officielle d'administration indirecte qui s'est réduite à l'apparence du pouvoir laissée aux autochtones.

Même parmi les adversaires déclarés de la France personne ne méconnaît l'œuvre réalisée par les Français au point de vue administratif, économique, scolaire et médical. Les indigènes ont profité dans une large mesure des améliorations sanitaires et culturelles.

Quelle est donc l'explication des événements récents? Expropriations du sol, racisme de colons et de fonctionnaires, mépris trop général vis-à-vis des Arabes, le fait que les communautés islamiques et européennes ont vécu juxtaposées sans se compénétrer? Tous ces éléments ont leur importance, mais ils nous paraissent secondaires. La cause profonde n'est pas d'ordre économique ou social, mais d'ordre politique. Ce que les Nord-Africains reprochent avant tout à la France, est de n'avoir pas suffisamment favorisé l'évolution politique du pays, et de vouloir s'en tenir à un statu quo périmé.

Il serait injuste de dire que rien n'a été fait. Le statut assimilationniste pour l'Algérie est resté lettre morte; mais aussi les Algériens ne veulent pas de cette formule. Pour les protectorats on ne cherche une solution que récemment et au Maroc l'issue a été brouillée par la question dynastique.

L'explication est que dans toute l'Afrique du Nord un mot circule qui électrise tous les auditoires: Indépendance. Cela ne signifie pas sécession complète d'avec la France, mais une nouvelle formule d'association politique. Beaucoup de nuances sont à apporter selon les pays, et les partis, mais un mot magique recouvre tout: indépendance.

Les Français d'Afrique du Nord sont dans leur ensemble hostiles à toute modification profonde du statut actuel. Tous les intérêts de nombreux Français et de leur famille se trouvent en Afrique du Nord. Ils ne sont pas tous hostiles à l'égard des populations autochtones, mais l'ignorance réciproque reste la loi sociale la plus répandue.

Les Français d'Afrique du Nord se trouvent souvent en opposition avec les Français de France auxquels ils reprochent de parler et d'agir sans connaître la situation. Il est un fait que dans leur ensemble les Français sont très mal informés et se soucient fort peu de la situation exacte des pays qui constituent l'Union Française. Une guerre comme celle d'Indochine n'a précisément été possible que par l'indifférence et la passivité de l'opinion publique française.

Parmi les lois générales de la colonisation se trouve à un certain stade de l'évolution l'aspiration à l'indépendance politique.

Jamais, croyons-nous, un peuple n'a été arrêté dans ce désir d'indépendance par les

avantages économiques, sociaux ou culturels que pouvait lui procurer sa dépendance elle-même. Il faut méditer la rigueur absolue de cette loi universelle. (d'après P. Bretaudeau, dans *Eglise Vivante*, VII, 1, 1955).

## Expédition chez les Pygmées.

On se souvient que, l'an dernier, une mission scientifique composée des professeurs Burssens et Schebesta partit pour l'Ituri dans le but d'étudier les idiomes parlés par les pygmées de cette région.

Le dernier voyage du P. Schebesta dans ce pays remonte aux années 1949-1950, au cours desquelles, avec l'aide et des subsides de l'I.R.S.A.C. il s'employa à étudier sur place les mœurs et le langage des peuplades de race pygmée pure qui, dans la partie sylvestre de ce district, vivent en symbiose avec des tribus nègres qui passent pour être les descendants des plus anciens habitants de race bantoue ou soudanaise du Congo. De ce séjour, il rapporta la matière d'un ouvrage qui fait autorité : « *Die Bambuti-Pygmäen vom Ituri* ».

La mission Burssens-Schebesta est arrivée au terme de sa tâche. Pendant quatre mois, elle a exploré les épaisses forêts de l'Ituri, parcourant plus de 5.000 km et visitant les campements de pygmées dispersés dans ces forêts. Ces pygmées, appelés Bambuti, vivent en nomades des produits de leurs chasses et de leurs cueillettes. La taille moyenne des hommes ne dépasse pas 1,43 m. et ils diffèrent physiquement des noirs, leurs voisins.

En ce qui concerne les résultats de la mission, le professeur Burssens a déclaré au correspondant de l'Agence Belga à Irumu que ces investigations ont porté sur douze idiomes, dont la moitié est parlée par les pygmées et l'autre moitié par les tribus indigènes avec lesquelles ils sont en contact. Le professeur Burssens a réalisé nonante enregistrements, parmi lesquels de nombreux chants pygmées. (Communiqué Belga).

A. Burssens.- Voorlopig beknopt verslag.

De onderzoekstocht bij de Pygmeeën in het Ituri-woud, waarmede ik, in samenwerking met Prof. Dr. Paul Schebesta (Wenen), werd belast, heeft plaats gehad van 6 oktober 1954 tot 4 februari 1955. De opdracht ging uit van het Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut (thans Koninklijke Academie voor Koloniale Wetenschappen). De Rijksuniversiteit te Gent bezorgde me een geschikt registratieapparaat, werkend met een veer en batterijen; het Instituut voor Wetenschappelijk Onderzoek in Centraal-Afrika zorgde voor het kampeergerei.

Het hoofddoel was: het wetenschappelijk onderzoek van de pygmeeëntalen, met inbegrip van het registreren op band van taalmateriaal; het bijkomstig doel was: het vergaren van aanvullend etnografisch materiaal.

Het linguïstisch onderzoek werd door ons beiden gedaan. We werkten elk afzonderlijk, doch zo goed als altijd op dezelfde plaatsen bij Pygmeeën en Woudnegers. De opnamen op band vielen uitsluitend mij ten deel; het etnografisch werk werd hoofdzake-



lijk door Dr. Schebesta verricht, afgezien van het vergaren van etnografische voorwerpen.

Het onderzochte gebied is grosso modo gelegen tussen Irumu-Nyanya-Wamba in het noorden, het Ruwenzorimassief en Butembo in het oosten, de mijnweg naar Etembo in het zuidwesten.

De voornaamste plaatsen van onderzoek waren : Pawanza, Bahaaha, Kenya, Kaa, Mutwanga, Mwenda, Bafwako, Bafwasamoa. Tal van andere plaatsen werden aangedaan ; zo goed als overal werden bandopnamen gedaan. Werden geregistreerd : woorden, zinnen, vertelsels, mythen, zangen, muziek ; in het geheel 99 opnamen die alle als gelukt mogen worden beschouwd. Het registratie-apparaat (MMK 3, Maibak) heeft alle voldoening geschonken.

Daar de Pygmeeën in de verschillende door ons onderzochte gebieden ongeveer dezelfde taal spreken als de Woudnegers met wie zij in symbiose leven, heb ik telkens zowel het idioom van de Woudnegers als dit van hun Pygmeeën onderzocht. Uit het vergelijkend taalonderzoek zal achteraf blijken in hoeverre ze toch verschillen.

Achtereenvolgens kwamen aan de beurt de idiomen van de Efe-Pygmeeën en van de Balese-negers, gesproken in de buurt van Pawanza ;

de Bambute-Pygmeeën en de Woud-Babira, in de buurt van Bahaaha ;

de Bakaiku (Papere), in de buurt van Kenya ;

de Bambute en Woud-Babira te Kaa en omstreken ;

de Mvooba en de Pygmeeën in de buurt van Mutwanga aan de voet van het Ruwenzori-massief ;

de Bahianzi, op dezelfde plaats ;

de Babeke en de Pygmeeën in de omstreken van Bafwako ;

de Babelu en de Pygmeeën te en nabij Bafwasamoa.

14-5-1955

## Les rites de l'initiation chez les Bushong.

L'auteur, qui a lui-même subi l'initiation, donne une description des rites pratiqués par les Bushong du territoire de Mweka, Kasai. Seuls les villages royaux, c'est-à-dire ceux qui versent un tribut spécial au roi, sont autorisés à tenir des initiations. Des histoires effroyables sont répandues quant aux dures épreuves et dangers que les novices sont obligés de subir, mais celles-ci sont surtout destinées à en imposer aux femmes et aux jeunes gens qui ne sont pas encore initiés, et à rehausser le prestige de l'initiation. En effet, bien que les novices soient soumis à certaines tensions et à des sentiments de crainte, il n'existe pas d'épreuves réellement terribles, ni aucun danger. Les novices passent une période de préparation dans une hutte spéciale installée sur la place du village ; ils apprennent des chansons et des devinettes et sont soumis à divers tabous dont plusieurs, cependant, ne sont pas appliqués rigoureusement. En sortant de la hutte, les jeunes gens passent à travers le tunnel d'initiation et se rendent ensuite à un camp dans la forêt. Puis, ils rentrent au village où ils dansent sur la place et engagent des simulacres de combats. Les dernières cérémonies ont lieu au village.

L'on suppose que l'initiation a été établie par Woot, l'ancêtre des Bushong, qui est la source de la fertilité. Woot participe également aux rites sous diverses formes symboliques. De nombreux mythes de la création existent encore et, d'après l'un deux,

Woot, par commerce incestueux avec sa sœur, fut père de neuf fils. Par leur intermédiaire, il a créé la terre et toutes les créatures vivantes. Il a aussi établi l'organisation matrilinéaire de la société et il a appris divers métiers aux hommes. Au moyen des cérémonies d'initiation, les jeunes gens meurent à l'ancienne vie de dépendance des femmes et naissent à la vie nouvelle d'adultes mâles. Le symbolisme et les rites de l'initiation soulignent la différence entre la brousse et le village, la ségrégation momentanée des novices et leur réintégration dans la vie du village, le rôle du roi (qui est le successeur et le représentant de Woot) et la loyauté qui lui est due. Les novices reçoivent de l'instruction dans la conduite sexuelle et une formation dans le comportement social. Les cérémonies de l'initiation varient de village en village et de temps en temps suivant les notions des instructeurs ; par conséquent, elles sont constamment adaptées aux fluctuations des circonstances et des situations (Résumé d'après J. Vansina, in AFRICA XXV, 2 p. 138-153).

L'auteur a obtenu la permission de participer à l'initiation grâce à la protection du roi et dans l'espoir qu'il pourrait ainsi réfuter les accusations d'immoralité invoquées par les missionnaires. Comme, d'après la description, il y a plus d'une grave objection à faire du point de vue moral, le but des indigènes ne sera sans doute pas atteint, bien au contraire.

## Remarques sur l'Ethnologie.

1. - Les missionnaires ont besoin de connaître les indigènes, la vie indigène, les coutumes, les mœurs, les idées et les sentiments des indigènes. Dans la mesure où ils ignorent ces choses, ils sont souvent des ouvriers incompetents, peu utiles, et souvent malfaisants.

2. - La vie indigène évolue rapidement. Cette évolution est marquée par la disparition de certaines coutumes et de certaines mœurs, ou par des changements considérables apportés à ces coutumes et à ces mœurs.

Mais une évolution sociale n'est pas nécessairement profonde, radicale et définitive, parce qu'elle est rapide. Ce peut même être, en bien des cas, le contraire. En tout cas la disparition d'une Coutume et l'apparition d'une Coutume nouvelle ne signifient pas que l'esprit ancien, la mentalité traditionnelle, a disparu aussi. Et il est donc absolument indispensable que les missionnaires connaissent avec précision ces Coutumes soi-disant disparues ou en voie de disparaître. Pour les connaître on ne s'adressera pas à des témoins trop jeunes ; mais aux anciens ; sinon, l'enquête n'est pas sérieuse

3. - Ne pas confondre COUTUMES, MŒURS, USAGES.

Des USAGES sont des manières de faire plus ou moins répandues et plutôt individuelles même s'ils sont le fait de beaucoup.

Les MŒURS sont les manières de faire générales d'une population ou d'un milieu social : c'est ce que tout le monde fait, dans ce milieu, en ce sens que ceux qui font autrement sont des exceptions.

Les COUTUMES sont les normes, les règles qu'il faut observer dans la vie privée et dans la vie publique sous peine de causer un désordre plus ou moins grave dans le groupe (famille, village, tribu...) désordre qui sera châtié par la colère des ancêtres : sécheresse, maladies, morts ou autres calamités.... Ce sont les Coutumes, et non les

Mœurs, qui tiennent lieu de lois. Les Mœurs peuvent être ou n'être pas conformes aux Coutumes, c'est-à-dire que les Coutumes comme les lois écrites, sont plus ou moins respectées. ( Pères Blancs, dans : Ethnologie et Chrétienté n° 12 ).

## Langue et Enseignement.

« Ce serait très mal comprendre notre point de vue que de nous attribuer le dessein de combattre l'expansion de la culture française ou de nous croire a priori opposé à l'idée d'une assimilation culturelle. Ce que nous avons dit et ce que nous tenons à réaffirmer, c'est que cette assimilation est une utopie, et qu'on ne peut bâtir une politique culturelle sur une utopie . . . . .

En aucun cas on ne peut considérer l'enseignement primaire comme une simple préparation à l'enseignement secondaire. On se garde de le faire en Europe; il y a encore moins de raisons à le faire en Afrique (où cependant on y tend de plus en plus, Réd.). L'enseignement primaire doit constituer un cycle fermé, dispensant outre un enseignement complet de matières élémentaires mais variées, immédiatement utiles, une éducation de base permettant à ceux que les circonstances ou leurs aptitudes empêchent ou empêcheront d'aborder le cycle des études secondaires, de jouer un rôle honorable dans la société . . . .

Les Français ne sont pas suspects de nourrir un préjugé favorable à l'égard d'un enseignement en langue vernaculaire, puisque leur politique a toujours tendu à l'assimilation culturelle des territoires d'outre-mer. Le témoignage de M. Charton, membre de l'Institut, Inspecteur Général de l'Instruction Publique en France . . . n'en est que plus précieux . . . (il a attiré) l'attention sur le fait que la première tendance des peuples arriérés est de réclamer un enseignement en langue européenne, parce qu'ils y voient un moyen d'émancipation. Mais dès qu'ils prennent conscience de leurs possibilités, ils exigent un enseignement qui conserve le respect de leur culture propre.

Au début les musulmans refusaient de rester dans les lycées fondés pour eux; maintenant qu'ils ont la possibilité d'obtenir tous les diplômes par le lycée et l'université, ils demandent la réintégration de leur culture dans l'enseignement.

Les récents événements de Tunisie et d'Egypte n'ont pas démenti cette opinion.» (Prof. J. Larochette, dans Problèmes d'Afrique Centrale, n° 16).

## Collaboration entre Blancs et Noirs.

Tous les journalistes et les observateurs qui ont étudié l'Afrique sont d'accord: le Congo Belge est la colonie où les Indigènes sont les mieux traités, et où ils possèdent le standing de vie le plus élevé. Un gouvernement paternel veille attentivement sur leur bien-être, leur rétrocède une part considérable des revenus de production. Il les défend avec efficacité contre l'activité de certains exploitants.

Mais ici, à peine plus qu'ailleurs sur ce continent, très peu de progrès ont été réalisés dans le domaine d'une véritable coopération entre Européens et Africains depuis un

quart de siècle. . . .

Les Européens ont commis - et commettent encore - beaucoup de fautes. . . . Dans trop de colonies, la richesse apparente ou réelle du Blanc est étalée avec un manque de pudeur choquant. Trop de villas et d'autos somptueuses d'une part, trop de cases misérables et de pieds nus de l'autre.

Les territoires civilisés en dehors du Catholicisme seront les premiers à rejeter l'influence européenne. La présence de plusieurs églises différentes dans un pays primitif est une grave cause d'instabilité morale et sociale.

La crise au Kenya est un signe avertisseur pour beaucoup de pays africains. Elle est beaucoup plus profonde qu'on ne le croit. Sa solution dépend d'une meilleure justice distributive et non - comme on l'imagine à Londres et à Nairobi - d'une justice répressive rigoureuse.

Les pays africains devenus indépendants et pourvus d'un statut démocratique, ne sont mûrs ni pour l'indépendance, ni pour la démocratie. Ce que notre civilisation y a édifié au temps de sa suprématie est voué à une ruine plus ou moins rapide si une formule honnête et nouvelle de collaboration entre Européens et Indigènes n'est pas découverte - et si une atmosphère de confiance mutuelle n'est pas établie. . . . ( Gabrielle d'Ieteren et André Villers, L'Afrique Mouvante, 3<sup>e</sup> éd 1954, p. 276-277 ).

## Veuvage de la Femme.

Mme M. H. Lefauchaux exprime à M. le Ministre de la F. O. M. sa surprise d'avoir vu récemment invoquer par les administrateurs en fonction dans les territoires d'outre-mer l'arrêté Bonnacarrère du 26 mai 1934, aux termes duquel « la mort des conjoints ne dissout pas le mariage ». Ce texte, en contradiction formelle avec le décret du 14-9-1951 destiné à améliorer le sort des femmes vivant dans un régime de droit coutumier, est encore invoqué aujourd'hui pour justifier les exigences de remboursement de « dot » impossibles à concilier avec la liberté de contracter un nouveau mariage. Et demande s'il est nécessaire qu'un texte précise le caractère caduc de l'arrêté Bonnacarrère, alors qu'au moins deux décrets postérieurs ( celui de 1939 et celui de 1951 ) infirment nettement cet arrêté.

La réponse du Ministre est confuse dans ses explications, mais très claire dans l'assentiment donné à la pensée de Mme Lefauchaux.

Nous citons d'abord ce qui est très clair :

« De la combinaison des textes, il résulte que la veuve peut conformément à la coutume, épouser l'héritier, ou refuser de se rendre chez le dit héritier en toute liberté. La mort de l'époux est donc bien, en l'état actuel, une cause de la dissolution de mariage. Elle entraîne maintenant, pour la veuve qui désire devenir libre, la rupture du contrat lui-même ».

Ce qui est moins clair, dans la réponse du Ministre, mais qui serait digne d'être exploité par des auteurs comme Molière ou Courteline, ce sont les efforts du rédacteur commis à l'explication de l'arrêté Bonnacarrère, justifiant la coutume et la phrase incriminée qui refusait à une femme le droit au veuvage, même si son mari est décédé.

Aujourd'hui, grâce au Ministre de la France d'Outre-Mer et à la mention qui fut faite au « J. O. » de la République française, nous sommes obligés d'admettre qu'une femme est vraiment veuve quand elle a perdu son mari. ( D'après Afrique Nouvelle, Dakar, n° 358 ).

# Bibliographica

---

**Margaret TROWELL: Classical African Sculpture 103 p. London, Faber and Faber , 1954. 30/-.**

Ce livre est un essai de synthèse de tout ce qui est connu sur les sculptures africaines. L'auteur ne donne pas seulement un aperçu des divers styles, des usages, des techniques, des cérémonies et croyances associées avec l'ouvrage, mais aussi du cadre sociologique. Ainsi elle discute successivement de l'attitude devant l'art africain et des normes d'appréciation pour la forme comme pour le contenu spirituel. Elle présente les deux poles: l'art théocentrique ou plutôt religieux ( tourné vers les esprits quels qu'ils soient selon l'attitude religieuse de l'artiste ) et l'art anthropocentrique ou selon son expression "man-regarding" ce qui correspond à ce qu'on désigne communément par: art profane. Entre les deux l'auteur place un art intermédiaire: l'art de manifestation rituelle, c.à.d. un art destiné aux esprits mais en même temps, par ses formes extérieures, produit pour plaire aux spectateurs.

Le livre ne traite pas de l'art plastique de toute l'Afrique noire, mais seulement d'une partie comprenant *grosso modo* la Guinée ( avec le Soudan occid. et la Nigérie ), le Cameroun et l'A.E.F. plus le sud du Congo Belge; l'auteur estime que l'art des autres régions est trop simple pour être inclus dans une étude synthétique de cette nature. Dans cette aire plusieurs zones sont établies ayant chacune sa propre école de sculpture, son propre style, qui sont étudiés plus en détail. Un autre chapitre est consacré à la critique de chaque école et style.

Deux cartes situent le terrain étudié et les tribus dont il est question. De nombreuses illustrations, groupées en fin de volume sur 48 planches superbement exécutées, présentent des exemples des divers styles.

G.H.

**E. VAN AVERMAET, O.F.M. : Dictionnaire Kiluba-Français ( en collaboration avec Benoît Mbuya ). XVI + 838 pp. Musée Royal du Congo Belge, Tervuren, 1954. .**

Dit sinds lang aangekondigde werk is ons eindelijk onder de handen gekomen. Het is een lijvig boekdeel met een schat van woorden en uitdrukkingen, spreekwoorden en spreuken uit de Luba-Katanga taalschat. De auteur die jaren hieraan werkzaam was (zie Inleiding) pluist tot in de kleinste details de verschillende betekenissen der woorden uit. Voor veel woorden en uitdrukkingen geeft hij ter verduidelijking een correcte Nederlandse vertaling.

De uitspraak wordt door enkele regels in de Inleiding aangegeven. Er wordt geen zuiver-fonetische spelling gebruikt, alleen een paar speciale tekens om enkele speciale fonemen uit te drukken.

Wat in dit werk een buitengewone prestatie mag heten is het feit dat al de tonen (hoge, lage, midden, stijgende, enz) worden aangegeven. (De regels staan in de Inleiding.) Er is geen woord, geen tekst, die men niet volgens de juiste melodie aangegeven vindt.

Als men Pater Ernest bezig gezien heeft bij het opstellen, het controleren, het verbeteren van zijn tekst, dan kan men niet anders dan bewondering voelen voor zijn werkkraft en uithoudingsvermogen. De laatste jaren van zijn leven was de auteur zeer zwak van zicht, en toch zat hij nog uren aan één stuk met het vergrootglas zijn handschrift te verbeteren. Hij heeft eigenhandig de tekst geklopt, verbeterd, herklopt en tot de laatste minuut veranderingen en verbeteringen aangebracht.

De volgorde der woorden wordt in zijn inleiding verantwoord. Hij heeft de meest voor de hand liggende oplossing gebruikt voor de rangschikking: de alfabetische orde volgens de stam (het prefiks wordt weggelaten voor de werkwoorden, bij de andere woorden wordt het voor de stam geplaatst, ervan gescheiden door een streepje)

De afleidingen zijn quasi volledig. Elk woord van belang krijgt een voorbeeld, hoe het gebruikt wordt in de levende taal. Spreuken, spreekwoorden, geijkte uitdrukkingen worden bij het bizonderste woord geciteerd en de betekenis ervan aangegeven. Dat heeft voor gevolg dat er een weelde van ethnografische gegevens in opgenomen zijn. Waar het enigszins mogelijk was heeft hij de specifieke Luba-gebruiken aangegeven. Ook vindt men er een groot aantal psychologische, morele en godsdienstige gegevens in vervat. In een woord, het is een hele Luba-encyclopedie.

Spraakkundige gegevens vindt men ook wel sporadisch aangetekend, maar meestal verwijst de auteur naar zijn Luba-spraakkunst, waaraan hij bezig was, maar die helaas niet afgeraakte vóór zijn dood. Een gedeelte van die spraakkunst was al geredigeerd, de rest berust in zijn talrijke nota's en fichen. En het zal zeker heel wat werk vragen om die nota's verder uit te werken.

Er zijn nog drukfouten te vinden in den tekst; de meeste kan men zelf verbeteren. Andere zijn verwarrend. Bv. bl. 300, eerste regel: Kiku.yu moet kiku.ya zijn. In Kinkondya is er een blanke die genoemd wordt: Katu.ta biku.ya = die akkers verwoest, omdat hij de maniokbloem zo goed betaalde dat hij oorzaak was dat de inboorlingen hele akkers maniok uittrokken. Zie tu.ta nzibo - kibundi bl. 763, 764.

Deze en andere kleine onnauwkeurigheden over het hoofd ziende, mogen we wel zeggen dat het woordenboek, zoals het voor ons ligt, een belangrijk en een nuttig werk is. Niet alleen voor diegenen die zich rechtstreeks met de Baluba bezig houden, zoals missionarissen en agenten van de staat, maar ook voor al de linguïsten en ethnologen die zich met Afrikanistiek inlaten. Door zijn rijkdom aan gegevens werpt het een groot licht, niet alleen op de taal, maar ook op de hele ziel der Baluba. We mogen ook niet vergeten dat er tot nu toe, bij mijn weten, nog maar drie andere, even belangrijke, woordenboeken werden uitgegeven, voor het Kongolese gebied, nam. voor het Kikongo, het Lomongo, en het Ngbandi. Het Kiluba-woordenboek kan gerust de vergelijking met zijn oudere broers doorstaan.

We moeten de Commissie voor Afrikaanse taalkunde gelukwensen met de keurige uitgave. De druk is klaar en goed verzorgd. De medewerkers verdienen een pluimpje. Op de eerste plaats de heer Benoît Mbuya voor zijn kostbare hulp bij het opstellen van dit werk. Ook P. Bartel Schildermans voor de onbaatzuchtige wijze waarop hij zich gekweten heeft van de ondankbare taak om het werk persklaar te maken en de drukproeven te verbeteren.

Het is een handig boek. Het is een nuttig werktuig. We kunnen het alleen betreu-

ren dat het op zo'n klein aantal exemplaren werd afgedrukt. Dit woordenboek moest minstens in handen kunnen gegeven worden van onderwijzers en andere geëvolueerden uit de Luba-streek. Gezien de te kleine oplage zal dit onmogelijk blijken. Laten we intussen hopen dat er iemand gevonden wordt die bereid is ook het tweede deel Frans-Kiluba op te maken.

P. Adalbert Gillis.

**G. HULSTAERT + A. DE ROP, M.S.C. : Rechtspraakfabels van de Nkundó. 170 blz. Commissie voor Afrikaanse Taalkunde, Tervuren 1954. 100 fr.**

De 46 fabels, die ons hier, keurig verzorgd, geboden worden, zijn vooral op aandringen van Mgr. Van Goethem door inlanders opgetekend. Vermelding verdienen de oud-rechter Eféte Pierre en de oud-moniteur Bokaá Etienne. E.P. Hulstaert zorgde voor de inleiding en de toontekens op de inlandse tekst, terwijl E.P. De Rop de vertaling en de annotaties leverde.

Deze fabels behoren tot een genre, dat tot nogtoe als zodanig niet bekend scheen. Onze Nkundó noemen ze *bekóló byā bakambo*, en bedoelen ermee de toehoorders aan te zetten om de verhaalde problemen te beoordelen en op te lossen. Het zijn dus geen raadsels (die ook in hun ogen een gans andere categorie vormen), maar eer gefingeerde gevallen, waarop de luisteraar zijn vernuft en zijn redeneerkunst kan scherpren.

Het lijkt me, dat die fabels in drie series zouden onder te brengen zijn. Een eerste serie heeft rechtstreeks niets met recht of billijkheid te maken, maar wil de toehoorder alleen zijn voorkeur laten motiveren. Tot deze serie behoren de fabels die vragen wat onder verschillende voorwerpen het nuttigste is: onderdelen van huis (17), van boom (18), prauw of spreektrom (23), rafiapalm of oliepalm (24), klimkoord, stamper of stampblok (32) vuur of ijzer (37), knolgewassen of boomvruchten (38), zonen of dochters (30). Hierbij zouden ook te rekenen vallen wie de sterkste is (1), de overzetfabel (28), ook 40 en 41, evenals de fijne kettingverhalen 42 en 43.

Een tweede serie zou de fabels omvatten, die nog niet rechtstreeks tot de echte rechtspraak s.s. behoren, maar waar het oordeel en de beslissing toch rekening te houden hebben met billijkheid en welvoegelijkheid. Hiertoe zou ik rekenen 2 en 5, ook 11 en 12 waar de slaaf aan de man behoort, 13 en 14 met hun toch wel wat tegenstrijdige oplossingen, 21 al hoort die ook wel in de eerste serie, 29, zelfs 35 en 46.

Een derde en laatste serie geeft problemen wier oplossing in strikte zin op recht en wet gebazeerd is of zijn moet. Hieronder zou ik rekenen: 3: overzetter, jager en buitverdelers, 4: wie de slaaf aanwees of pakte; 7, 8, 9, 10, 16, 27: wie 'n dode aanwijst, erbij brengt of hem doet herleven, ook 20 en 22. De vader die zijn schoondochter tot bijzit neemt (25), wie recht heeft op de tuinvruchten (26), jager en helper (31), overdracht van gezag op jongere zoon (33) of op zoon van tweede vrouw (34), afgunst (36), diefstal (44) en belediging (45).

In meerdere fabels is de gegeven oplossing onaanvaardbaar of minstens sterk betwistbaar. Dit is van minder belang voor de fabels der eerste serie, maar is verwarrend voor de beide andere series. De verschillende oplossingen voor 7, 8, 9, 10, 16, en 27 hadden beter

vermeden kunnen worden. Het antwoord op 7 past niet eens in het verhaal. Zou het niet mogelijk zijn de voornaamste ervan aan meerdere bevoegde inlanders voor te leggen?

Ik hoop nu maar, dat deze enkele opmerkingen de lezer juist het belangrijke van deze bundel zullen hebben aangetoond, en een aansporing mogen zijn om de studie van het inlands recht te bevorderen

E. Boelaert.

### A. VERBEKEN : Contribution à la géographie historique du Katanga et de régions voisines. Brussel, K.B.K.I. Sectie voor morele en politieke wetenschappen, Boek XXXVI. 1, 1954, 110 blz. 100 fr.

In het werk tracht de schrijver een verklaring te geven van de namen Unyamwezi, Tanganyika, Katanga, Garenganze, Moero, Bangweolo. In zover deze studie geschiedkundige bronnen verzameld heeft over deze namen is het een lovenswaardig werk. Wat de naamkundige verklaringen zelf betreft moet voorbehoud gemaakt worden. Geschiedenis en archeologie zijn voorname en niet-te-missen bronnen om tot een verklaring van namen te komen, doch naamkunde is op de eerste plaats toch een taalwetenschap. Namen zijn woorden, waarvan de oorsprong slechts te achterhalen is, indien men de oudere vormen kent, de historische ontwikkeling van de taal en de dialectologie. In Europa was naamkunde lange tijd in discrediet, omdat er geen linguïsten aanstonden, maar liefhebbers, die bij het schrijven van plaatselijke geschiedenis zeer primaire verklaringen van geografische-namen gaven; zo trachtte men bv. Rupel te verklaren uit het Grieks: Ruoo, vloeien.

Alvorens men een Bantoe-naam verklaren wil, moet het vaststaan in welke taal of dialect die naam zijn oorsprong vindt. Vóór men met een Swahili-woordenboek in de hand overgaat tot het geven van een etymologie, moet het bewezen zijn dat het over een Swahili-naam gaat. De schrijver haalt bv. aan, dat Maniema een ingevoerde naam is; geeft geen aanduiding vanwaar die naam komt en poogt toch het eerste lid van de naam te verklaren.

Vóóraleer men argumenten haalt uit prefixen moet men ook weer weten tot welke taal de namen behoren. De prefixen, voor een bepaalde woordgroep gebruikt, verschillen dikwijls van taal tot taal; hoeveel verschillende prefixen worden bv. niet in de Bantoe-taalgroep gebruikt om een taal aan te geven? (tshi, ki, lo, li, enz.) Aangaande prefixen van geografische namen vinden wij bv. volgende nota bij de schrijver, blz. 43, nota 3: « *A noter ici en passant qu'en Afrique centrale la plupart des noms de rivière sont marqués par le préfixe LU, contraction de LUI, rivière, eau courante.* » Er zijn inderdaad veel voorbeelden van stromen, die het prefix LU hebben of LO in gebieden van zevenklinkertalen; zo lopen bv. door het Môngo-gebied de *Lomamé, Lömela, Lolóngó, Loilaka, Lokoló* enz. Doch ook de talen (dialecten) hebben er het LO-prefix, bv. *Lonkundó, Lokonda, Longandó*, enz. Komt datzelfde LO-prefix dan ook voort uit de samentrekking van LUI, rivier???

Op blz. 61 geeft de schrijver drie getuigenissen aan, waarin gezegd wordt, dat de naam van de streek Katanga voortkomt van de naam van de chef: « *Le nom de Katanga a été donné à cette région par les premiers trafiquants qui se rendirent chez le chef de ce nom...* » Op blz. 62 besluit hij: « *Ainsi donc, nous pouvons tenir pour certain*



*que Katanga, nom d'une contrée, fut attaché comme titre au chef de cette contrée, ce qui est bien la manière des Africains.* » Wat eigenlijk de omgekeerde bewering is van wat vooropgaat.

Op blz. 63 en volgende zoekt de schrijver de etymologie na van de plaatsnaam Katanga; hij betoogt als volgt: Tanga = stuk stof dienend als ruilmiddel. Tanga betekent ook rijkdom in geld. Nu Katanga is rijk aan koper. Dus is het niet onmogelijk dat Katanga betekent: land rijk aan ruilwaarden. (?) Wanner een persoonsnaam uitgebreid wordt over de streek, waarover die persoon heerst, kan men de verklaring van die naam niet zoeken in de eigenschappen, eigen aan de streek, vermits deze maar oneigenlijk aldus genoemd wordt.

Wil men de naamkunde in Afrika in veilige banen leiden, dan moeten archeologen en geschiedschrijvers zorgen voor de nodige documenten en aan de linguïsten de verklaring van de namen overlaten. Anders loopt men gevaar dezelfde fout te begaan als de geschiedschrijvers G. Kurth en Arnold.

A. De Rop.

#### A. ROEYKENS, O.M. Cap.: *Les débuts de l'œuvre africaine de Léopold II* - Mémoire de l'A.R.S.C. 1955, 447 pp., 450 fr.

De klasse der Morele en Politieke Wetenschappen van de koninklijke koloniale Academie opent met dit werk op schitterende wijze een nieuwe reeks verhandelingen, waarin de geschiedenis onzer kolonie wel een heel bijzondere plaats gaat bekleden.

Vanaf zijn verschijnen viel dit werk een ongewone bijval ten deel, die meer dan verdiend is. De verslaggever, O. Louwers, mocht er terecht van zeggen: "L'auteur a fait œuvre de pionnier... il a rassemblé une masse de matériaux, préparé la voie à d'autres, suggéré des solutions, ouvert des discussions... en un mot il force les historiens à refaire l'histoire des débuts de l'œuvre africaine de Léopold II... Il a reconstitué et l'atmosphère de l'époque et surtout la pensée du Souverain... Nul n'a, mieux que lui mis en relief la finesse, la perspicacité du travail, l'aptitude diplomatique et la haute qualité du génie politique de Léopold II".

Het werk, dat enkel bedoeld is als aanvulling en ... verbetering ook van bestaande werken, leest als een roman en opent steeds nieuwe en onvermoede uitzichten, zodat de meegesleepte lezer telkens opnieuw spijt krijgt dat de schrijver elders verschenen studies als gekend veronderstelt of andere studies in 't verschieft stelt.

Of de schrijver erin geslaagd zal zijn iedereen te overtuigen dat Leopold II reeds 1875-76 het Kongobekken uitgekozen had voor zijn toekomstig rijk, is te betwijfelen, maar wat hij aan de hand van vele, tot nog toe ongepubliceerde documenten, weet te vertellen over de Aardrijkskundige Conferentie van Brussel en het ontstaan van het Comité d'études du Haut-Congo is bijzonder belangrijk, al zal misschien ook hier bij sommigen een zeker gevoel van onbehagen blijven bestaan over de diplomatieke wijze waarop geheime bedoelingen hier worden verdoezeld.

Met genoegen vond ik hier ook gegevens die enig licht werpen op het bestendig streven van de Koning naar partikuliere grondeigendom.

Het was zeker niet mogelijk een volledig standaardwerk te schrijven over de genesis

van Kongo-Vrijstaat, nu men pas begonnen is de documenten te bestuderen en te publiceren. Maar dit eerkijke en heerlijke werk van P. Roeykens zal er zeker veel toe bijdragen om verkeerde opvattingen recht te zetten en de volgende studies op juister banen te leiden.

E. Boelaert.

### **O. N. U. Etudes spéciales sur la situation de l'enseignement dans les territoires non autonomes** New York 1954. VI. B. 1 - 150 pp.

Comme objectifs de l'enseignement dans les territoires non autonomes le chap. I nous donne :

" a ) Développer la conscience morale et civique et le sens de la responsabilité morale et civique des populations et les mettre à même de prendre une part grandissante de responsabilité dans la conduite de leurs propres affaires ;

b ) Élever le niveau de vie des populations en les aidant à améliorer leur productivité économique et leur état de santé ;

c ) Promouvoir le progrès social des territoires, tout en tenant compte des valeurs culturelles fondamentales et des aspirations des populations intéressées ;

d ) Assurer l'extension du développement intellectuel des populations de manière à leur donner accès à tous les niveaux culturels " .

Ces quelques lignes donnent le ton du livre, le ton onusien où le bien commun se réduit trop au niveau de vie matérielle et à la politique d'autonomie.

Comme chaque édition des O. N. U. ce livre est bourré de statistiques très intéressantes, très utiles et souvent . . . insuffisantes pour laisser juger de la situation réelle.

Mais le point le plus important, le plus dangereux à signaler me semble être le glissement graduel vers un étatisme de plus en plus accentué, qui se traduit en matière d'enseignement à charger le Gouvernement de tout l'enseignement. Non seulement le livre constate, surtout depuis 1950, une tendance générale vers un système scolaire unifié, vers un système scolaire national ( p. 97 ), mais il trouve que « l'enseignement obligatoire est dans une grande mesure lié au principe selon lequel l'enseignement est une responsabilité de l'État » ( p. 18 ).

Il est vrai que les auteurs maintiennent comme principe le plus important en la matière « celui de l'égalité des possibilités pour tous les groupes raciaux, religieux et culturels de la population » ( p. 2 ), mais la question fondamentale en la matière, comment obtenir et garantir cette égalité, est évitée comme la peste.

Cette lacune fondamentale donne aux études un irréalisme d'autant plus dangereux que la solution étatiste perce un peu partout, solution qui consiste à reconnaître en théorie tous les droits des groupes raciaux, confessionnels, culturels et linguistiques et à les méconnaître autant que possible en pratique.

« Dans les sociétés coloniales, avouent-ils, la collectivité nationale n'existe pas en tant qu'entité culturelle et sociale » ( p. 81 ), mais toutes les faveurs des auteurs semblent aller à « une politique dont le but est de susciter et de mobiliser les forces sociales de la société en formation et de les employer à la reconstruction sociale et à la réorganisation culturelle » ( p. 81 ). Comme si toutes les forces que les Gouvernements créent, dans les colonies comme dans les métropoles, n'étaient pas déjà assez centripètes et donc destructrices de toute différence autre que celle du nombre civique.

De plus en plus « développer la conscience morale et civique » devient le premier objectif de l'enseignement, et de plus en plus la moralité se réduit au civisme. Déjà en 1919 le besoin s'est fait sentir d'une société des nations-ethnies à côté de la société des gouvernements. Si maintenant l'O. N. U. se fait le porte-parole des États omnivores, tout enseignement deviendra demain un simple instrument de totalitarisme.

E. Boelaert.

### **O. N. U. : Aperçu de l'évolution des conditions économiques en Afrique 1952/1953. New-York 1954. 3 fr. s.**

Le rapport sous revue constate que l'activité économique intérieure et le niveau des revenus monétaires se sont élevés dans presque toute l'Afrique. Dans les territoires dépendants les dépenses consacrées aux programmes de développement se sont accrues et les investissements privés ont aussi été encouragés par la très grande activité du marché de certaines matières premières.

Si les exportations de produits minéraux se sont en général mieux maintenues que celles des produits agricoles, les dépenses de développement ont compensé la diminution qui se serait produite dans le revenu monétaire global.

Quant aux prix, on constate, pour autant que les indications fragmentaires disponibles permettent de conclure, une certaine hausse des prix des produits importés et d'origine locale ainsi que du coût de la vie. Le taux des salaires a augmenté dans certains territoires.

Les prix des produits agricoles ont baissé, sauf le cacao et le café, les prix des produits minéraux ont été plus élevés.

Les exportations ont, en valeur totale, augmenté, sauf pour le Soudan anglo-égyptien; on a constaté un peu partout cependant une baisse des exportations de produits agricoles; cela a eu pour conséquence une modification dans la répartition des revenus. Des chiffres statistiques détaillent les données essentielles disponibles sur les conditions économiques de chaque région.

G. S.

### **O. N. U. Instabilité des marchés d'exportation des pays insuffisamment développés. 104 p. New-York 1954. 4 fr. s.**

Les pays insuffisamment développés étant, dans une mesure essentielle, tributaires de leurs exportations il a paru utile d'étudier les fluctuations de ces exportations pour la période de 1901 à 1950. Les conclusions de l'étude à laquelle a procédé le Secrétariat de l'organisation des Nations Unies sont en bref les suivants :

*Fluctuations du volume des exportations* : On constate tout d'abord que les variations dans les exportations proviennent plus des fluctuations du volume de ces exportations que des mouvements des prix. Les fluctuations annuelles moyennes du volume des exportations se

sont élevées à 18 ou 19 % par an.

*Fluctuations de la valeur unitaire ou des prix du marché :* Ces fluctuations ont, en moyenne annuelle, atteint de 14 %.

*Fluctuations du total des recettes d'exportation :* les fluctuations annuelles ont atteint en moyenne 23 %.

*Interdépendance des fluctuations des prix, du volume et des recettes :* On a constaté que les indications de prix ou de volume réagissent les unes sur les autres en se cumulant partiellement d'une façon qui tend à compromettre la stabilité.

*Rapport entre les fluctuations des entrées de capitaux et des recettes invisibles et les fluctuations des recettes d'exportation :* l'analyse a montré que les recettes invisibles n'ont pas compensé l'instabilité des recettes d'exportation, lesquelles conditionnent le montant des importations. La même conclusion vaut en ce qui concerne les entrées de capitaux s'investissant à long terme.

L'étude dont nous faisons ici la recension est évidemment purement descriptive, elle ne cherche pas à traiter des méthodes qui permettraient de résoudre les problèmes soulevés par l'instabilité des marchés d'exportation des pays insuffisamment développés.

Relevons pour terminer qu'une annexe du livre contient une note intéressante au sujet de la méthode de calcul des fluctuations.

G.S.

## I. W. O. C. A. Vijfde Jaarverslag, 1952. Brussel 1955.

Evenals zijn voorgangers brengt dit keurig uitgegeven boek van 383 blz. een getuigenis van de belangrijke wetenschappelijke activiteit van het Instituut. Men vindt erin de jaarverslagen van de onderscheiden afdelingen en commissies, de namen en activiteiten van het personeel en de verschillende navorsers, de uitslagen van enkele gedane opsporingen, en beknopte samenvattingen van de uitgegeven studies der navorsers die nu het indrukwekkend getal van 99 halen, tegenover 45 in elk der beide vorige jaarverslagen. Deze stijgende resultaten zijn sprekende bewijzen voor het geleverde werk.

Onlangs (1954) liet het IWOCA ook een prachtige brochure verschijnen met een korte uiteenzetting van het ontstaan, de ontwikkeling, van het Instituut, de organisatie en de eerste verwezenlijkingen ; 26 prachtige fotos illustreren het reeds opgebouwde materiaal.

G.H.

## Le Capitaine Boshart.

Le capitaine Boshart a été l'un des quatre premiers Blancs qui, sous Lemaire, ont commencé le district de l'Equateur.

Sa courte biographie, parue dans le tome I de la Biographie Coloniale Belge, donne très peu de détails. « Il s'engagea au service de l'E. I. C. le 1<sup>er</sup> mars 1883. - Arrivé à Vivi, le 15 avril 1883, il fut promu par Stanley chef de Lutete. Le 10 janvier 1884, il était désigné pour prendre le commandement d'une expédition au Niadi-Kwilou. Le 10 mai, Stanley le manda à Vivi et le commissionna pour organiser, de Mpozo, le service des caravanes. Le 1<sup>er</sup> juillet il était chargé d'achever la construction du sanatorium de Boma et d'en prendre la direction. Peu après il demanda à rentrer en Europe et quitta Banana le 10 novembre 1884. Après quelques mois de repos il partit pour le Damaraland et y séjourna quinze mois. Puis il résida à Zanzibar et repartit pour l'Europe le 10 novembre 1889. Nommé capitaine de la Force Publique par décret du Roi-Souverain, le 3 octobre 1890, il s'embarqua à Flessinghe sur le « Pétropolis », à destination du Congo. Il était désigné pour l'expédition Van Kerckhoven dès le 3 novembre 1890. Il partait aussitôt pour le Haut, mais arrivé malade à Coquilhatville, il ne put aller plus loin et dut rentrer en Europe, à bord du « Ville de Pernambuco » en août 1891 » ( M. Coosemans ).

Le biographe ne mentionne comme bibliographie que deux pages de la Grande Chronique de l'Uele par P. Lotar. Pourtant, en 1898, Boshart a publié lui-même à Leipzig, un livre intitulé *Zehn Jahre Afrikanischen Lebens*. Et voici les quelques notes que j'ai prises au fil de la lecture.

Il part de Bruxelles le 8 mars 1883 pour Liverpool. Il s'y embarque sur le Biafra en compagnie d'un Juif, de Van Kerckhoven et Liebrecht, un capitaine de bateau Suédois Enn, un s. off. Belge, Lommel et un Allemand Toeben, envoyé par Krupp pour livrer deux batteries de montagne à Vivi.

P. 5 il décrit l'arrivée à Banana. Devant la Maison Française il voit un troupeau d'esclaves noirs, enchaînés, entraînés de décharger un bateau. Il y a beaucoup de factoreries, mais la plus grande est bien la Hollandaise, sous M. de la Fontaine, qui a 30-40 Blancs sous ses ordres ainsi que 3 à 400 noirs. Depuis des années cette Maison n'achète plus d'esclaves, mais travaille avec des travailleurs libres. Elle vient d'acheter Vista où elle possède déjà de belles plantations et des centaines de bêtes.

A Banana meurt le cap. Enn, victime de la fièvre. - Boshart y rencontre le cap. Elliot et

le Lt Van de Velden. Il emporte une mauvaise impression de la Maison Française et s'embarque sur le Héron ( p. 8 ).

p. 8 A Boma, il remarque d'abord la mission des Pères Français du Saint-Esprit. Il y trouve 8 factoreries portugaises, 1 française, 1 anglaise et la Hollandaise qui est la plus importante.

p. 11 arrivée à Vivi, chef Van de Velden, et son aide von Dankelmann. Stanley lui y fait parvenir sa nomination comme chef de Manyanga. p. 17 : En chemin il arrive à l'emplacement où le Lt Valcke fit sauter les rochers, ce qui donna à Stanley le surnom de Bula-Matari.

p. 19 Arrivée à Isanghila, chez le chef de poste Lt Awaert. Il y rencontre l'abbé Guyot. D'ici il continue en pirogue, passe Bayneville, mission des Baptistes anglais, et arrive après huit jours de voyage, à Manyanga.

p. 24 Ordre de Stanley de reprendre le commandement de Lutete. Il y arrive le 29 mai et reprend immédiatement à Amelot qui part le 30 et ne lui laisse qu'un seul homme. Mi-juillet il y a l'inspection du Lt Valcke et du chef de division Haneuse.

Fin juillet il doit remettre le poste à Westmarck pour aller fonder Manyanga-Sud ( pp. 29-30 ). Depuis le 31 octobre 1883 il a si bien organisé les transports qu'il peut envoyer mensuellement 4 à 500 charges vers le Pool. Mais début décembre le poste est attaqué par les indigènes qui sont repoussés avec 42 morts. Les Blancs détruisent les villages des assaillants. Après il y a encore deux attaques indigènes ( pp. 40-45 ).

Fin janvier 1884 il est nommé pour Moukoumbi. Il ne peut y aller immédiatement et, le 1 février il reçoit une seconde lettre de Hanssens l'enjoignant d'aller à Manyanga-Nord, où Hanssens arrive deux jours après, mais aussi une lettre de Stanley que Hanssens est promu chef du Haut-Congo et doit aller à Léo. Hanssens passe la direction de l'expédition Manyanga-Niadi à Boshart ( p. 47 ). Casman lui est adjoint, « qui est plein de bonne volonté mais vient directement d'Europe et manque tellement d'expérience qu'il me gêne pendant tout le voyage » ( 48 ).

Boshart et Casman quittant Manyanga le 12 février ( 49 ) avec 46 noirs. En route ils doivent brûler le village Bulongungu. Arrivé à Moukoumbi, Boshart doit immédiatement retourner à Manyanga. En chemin il veut punir un village réfractaire, mais est lui-même attaqué, passe avec grande difficulté et atteint Manyanga le 26 ( 51 ). Il y trouve Brunfaut, nommé par Stanley commandant de la ligne Manyanga-Niadi, ainsi qu'une lettre de Hanssens, datée du 19 février, qui lui indique le poste de Moukoumbi avec 15 Zanzibarites. Casman est nommé par Stanley commandant de la station de Philippeville.

Boshart n'est pas très content, mais Brunfaut se déclare malade et se retire. Boshart repart, mais tous ses porteurs s'enfuient en route, et il doit rebrousser chemin, forme une nouvelle caravane à Manyanga et repart. Il rencontre Möller en route, qui vient de fonder Philippeville ( 62 ). A Moukoumbi Boshart reçoit une lettre de Stanley, datée du 12.3.84 : la ligne Manyanga-Niadi est supprimée; Boshart doit lever les postes de Philippeville et de Moukoumbi et retourner avec tout le matériel à Manyanga. Il va donc fermer Philippeville. Au retour, pendant un combat assez grave avec les indigènes, il est rejoint et aidé par Lehrman, qui arrive avec de nouveaux ordres de Stanley : Lehrman doit reprendre Philippeville, Casman doit rester à Moukoumbi et Boshart doit se rendre à Vivi pour y voir Stanley.

Boshart note en passant que le chef de division Haneuse a eu des difficultés avec le cap. Soilez : Stanley n'a pu résoudre le conflit et Haneuse a donné sa démission. Il est remplacé à Manyanga par Dannfeldt. Mais Boshart n'aime pas Stanley, pas du tout : « ses gestes nerveux et ses phrases hypocrites me firent l'impression la plus pénible » dit-il. Il est nommé pour achever l'hôpital de Boma ( 71 ).

Pour Boshart cet hospital est un échec total. Il y travaille pourtant de toutes ses forces. Stanley l'y trouve le 7 juin et le promeut capitaine et commandant de Boma (74).

Boshart se donne le beau rôle dans l'incident avec la frégate portugaise. Peu après il donne sa démission (84).

Un quatrième chapitre donne un aperçu congolais, où l'auteur montre assez peu de sympathie pour les indigènes (86-106).

P. 106 commence le récit du second terme congolais de Boshart. Il part de Bruxelles, le 1 octobre 1890, pour l'expédition Van Kerckhoven. Le 1 novembre il est à Banana.

P. 120 il constate que la majorité des factoreries ont disparu et que les rares qui sont restées font peu d'affaires, à cause de la grande concurrence de l'État. Et p. 121 il ajoute que le commerce est devenu comme un monopole de l'État. Un peu plus loin il exprime une forte antipathie contre les missions protestantes.

Le 5 novembre 1890 il s'embarque sur le Héron, avec 150 indigènes. Ponthier est déjà parti avec 400 Soudanais qu'il avait apportés de Marseille. Matadi. En train jusqu'à Inkisi. La nouvelle route des caravanes est meilleure que la précédente. Mais Léopoldville est mal placée et indéfendable . . . . .

Il y a disette à Léo, et Boshart veut aller avec ses hommes à Kimpoko, où Ponthier a dressé son camp (142). Le 13 décembre Van Kerckhoven arrive à Léo et raconte que les indigènes des districts de Bolobo et de Dschumbiri (sic) se sont révoltés; à Tshumbiri ils ont même tué un capitaine anglais de bateau. Avant tout ces districts doivent donc être soumis et punis. Ce qui veut dire que nous devons traverser tout le pays entre le Pool et Bolobo et détruire tout ce que nous rencontrons. Ponthier, l'aîné, a le commandement de l'expédition punitive.

p. 143: L'armée est divisée en quatre compagnies, richement munies de matériel et de munitions, mais sans vivres: il nous faut vivre sur le pays! A Kimpoko, le Lt Dugnolle doit rentrer en Europe pour maladie, le médecin Drypondt rentre à Léo, malade, et l'armurier aussi. Le 18 décembre nous levons le camp de Kimpoko. Van Kerckhoven rentre à Léo. Le voyage commence . . . et après huit jours de marches forcées, sous la direction de Lothaire, nous sommes à quatre heures de marche de Kimpoko: erreur (146). On continue sur le Kasai, mais partout nous sommes attaqués par les flèches empoisonnées des indigènes (147). Nous atteignons le Kasai près de l'embouchure du Kwango. Le « Stanley » viendrait nous prendre à « Mbutsché ». Il arrive, mais sans vivres et sans munitions (148).

Boshart est renvoyé avec le bateau pour aller chercher vivres et munitions. Entre-temps l'expédition doit continuer par voie de terre et attendre le bateau près de Tshumbiri.

Emportant les 120 prisonniers, Boshart arrive à Léo, reçoit ce qu'il cherche et retourne sur la « Ville d'Anvers ». Le jour avant son arrivée à Tshumbiri Lothaire a conquis le village après une défense assez vive (150). Il faut quelques jours pour la conclusion de la paix, et nous continuons sur Bolobo. En deux jours tous les villages de l'agglomération sont prises. L'expédition y reste quinze jours (151). Deux sous-officiers blancs doivent retourner pour maladie. Un troisième se noie pendant la chasse (152). A la fin Van Kerckhoven arrive, avec un médecin.

Boshart, qui n'aime pas les manières de Ponthier, demande à Van Kerckhoven de choisir entre Ponthier et lui, comme chef. Van Kerckhoven choisit Ponthier, parce que Belge, et Boshart donne sa démission (153). L'expédition s'embarque sur « Stanley » et « Ville d'Anvers » et à Equateurstation, sa nouvelle désignation, Boshart quitte l'expédition (153).

Sur Equateurville, notre auteur n'a que très peu à dire. « Equateurstation se réduisait à une vieille baraque caduque. On se représente aisément qu'il y avait là assez de travail à faire. On devait aussi y construire un camp militaire définitif, comme il en existe déjà

un à l'Aruwimi. Le travail du Poste était si peu intéressant et si peu digne de description que je passe pour en arriver à ma conclusion » .

C'est tout .

Sauf, dans la conclusion, une considération à noter :

« Le commissaire de district reçoit l'ordre de recruter un nombre déterminé de recrues dans un temps déterminé. Il se met en relation avec les chefs et les appelle pour un entretien. Ordinairement les chefs soupçonnent le but de cet entretien, et s'ils sont devenus maléables par des entretiens précédents, ils font de nécessité vertu et viennent. Dans ce cas, les pourparlers ne sont pas difficiles : chaque chef promet de livrer un certain nombre d'esclaves et reçoit un cadeau. Mais il arrive que l'un ou l'autre ne donne pas suite à cette invitation; alors on lui fait la guerre : ses villages sont détruits par le feu, parfois quelques hommes tués ; ses champs sont dévastés et ses réserves pillées. De cette manière le roi sauvage est vite dompté, il demande la paix qui lui est donnée naturellement sous condition qu'il livre un nombre double d'esclaves.

Ces hommes sont inscrits sur les listes civiles comme « libérés. » Pour empêcher leur fuite, ils sont enchaînés et adressés à la première occasion sur un des camps militaires où on leur enlève les chaînes et les incorpore comme recrues. Le commissaire de district est dédommagé de sa peine par le paiement de 2 L. S. pour chaque « libéré » trouvé apte au service. L'esclavage est supprimé, mais le commerce d'esclaves continue » ( 155 )

E. Boelaert, M. S. C.

---



# Lààm : Gezongen kwaadsprekerij bij de Bushong.

De Bushong<sup>1)</sup> zingt veel en graag. Van kindsbeen af tot aan de dood begeleiden aangepaste zangen alle belangrijke ogenblikken van zijn bestaan. Wiegeliederen, kinderdeuntjes, liefdeliederen, geheiligde initiatie- en cultus<sup>2)</sup> zangen, spotliedjes, traditionele maskerzangen<sup>3)</sup>, de geheime « Lieder der geesten »<sup>4)</sup>, de klaagliederen tenslotte, omweven zijn leven met hun melodieën. De grootste en hoogstgeplaatste mannen<sup>3)</sup> worden geroemd om de strofen die ze samenstelden. Kortom het lied neemt een voorname plaats in de samenleving in; het heeft niet louter een rol van ontspanning te vervullen maar zet in poëzie en muziek de voornaamste waarden der Bushongbeschaving om.

De zangen zelf vallen uiteen in twee grote categorieën naar gelang ze al of niet de dans vergezellen. Initiatie-cultus- en maskerzangen worden meestal gedanst. De spot- of roddelliedjes zelf zijn zonder dans ondenkbaar en *laam* is evengoed de naam van het lied als van de dans.

De *laam* verloopt als volgt: Alle vrouwen van het dorp staan in 'n cirkel rond de trommels opgesteld. Ze zijn min of meer per ouderdomsklassen gegroepeerd en worden door de kinderen gevolgd, en voorafgegaan door enkele akrobatische jonge mannen. De dansstap der vrouwen is eenvoudig een voortschuiven in de tegengestelde zin der wijzers van een uurwerk. De aandacht der vrouwen wordt dus niet zozeer in beslag genomen, maar gaat op in de bijkomende zang. Deze zang bestaat uit een korte melodie waarop dan strofen gebouwd worden. Elke vrouw, die iets te vertellen heeft, vindt een strofe uit en zingt ze voor. Alle nieuwtjes van het dorp worden aldus in strofen omgezet, maar daar blijft het niet bij. Wanneer een onaangenaam nieuwtje voor een der aanwezigen in 'n spottende vorm meegedeeld wordt, antwoordt de betrokkene onmiddellijk gevat en er ontstaat een muzikale ruzie tussen twee of meer groepen vrouwen die mekaar in goedgebouwde strofen de huid elegant volschelden.

- 
- 1) De Bushong zijn de dominerende stam der Kuba, gewest Mweka, distrikt Kasai. De auteur voerde er in 1953 en 1954 historische en ethnologische opzoekingen uit, als vorser van het Instituut voor Wetenschappelijk Onderzoek in Centraal Afrika (IWOCA).
  - 2) De kultusgenootschappen, *Mikomi Yool* en *Itwiim* schenken grote aandacht aan het lied. In waarzeggerij, hekserij en toverformules maakt men ook graag gebruik van het lied.
  - 3) Vele afgestorven koningen staan als dichters van liederstrofen bekend. Ze dichtten er van alle slag: politieke, magische en zelfs liefdestrofen.
  - 4) De lofliederen op de overleden vorsten en het lied der Bushong.

Het gekozen voorbeeld is 'n *lääm* van Mushenge, de hoofdstad <sup>5)</sup>. De auteur en twee informateurs tekenden de gezongen strofen op tijdens en juist na de dans <sup>6)</sup>. Er waren die avond twee schandaaltjes op gang. Het ene nieuws was dat Mbaawoot, kleindochter van koning Mbop aKyeen, bijzit van Mukuna, griffier en dus hooggeplaatst persoon, hem het huwelijk gevraagd had en afgewezen was; het andere dat Mabiinc, dochter van Mwaaloop, met Pyeemy, zoon van 'n andere Mwaaloop en 'n slaaf, ging huwen. Die Mabiinc is kreupel en haar « *mésalliance* » werd daaraan toegeschreven. <sup>7)</sup> Tussendoor werden nog veel andere nieuwtjes rondverteld en maakten andere vrouwen nog ruzie met elkaar.

## 2. Een voorbeeld.

### Laam

1. *Nnaancy kín aláám ámbul ákwi.*
2. *Miim ndyén i máfu mádik .*
3. *Uman andol, ukóóng ál inááPéy .*
4. *Afáám wéen , umbók mwit múkáfip; ndookwook.*
5. *Kooŋ wéén , ápyeen umbón mwáány itáán ándyeen.*
6. *Ndedy ibifaan; leeml áfaam ancik mbón .*
7. *Sánt ábédýdý aan úmaálel .*
8. *Ifaam . ncaan ábédýdý aan úmaálel.*
9. *Miim ndyén imuná ngaancy.*
10. *Miim ndyén ikaléky kapuny mikaan.*
11. *Miim ndyéláám'k ámbul ángaan .*
12. *Bulyééŋ ábwáát ámwa mpót .*
13. *Kukáf'k ámbók , nkoon nde madyám.*
14. *Yéém'l ngoŋ bilel, yéém'l.*
15. *Ndýeatwéémy mwáányim, kat nyim ancéép*
16. *Latúúm mwáambaabyóok , kwééy.*
17. *Nnuŋ yéém áfúncý baat, kwééy.*

5) Economisch en sociaal vervult Mushenge een echte stedelijke rol. Het is in straten en kwartieren onderverdeeld en telt 2.000 inwoners ( op 17.000 Bushong ). Maar zoals de gezongen kwaadsprekerij het aantoonst mist het een der belangrijkste stadskenmerken: het onpersoonlijke in de verhoudingen van mens tot mens. Daarentegen komt in dit hekkelied juist het persoonlijke in de publieke verhoudingen tot uiting.

6) De beste strofen worden enkele weken lang onthouden, gelijk men zich elders gedurende een hele tijd een geestige zet herinnert.

7) De strofen die op deze twee voorvallen betrekking hebben worden door I en II aangeduid; U en A geven 'n uitdaging en het antwoord van de uitgedaagde of van haar vriendinnen aan. Strofen die samen een geheel vormen zijn aangeduid door een streepje vóór de betrokken verzen of vóór de U en A.

De gevolgde spelling is die van het Internationaal Afrikaans Instituut van Londen. De onbetoonde klankgrepen zijn laag. Alleenstaande tonen tussen medeklinkers zijn op te vatten als een soort korte doffe e-klank als in Ned. *de*, die ook voorkomt als lage klank tussen medeklinkers zoals *n* en *k*, *n* en *l*, *l* en *k*, *k* en *t*, *m* en *l*. Men lette ook op de veelvuldige voorkomende palatalisatie (*y*), bijzonder op het einde van werkwoordvormen.

18. *Mbõη ámuná nyiη áafók`t.*
19. *Mbacj Mbõp áKyeen, báámbel.*
20. *Nnáaη mwááKedy, báamuk.*
21. *Verónik áató ngéf.*
22. *Makum aNdoon , iféy ibúkɔf, anody mbódy.*
23. *Baán bél á pálm báábabók zeróf.*
24. *Mbe pwét mimocy báábabók pasópó.*
25. *Mbacj Mbõp áKyeen áadím, dyeémy .*
26. *Σámiηáfaaη ámbon mwem.*
27. *Bonaventúr kin átweemy .*
28. *Mbyéén imááf ilákáláám.*
29. *Túη , áfúm aan, kún áyeep*
30. *Lancwéy áfúm lúún laafóól mwéncy.*
31. *Mwaán áMbõp áKyeen ányi lancwéy .*
32. *Mabíncy Mwááloop ól atwéémy Pyéémj Mwááloop .*
33. *Itémy kók ábwaal unyááη`l.*
34. *Itél, ún ibá bufék mbady aan ámaanóódy.*
35. *Mbyeen yém ába kōη`l : Ləkemy kalánfil`k.*
36. *Wēen úndódjdy úmaáman , miim kaláman.*
37. *Ifaam, ncaan ké yap kalámōny.*
38. *Miim laból itón`l ándéy abol ányóm .*
39. *Σot bafek bél ángel ámbím.*
40. *Muna paaη nyiη áMbõkyeen ámwanémy.*
41. *Mbõm bitaaη kawéén átátécy .*
42. *Iyweemy abwaay él ábol ifáán mikɔl.*
43. *Mbe umbél ndyétwéémy nfi máηgaan.*
44. *Aambal apyeen ndyéaláám ábúkit búitaaη baáni ngoon.*
45. *Mif álél ntém mwáábúη .*
46. *Latúúm kámin`k.*
47. *Muna ngaancy Ciyéη ámwaányim .*
48. *Ukóóη ál ából miim nkóp múncók*
49. *Ukóóη ál ából miim mbyéη mpil pop.*

## II Roddellied

1. De vreemde echtgenote zal in dit huis niet koken.<sup>8)</sup>
2. Ik, ik ga per vliegtuig.
3. Je hebt me reeds pijn gedaan; wacht maar op moeder Peleeng.
4. Als je voorbij zal komen, fluit dan op mij; ik zal het fluitje horen.
5. Wacht, je zult me morgen gedurende de dag zien.
6. Ik heb voden van kleren; wacht; belicht me niet met je fakkels<sup>9)</sup>.

8) Dit zegt een meisje aan een van haar gezellinnen die 'n fakkel draagt.

9) Bijnamen van Mukuna.

- I—U—7. Wanneer de heilige <sup>9)</sup> u weigerde heb je geweend.  
—8. Wanneer Ishaam <sup>9)</sup> zelf u weigerde heb je geweend.  
—A—9. Ik, ik ga met de verliefde.  
—10. Ik, ik ga met 'n klerk die papieren schrijft!  
—U 11. Ik, ik ga wonen in de winkel <sup>10)</sup>.  
—A 12. Vrouwenfierheid is een koopwaar!  
—U 13. Beledig me niet meer: Nu ben ik 'n « Madame ».  
—A 14. Hagedis die graag weent, hagedis. <sup>11)</sup>  
15. Ik ga 'n koningszoon huwen opdat de koning me kennen zou.  
—16. De woudvogel *latuum* der diepe wouden is hier. <sup>12)</sup>  
—17. Mijn man, waarmee men in 't openbaar kan pronken, is hier.  
—18. Mbong, de verliefde ontsnapte niet (aan zijn lot). <sup>13)</sup>  
U 19. Ze hebben Mbaawoot van Mbop aKyeen geweigerd.  
20. Nnaang, de dochter van Kedibyaa wordt graag gezien.  
21. Veronika is 'n geest geworden. <sup>14)</sup>  
II U—22. Makum aNdoong, in zijn eerste rouw eet hij een geit. <sup>15)</sup>  
—23. De kinderen van palom (kwartier van de klan Iciim) hebben nullen behaald op school.  
—24. Zo het nog gebeurt, pas op!  
I U 25. Mbaawoot van Mbop aKyeen maakt wijs dat ze zwanger is.  
26. ShaMingashaang is mijn laken (helpt me met het werk).  
I U—27. Bonaventure zal je niet huwen.  
—28. De kalebassen met water zullen koken (en aldus je afwezigheid bewijzen).  
—29. Als de mug u bijten zal zul je het niet weten <sup>16)</sup>  
—30. Als de bij u bijten zal zul je het niet weten <sup>16)</sup>  
—31. De dochter van Mbop aKyeen is bij geworden. <sup>16)</sup>  
II—U—32. Mabiincy, dochter van Mwaaloop gaat huwen met Pyeemy van Mwaaloop.  
—33. De poot van de kloek hen, spoedt u. <sup>17)</sup>

---

10) De uitdaagster wil de jaloersheid van haar tegenstreefster uitlokken door haar betere « standing » te vermelden.

11) De hagedis roept de hele nacht. Dit gezegde schijnt te duiden op de onbeuelligheid van de handel en wandel van de tegenstreefster.

12) *Latuum*, een woudvogel, bijnaam van een man, misschien duidend op het eetverbod van zijn klan. N° 16-17 is 'n uitroep van trots; N° 46 het antwoord erop.

13) Is deze Mbong de man die in het vorig nummer *latuum* genoemd wordt? « Hij is aan de liefde niet ontsnapt » is geen beeldspraak. Om de liefde van een man te winnen wordt veel magie gebezigd, en de man verdedigt zich met afweermagie.

14) Veronika heeft iets gedaan, wat normaal alleen de woud- of watergeesten kunnen doen, of meer waarschijnlijk nog, ze is bezeten door een van die geesten, wat bij bejaarde vrouwen nogal dikwijls voorvalt.

15) Pyeemy Mwaaloop is in de rouw.

16) Het steken van bij en mug zijn veelgebezigde omschrijvingen die op copulatie duiden in rituele gezangen. N° 29-31 duiden op de schaamteloosheid van Mbaawoot die, na de haar aangedane schande, nog in het openbaar durft verschijnen en dansen.

17) Beeldspraak: duidt op de kreupelheid van Mabiinc.

- A 34. De groente *Itel* was zo fijn dat de antiloopt *mbady* ze opat. 18)
- U—35. Mijn kalebas waarin de duizendpoot zat: de gedachte is niet afgesloten. 19)
- 36. Jij die me beledigt, je bent het vergeten, ik zal het niet vergeten.
- I A 37. Ishaam 2), hem heb ik nog nooit gezien.  
38. Ik wil 'n gat maken, hier bij Nyoom. 20)
- II U 39. Zo je de besten zoekt, ga naar «achter de koningskinderen» (het slavenkwartier).
- I—U 40. De houder van de waardigheidsstaf verlangt Mbop aKyeen, het koningskind.
- A 41. Mbomancel, nu daag je me uit!  
42. Ngolashaang is bij haar vader in de bamboe's 21)
- I A 43. Zo je me weigert, ga ik 'n man uit een ander dorp huwen!
- II A—44. In de toekomst kook ik bij de «zons- en maanondergang» (kwartier der koningskinderen, van de koninklijke klan en hun slaven).  
—45. Mijn ogen draaien, mijn hart is op wandel! (ik ben verliefd)  
46. *Latum*, de woudvogel, danst niet. 12)
- U 47. Cyeng, de verliefde, de koningsdochter.
- A—48. Wacht tot ik je met de olifantszweep sla!  
—49. Wacht tot ik je met de bamboe sla gelijk de *pop* vogel.

### III Besluit.

De sociale rol van de *laam* kan, aan de hand van dit voorbeeld, bondig geschetst worden. Het doel van dit liedergenre is 'n uitlaat te geven aan de opgehoopte jaloezheid. Bij de Bushong wordt prestige hoog aangeslagen en dit streven naar prestige brengt onvermijdelijk jaloezheid met zich. Maar in 't openbaar kritiek uitoefenen op iemand wordt ten strengste afgekeurd evenals trouwens vechten of twist zoeken. Het dorp is ook goed uitgerust om tegen hekserij afweer te bieden. De *laam* blijft dan de enige door de kultuur toegestane uitlaat voor deze gevoelens. Tevens is het een regel dat geen beledigde na de dans nog wrok mag koesteren op straf van verachting van de ganse gemeenschap. Hij zou tot schaamte gebracht worden en eventueel zelfs door zijn schaamtegevoelen gedwongen worden de gemeenschap te verlaten en zich in een ander dorp terug te trekken. 22)

Wanneer de deelnemers aan deze dans gezamenlijk een verwijt richten tot een bepaald persoon, vervult de dans soms een coërcitieve rol. 23) In Februari 1955 maakte een vrouw van een hevig onweer gebruik om kuikens te stelen bij een van haar geburen. Ze werd betrappt en haar gedrag werd geschandvlekt in enkele treffende strofen. De juridische functie van het spot- of roddellied is welgekend in de ethnologische literatuur. Bij de Eskimo's en enkele Indianenstammen der Noordwestkust is het lied zelfs

18) Beeldspraak: «Zo je een aantrekkelijk meisje waart, zou je al lang getrouwd zijn».

19) Het eerste deel van de zin is een spreuk: «Het voorval dat niet vergeten wordt, het tweede deel van de zin betekent hetzelfde».

20) *Nyoom* = waardigheidstitel. De allusie kon niet terechtgewezen worden.

21) Het voorval waarover de strofe handelt is me niet bekend.

22) Het voorgaande is gebaseerd op: VANSINA «Les valeurs culturelles des Bushong» *Zaire*, Nov. 1954, N° 9, pp. 899-910.

23) Als de *laam* een geïntentioneerde coërcitieve rol speelt wordt hij *iyéſ* geheten en niet noodzakelijk gedanst.

de voornaamste juridische sanktie. Bij de Bushong is ze slechts een subsidiaire, maar deze zangen blijven in al deze gemeenschappen vooral een geschikt middel om de gedragingen der leden van de gemeenschap aan de ideale gedraging, door de maatschappij aanvaard, aan te passen.

Het lijkt ons dat dit genre als sociaal verschijnsel met juridisch en moreel karakter slechts voorkomt bij beschavingen die 'n algemene kulturele waardeconstellatie aanvaarden, welke rond prestige en onderlinge wedijver geconcentreerd is, terwijl tevens de brutale macht als prestigefactor afgewezen wordt. <sup>24)</sup> Want, waar prestige en wedijver niet zo hoog aangeslagen worden kan het spot- of roddellied deze uitwerking niet verkrijgen of leidt het tot vechtpartijen die elke sociale rol van reaktie of individuele aanpassing aan de gemeenschapsmoraal onmogelijk zou maken.

J. Vansina.

Instituut voor Wetenschappelijk Onderzoek in Centraal Afrika (I.W.O.C.A.), Centrum voor het Wetenschappelijk Onderzoek van Ruanda-Urundi, Astrida.

---

24) Fysisch geweld wordt door de Bushong afgekeurd. *Póól*, gemoedsrust, is 'n veelgeprezen deugd.



# L'enseignement du calcul à l'école primaire et la méthode Schneider.

Dans un récent article « L'Enseignement du calcul à l'École primaire et la méthode Schneider » Monsieur R.M. émet des critiques quant à quelques principes directeurs de la méthode S. C'est normal. Mais du moment que des questions sont posées à l'auteur ou que celui-ci a l'impression que certaines idées ne sont pas entièrement comprises, il a le devoir de donner de plus amples éclaircissements.

I. Par rapport aux tendances dans l'enseignement du calcul, nous avons écrit :

« Pour le calcul concret, deux tendances nettement opposées se manifestent. Les partisans de la première pensent que l'enfant saisit plus facilement la notion des nombres et observera plus tard mieux son milieu avec « des yeux de calculateur » en lui faisant manier dès le début des objets de l'ambiance immédiate. La seconde tendance se caractérise par l'opinion que les enfants doivent d'abord s'exercer à fond aux opérations fondamentales pour pouvoir réagir ensuite avec plus de succès sur le milieu. Les adeptes des deux tendances ne sont pas partisans de la *mécanisation précoce* ».

Notre méthode réalise un *compromis* entre les deux tendances : 1. Calcul concret avec adaptation au milieu, 2. Calculer intuitivement et opérer activement, 3. Calcul par écrit, 4. Calculer concrètement avec retour au milieu. Pourquoi ce compromis ? Précisément parce que la méthode doit être adaptée à la psychologie du comportement de l'enfant. Et celui-ci :

- 1 veut partir d'un concret qui lui est familier
- 2 veut opérer avec et réagir sur ces mêmes choses immédiates
- 3 mais s'intéresse aussi, après une étude relativement courte, aux opérations fondamentales pures
- 4 veut éprouver le plaisir d'avoir maîtrisé et de savoir conduire intellectuellement ce jeu caractéristique des symboles-chiffres
- 5 veut « chiffrer » comme les grands.

II « Donner d'emblée  $8 + 7 = 15$  nous semble hasardeux. L'enfant n'assimilerait-il pas plus aisément 2 fois 7 plus 1 ? »

La passage à la dizaine est une difficulté que nous estimons « excessivement difficile ». Si nous habitons les enfants à manipuler beaucoup, à expérimenter avec les quantités et à se représenter les qualités globalement, le passage ne présente pas la moindre difficulté. D'emblée « 8 et 7 font 15 » est plus simple, ne brise pas la suite continue des nombres.

Surtout, si les élèves opèrent couramment sur les nombres 1-10 et 11-20 ( sans enjambement ) cette phase est parcourue aisément. La grande majorité des élèves peuvent dès maintenant passer le pont de la dizaine. Ils ont senti comment cela se fait. Il s'agit, par des exercices suggestifs, de pousser ce sentiment à son point culminant. En plus, 2 fois 7 plus 1 = 15 suppose :

- a - la décomposition de 8 en 7 et 1 ;
- b - une multiplication (2 fois 7) avec passage à la dizaine ou une addition (7 + 7), avec passage également ;
- c - une addition (14 et 1)

Ce qui est plus compliqué que l'unique opération 8 et 7.

III. « Dans sa méthode, l'auteur fait du comptage ; il y a contradiction entre théorie et pratique. Les groupes et les figures dont parle l'auteur ne sont-ils pas nés du comptage ? »

Nous avons écrit dans le Manuel I :

« Certaines peuplades ne connaissent pas les noms des nombres, tout en ayant des représentations graphiques. D'autres ne connaissent l'usage que du nombre » un « . D'autres peuples primitifs encore n'ont, comme noms de nombres, que 1 et 2, ou 1, 2 et 3, ou encore 1, 2, 3 et 4. Cependant ils font preuve de la notion de quantités. Il résulte de ces faits que les premières notions de nombres ne se forment pas en comptant. Mais ils se servent de figures, de gestes pour se communiquer ces quantités ou les représenter ».

Mais il y a primitifs et primitifs, comme il y a des peuples cultivés et moins cultivés. Il y a des peuplades primitives qui calculent en désignant (en comptant) des objets, des figures, des formes exprimant chacune la présence d'une quantité.

En outre l'expérimentation et l'observation de jeunes enfants ont fait constater que la meilleure conception des quantités s'obtient au moyen de figures numériques, ou encore en partageant, en séparant, en posant des groupes d'objets par 2 et par 3. Et d'un autre côté nous savons également le fait qu'à son entrée à l'école l'enfant de six ans sait compter d'une manière *enfantinne* : p. ex. « un, deux, sept, cinq, cent ! »

Notre méthode est avant tout réaliste et fondée sur la psychologie moderne, qui part du comportement actif de l'enfant. Il est probable que la méthode la plus sûre constitue un compromis entre les deux systèmes : comptage et graphiques. Ce compromis est de toute importance aux premiers débuts. Les enfants « visuels » feront le mieux leur profit des graphiques, les « auditifs » et surtout les « verbo-moteurs » du comptage.

IV. « Faut-il faire du comptage ? Pendant combien de temps ? »

De ce qui précède il est clair qu'il faut faire du comptage. Il existe même une Feuille à compter A et une Feuille à compter B. Il me semble que Monsieur R.M. n'a pas entièrement saisi la portée des « exercices préliminaires de comptage ».

Ces premiers exercices de comptage ont pour but d'apprendre à l'enfant à compter correctement et de lui donner l'impression que compter comporte une augmentation, un accroissement. On peut y consacrer partiellement les huit à dix premières journées scolaires. Ils visent :

1. la détermination de l'habileté à compter
2. l'acquisition pratique des noms de nombres 1-10
3. les exercices de dénombrement : prendre et déplacer, toucher, montrer. Donc trois genres de dénombrement.

Le manuel *L'enseignement rationnel des premiers éléments du Calcul* mentionne à la p. 61 (édition 1954, à la p. 68 pour l'édition 1950) :



Il faut consacrer environ 4 semaines, plus ou moins, suivant la population et la valeur intellectuelle de la classe, aux *exercices préliminaires* de comptage, à la présentation et à la fixation des idées de nombres, à l'enseignement des chiffres. La page 22, de l'édition 1954 mentionne :

« Ce n'est que lorsque les enfants ont *compté* et *opéré* pendant deux mois environ (l'édition 1950 ne mentionne pas « opéré ») qu'ils se sont familiarisés et ont calculé avec des figures numériques et des tables (d'addition et de soustraction), après qu'ils peuvent se représenter nettement les quantités numériques et les partager en unités et en groupes, que nous entamons la notion des nombres, c.à.d. les façons de les composer et décomposer ».

Il ne s'agit donc nullement de « deux mois » de comptage. Après deux mois, les enfants sont préparés pour entamer la décomposition des nombres 1 à 10.

V. Maintenant seulement l'étude monographique des nombres peut être couronnée de succès. C'est maintenant, et non plus tôt, que peut commencer l'analyse.

« La *méthode analytique*, dit John Dewey, introduit l'analyse et la définition à une époque où l'esprit de l'enfant en est encore au stade de la vision globale et confuse, et cette analyse prématurée vient inhiber le développement normal de la fonction de discrimination des parties d'un tout ».

VI. « N'est-il pas plus indiqué d'étudier les quatre opérations à l'occasion de l'étude des groupes ? »

La psychologie des opérations est totalement différente de celle de la notion des nombres. Le goût des opérations ne s'éveille pas en même temps que la notion des nombres, mais plus tard. De là, l'erreur grave des méthodes monographiques de joindre immédiatement à l'étude de la notion d'un nombre toutes les opérations. L'étude simultanée et trop précoce des opérations de suite après la présentation d'un nombre, ne fournit pas de clarté, mais provoque la confusion, d'où seuls les bons élèves se tirent.

VII. « La même marche à suivre se répète chaque jour. N'est-ce pas fastidieux ? »

Ici également. Monsieur R.M. n'a certainement pas étudié dans la « partie pratique » les §§ 2, 3 et 4, qui traitent :

§ 2 de la pratique et la fixation des grandeurs numériques 1-10.

§ 3 de la présentation des chiffres.

§ 4 des exercices de fixation, de la grandeur, du phonème et de la représentation d'un nombre.

Ces séries d'exercices rendent les premiers éléments du calcul amusants et variés pour les élèves et pour les maîtres, et parmi ceux-ci surtout pour les jeunes.

L'auteur a écrit ces quelques lignes en vue d'une meilleure conception de l'enseignement difficile du calcul aux débutants. Le seul but était de fournir quelques éclaircissements aux collègues à qui est échue la tâche aride, mais réconfortante, de la classe inférieure.

W. Schneider.

# Discours du Gouverneur

---

## Général 1955.

---

Du récent discours de Mr le Gouverneur Général Petillon nous résumons quelques extraits que nous accompagnons ci et là de commentaires.

Le discours commence par rappeler les paroles du Roi : « La question essentielle qui se pose maintenant au Congo, je tiens à le souligner, est celle des relations humaines entre les blancs et les noirs. Il ne suffit pas d'équiper le pays, de le doter d'une sage législation sociale, d'améliorer le niveau de vie de ses habitants ; il faut que les blancs et les indigènes fassent preuve, dans leurs rapports quotidiens, de la plus large compréhension mutuelle. Alors sera venu le moment - dont l'échéance ne peut encore être déterminée - de donner à nos territoires africains un statut qui assurera, pour le bonheur de tous, la pérennité d'une véritable communauté belgo-congolaise et qui garantira à chacun, blanc et noir, la part qui lui revient, selon ses mérites et sa capacité, dans le gouvernement du pays. »

Cette communauté belgo-congolaise se formera non par la fusion ni par l'assimilation mais par l'association. ( Il est donc supposé que les races en présence resteront séparées, et que seuls quelques individus seront assimilés, mais comment peut-on s'imaginer cette situation autrement que comme une phase transitoire vers la fusion complète ? ) La solution préconisée - qui est la plus difficile tant théoriquement que surtout pratiquement - ne veut pas juxtaposer pour asservir ni assimiler pour amoindrir mais associer avec des devoirs et des droits réciproques.

Pour que cette association soit acceptée et réalisée il faut des sacrifices de part et d'autre, il faut surtout « un large esprit de compréhension et de charité ».

A cela s'oppose « en premier lieu, l'attitude d'indifférence, d'antipathie, voire même d'hostilité que certaines personnes adoptent à l'égard de certaines autres ». Il s'agit en particulier de « l'indifférence de beaucoup d'européens pour tout ce qui concerne la pensée et la vie indigènes... Mais les relations humaines doivent transcender les exigences du travail en commun. »

Pour remédier à cet état de choses le Gouverneur Général insiste pour que soient enseignés dans les établissements de formation coloniale les « devoirs d'humanité et de bienséance qui incombent au personnel de la Colonie envers les indigènes immatriculés, les porteurs de la carte de mérite civique et tous les autochtones. » ( C'est nous qui soulignons ). Il nous paraît utile d'ajouter que cependant depuis des années l'INUTOM inculque à ses élèves ces devoirs et leur inspire le respect et l'amour des Congolais. Malgré cela, voire « malgré tant d'exhortations, des incidents se sont encore produits. » Ne serait-ce pas parce que, les hommes étant ce qu'ils sont, les exhortations, voire les menaces, restent sans effet en l'absence de sanctions ? Des enquêtes sérieuses et impartiales et l'application de sanctions aux délinquants leur enlèverait le goût de se gausser du « prêche gouvernemental. » Et puisque le contexte paraît attribuer les incidents regrettés à des agents de la Colonie, on pourrait se demander s'ils sont au-dessus des menaces

et des sanctions qui ne s'appliqueraient qu'à des particuliers? Et pour continuer dans ce sens n'aurait-il pas été utile de rappeler que le premier devoir d'humanité est la justice même envers les plus déshérités, les primitifs ruraux, qui vivent encore souvent « en pays conquis » et qui, jusqu'à présent, ont peu profité de l'amélioration très réelle des relations humaines dont ont bénéficié les habitants des centres?

A l'encontre de l'étalage d'un luxe exagéré le discours rappelle la réaction spontanée des économiquement inférieurs. « L'envie peut devenir un mobile redoutable. » A ce sujet est rappelé très discrètement mais assez clairement le danger d'un état d'esprit qui est hélas trop facilement méconnu mais que notre vie, notre économie, notre politique - car nous avons créé une classe de riches intermédiaire entre le Blanc et le simple indigène - n'a cessé de favoriser. L'envie nous paraît un des sentiments fondamentaux de l'indigène vis-à-vis du Blanc et de ses principaux collaborateurs. Mais dans cette matière spéciale aucune exhortation n'aura le moindre effet et toute sanction restera stérile. Celui qui aurait tendance à nier cette évidence n'a qu'à étudier l'histoire et la psychologie des foules.

Aux évolués le discours tient un langage sévère fort éloigné des louanges dont on est facilement prodigue dans les milieux officiels. « Il n'y a pas de forme d'orgueil plus grave et - que certains évolués me permettent de le leur dire - plus révoltante que celle que cultivent ceux qui, n'ayant encore que de bien faibles mérites et souffrant dans leur for intérieur de leur propre insuffisance, prennent des airs de martyrs. Il n'y a pas d'attitude plus stupide que d'imputer en vrac les mille difficultés inévitables de la vie et tout ce qui va mal à l'autorité européenne. » Cela vaut spécialement pour l'enseignement : « L'instruction et surtout l'éducation sont affaires de longue haleine et d'humbles et persévérants efforts. » Puissent au moins certains évolués influents s'imprégner de ces idées ; qu'il en soit de même nombreux Européens qui ne semblent pas même comprendre ces vérités et escomptent de quelques années d'école ou de formation religieuse en masse, - souvent dans les conditions les plus défavorables, - les mêmes effets que des siècles d'enseignement et de civilisation dans les meilleures conditions.

Dans le domaine du travail le Gouverneur Général veut le développement de la politique sociale en vogue. Il s'élève à juste titre contre la « politisation » d'organes et d'associations en matière sociale. Il veut « préserver le Congo de certains conflits métropolitains... Ce que la grande majorité des habitants de ce pays ne veulent pas, c'est qu'on résolve leurs problèmes en fonction des contingences métropolitaines. » Le Gouverneur Général exhorte les partis politiques belges à se mettre sur le point de vue congolais. Mais il est fort à craindre que sa voix ne sera pas écoutée : ces partis pensent d'abord à leurs propres intérêts. Déjà des partis politiques ont leurs représentants et leurs propagandistes au Congo, dans les deux races, et pas seulement dans le secteur privé. On ne peut l'ignorer à Kalua.

L'exhortation à la tolérance est plus opportune que jamais. « Il ne faudrait pas qu'au Congo on se mette à se mépriser les uns les autres et à se haïr. » Hélas ! on n'a qu'à lire certaine presse pour se rendre compte que nous sommes sur une pente dangereuse.

Les attaques que certains journaux lançaient de temps en temps contre les missions et les ripostes de celles-ci n'avaient pourtant pas conduit à la lutte ouverte, l'intérêt supérieur de l'œuvre coloniale continuant à prédominer.

Depuis la guerre le nombre des fonctionnaires anticléricaux a grandement augmenté, et il en est résulté un changement du climat : la tension s'aggravant dans diverses localités, puis sur l'ensemble du territoire lors de l'instauration brusquée de l'enseignement officiel laïc pour indigènes.

Mais ici encore les belles paroles n'ont aucun effet, si de hauts fonctionnaires continuent à manifester une intolérance soit ouverte et fanatique soit sournoise mais non moins tenace, ou à alimenter les attaques dans la presse. Or il faut craindre la continuation de cet état de choses. Car il existe jusque dans le sein du Gouvernement Général. Il faudrait peut-être se demander plutôt quel pouvoir le Gouverneur Général a conservé sur les fonctionnaires de Kalina.

Quant à la question scolaire proprement dite le discours pourrait difficilement ne pas en parler, bien que d'un autre côté il puisse paraître regrettable qu'il l'a fait. Car l'impression qui s'en dégage ne risque-t-elle pas, surtout à l'étranger, de dépasser la réalité? Sans doute la lutte contre l'enseignement catholique - voire déjà aussi les œuvres médicales - a atteint un degré inquiétant, car même sournoise son efficacité est manifeste. Mais fallait-il pour cela y consacrer un paragraphe important du discours? Fallait-il surtout laisser la possibilité de tirer la conclusion que la responsabilité en incombe aux missions? En effet, le texte lu par quelqu'un qui n'a pas suivi de près le développement de la situation, ne suggère-t-il pas l'impression de la responsabilité des missions, puisque c'est le Gouvernement qui se plaint?

\* \* \*

Le reste du discours traite de la transformation des circonscriptions indigènes, extra-coutumières et rurales. Le projet du Gouvernement tend à l'unification du statut des communautés congolaises, à la participation des populations à la vie publique, à l'organisation d'une hiérarchie de conseils, à la formation de communes.

Cette politique demandera une complication des rouages administratifs, la multiplication des auxiliaires indigènes, une formation plus poussée des autorités (que le discours continue de qualifier de coutumières), on fournira donc pour les fils de chefs et de notables des écoles de spécialisation administrative, on leur donnera en même temps une «formation générale qui leur permettrait éventuellement... de se lancer dans d'autres activités». On ne dit pas si les élèves seront libres ou non de suivre ces écoles. Il semble que non, à lire les circulaires à ce sujet. D'ailleurs dans certaines régions les autorités dites coutumières ne doivent leur position qu'à l'administration européenne: il leur faudra donc bien céder leurs enfants à ces écoles, même si elles s'avéraient, comme il y a lieu de le craindre, comme ne satisfaisant pas aux exigences de leur conscience.

Si la Belgique a toujours voulu sagement éviter au Congo l'esprit de caste, nonobstant certaines critiques de l'étranger, il ne faudrait pas que la tendance à la formation de castes qui n'est que trop réelle dans la politique actuelle reçoive une nouvelle application dans un domaine où le mal est d'autant plus grave qu'il favorise le despotisme et la dictature. Il aurait d'ailleurs été possible d'imaginer d'autres formules. Ainsi ces écoles auraient pu être des écoles de spécialisation, après le curriculum ordinaire parcouru avec les élèves destinées à d'autres fonctions. On aurait ainsi évité d'en faire des «tours d'ivoire» pour former une caste de fonctionnaires, qui ne connaîtra plus ses semblables ayant reçu la même formation intellectuelle.

Pour justifier l'établissement de ces écoles on a invoqué l'utilité de maintenir les futurs dirigeants dans leur milieu. Par ce moyen on veut manifestement éviter qu'ils ne deviennent des citadins pleins de mépris pour la campagne. Mais d'abord pourquoi a-t-on toujours voulu établir les écoles secondaires dans les grands centres? Ensuite, quoi qu'on dise, les élèves seront quand même séparés de leur milieu, vivant dans un internat éloigné de leur village, souvent dans un milieu ethnique et même climatique différent. On parle de sain régionalisme. Mais on ne songe qu'à des divisions administratives. On mettra un Soudanais

des Savanes du Nord dans la forêt équatoriale chez les Bantous.

Pour permettre aux circonscriptions d'accéder à l'autonomie communale, elles doivent avoir leurs finances propres. D'où augmentation des impôts et attribution d'un domaine privé. Mais il n'est pas dit d'où celui-ci viendra; il faut donc supposer soit que les circonscriptions qui auraient la propriété d'un domaine foncier (s'il en existe au Congo, ce que nous ignorons) se voient octroyer un titre foncier écrit, soit que l'Etat leur cède des terres domaniales. La cession de terres «indigènes» comprend le risque de trop violents abus.

Quant à d'autres réalisations d'importance capitale le discours se borne à les passer en revue en indiquant brièvement les résultats enregistrés et les difficultés rencontrées. Pour le paysannat indigène: réussite de la plupart, difficultés des autres à cause «d'une insuffisante étude des contingences politiques de la région et d'une collaboration trop mesurée des autorités territoriales... surtout avec les autorités indigènes (sic!)»

Le Gouverneur Général rappelle la nécessité préalable d'études politiques et foncières; ne continue-t-on pas trop à les négliger? n'existe-t-il même pas des régions où l'on fait fi insolemment des droits coutumiers? et pense-t-on aux difficultés qu'on prépare pour l'avenir?

Au sujet des coopératives le Gouvernement est décidé de les développer malgré de puissants adversaires, encouragés par les mécomptes enregistrés durant les cinq ans d'expérimentation. Les réussites permettent l'espoir de remédier aux défauts dont le Discours fait l'aveu sincère, parmi lesquels nous en relevons un spécialement parce qu'il nous paraît fondamental, se manifestant dans tous les domaines: la tendance étatiste et dictatoriale, «l'administratite», de l'«état c'est moi», ou pour le cas donné: «la déviation imprimée aux principes par les autorités administratives qui songèrent plus à faciliter leur propre action qu'à favoriser les coopératives».

L'accession des indigènes à la propriété immobilière a fait l'objet de décrets en février 1953. Ces décrets leur confèrent «la possibilité de devenir titulaires de droits réels garantis; d'en user librement et commodément dans les limites que seule fixe la loi; d'asseoir et d'engager économiquement leur patrimoine; de recourir au crédit hypothécaire.» Ces mesures d'une portée économique et sociale considérable n'ont cependant pu être mises en vigueur immédiatement, puisqu'il fallait mettre sur pied tout un dispositif d'exécution. «Dans une large mesure, les difficultés sont aujourd'hui surmontées... Désormais, et partout où ils pourront utilement (c'est nous qui soulignons) le désirer, les Congolais seront à même d'acquérir la propriété pleine et entière de biens immobiliers.»

On ne nous dit pas si les indigènes jouissant de droits fonciers coutumiers, individuels, familiaux ou collectifs, pourront en obtenir la reconnaissance officielle et la garantie de la loi, ou s'ils ne peuvent accéder à la propriété immobilière qu'en achetant les terres à l'état seul. Il y a là, à notre avis, une grave lacune à combler. Tout se passe comme si le Gouvernement voudrait figurer comme le bienfaiteur des autochtones et non pas comme exerçant sa fonction normale de protecteur et promoteur des droits naturels et préexistants des personnes, des familles, des communautés.

Il nous paraît qu'un examen sérieux de cette question aboutirait à une solution favorable à la consécration des droits ancestraux conformément à l'esprit de la loi..

L'importance du crédit pour le développement économique et social indigène n'est plus à démontrer. Le gouvernement envisage (1) la création d'offices immobiliers à commencer par les grands centres; (2) la création du crédit public soit urbain soit rural, le premier à mettre en œuvre par la Caisse d'Épargne, le second à organiser par les circonscriptions indigènes, avec ou sans l'aide la Colonie donc par l'administration, dont les abus éventuels (partialité, etc.) déjà signalés dans l'octroi des subsides par le Fonds d'Avance pour la construc-

tion d'habitations pourront être redressés par des « Conseils de gestion mixtes » dont les membres, européens et indigènes, seraient nommés par le Gouverneur de Province.

En matière de législation du travail, une révision est en cours, par diverses mesures échelonnées afin de réaliser progressivement son unification et la complète égalité pour Européens et autochtones.

Le dernier point du Discours est une brève synthèse de la situation économique et financière. Il qualifie l'année 1954 d'« exercice de consolidation renforcée. »

Pour terminer le Gouverneur Général rappelle la visite royale et les grands effets qu'elle a eus pour le Congo et la Belgique. Complétant la phrase d'un journaliste belge: «Le Roi nous a révélé le Congo. Le Congo nous a révélé notre Roi» il ajoute «c'est au monde entier que le Roi révéla le Congo et au monde aussi que le Congo révéla le Roi!»

G. Hulstaert, M.S.C.

---

# Science missionnaire et apostolat missionnaire.

C'est à l'aube de notre siècle que la science missionnaire apparut pour la première fois comme une science stable et capable d'être traitée *ex professo*. Tout naturellement, elle chercha une alliée et un complément chez son respectable et ancien partenaire, l'apostolat missionnaire. Dans ses hypothèses et ses objectifs, la science missionnaire voulait tenir compte des apports et des expériences de ce dernier, vivre et marcher ensemble dans une harmonie parfaite . . . un enseignement vital doit sans cesse se renouveler, être repris et repensé jusqu'à ce qu'on l'ait entièrement assimilé. Nous ne voulons pas pourtant répéter seulement ce qui est acquis, mais, dans la mesure du possible, illustrer les anciennes données par des faits nouveaux, y relever des aspects inconnus, ouvrir de nouvelles perspectives et peut-être, d'une manière plus nette qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, plaider la cause des missionnaires mêmes, leur donner le droit de dire ce qu'ils pensent, eux qui n'avaient, semble-t-il, jusqu'ici, que celui d'écouter ou de murmurer dans l'ombre . . .

## 1. Le théoricien missionnaire mis en rapport avec le missionnaire et vice versa.

Comme on peut aisément le prévoir, les discordances entre la science missionnaire et la pratique missionnaire se situent avant tout sur des plans purement subjectifs. On peut le constater dans ces quelques boutades :

« Je suis toujours persuadé, disait un missionnaire, que ces savants qui s'occupent des Missions sont des missionnaires ratés ; ils font du tapage pour se donner l'air de faire quelque chose » . . . . « . . . j'aurais eu du plaisir à écrire un livre sur le ministère en pays de mission et pour une pastorale missionnaire, mais . . . mon livre ne serait pas scientifique et les théoriciens auraient tôt fait de me réduire en poudre ! » . . .

Que les missionnaires aient si peu de sympathie pour les théoriciens purs, cela se comprend ; mais qu'ils s'opposent à ceux qui s'efforcent de lier leur science aux faits et à la pratique, voilà qui est bizarre ! Comprenons-le tout de même. La science missionnaire ne veut, ni ne doit donner des directives tout à fait pratiques, mais elle se borne à émettre des principes généraux. Ces principes doivent être appliqués avec une extrême prudence, avec cette vertu de prudence qui précisément tient compte dans la réalité de tous les impondérables. Cela le praticien seul peut le faire ; il est sur place, il connaît les circonstances.

Le fait même d'être un théoricien fait naître chez les missionnaires de la méfiance, une difficulté à croire, à suivre leurs conseils. Éternel conflit entre la théorie et la pratique, entre le *orein* et le *prattein*, conflit qui existe en tout homme, entre ce qui est à faire et ce que l'on fait.

Quand ils sont entre eux, les missionnaires parlent très ouvertement et avouent les insuffisances du travail missionnaire d'une manière que ne se permettraient jamais des missiologues . . . De jeunes missionnaires se plaignent souvent : « Personne ne prend le temps de nous introduire dans notre travail ! » De plus âgés, pleins de vrais talents missionnaires,

constatent avoir réellement souffert d'un manque de formation missionnaire. Il devient donc évident que beaucoup de missionnaires, au fond d'eux-mêmes, reconnaissent l'utilité, la nécessité même de la science missionnaire et que les tensions qui peuvent encore exister entre elle et l'apostolat sont plutôt d'ordre subjectif et disparaissent lorsqu'on les envisage dans leur rapport d'objectivité.

## 2. La science missionnaire en face de la pratique missionnaire et vice versa.

Aujourd'hui, il ne doit plus y avoir de doute à ce sujet : la science missionnaire veut venir en aide et servir à la pratique missionnaire : « *Scientia Missionum ancilla* ».

Pourquoi se met-elle au service de l'apostolat et comment se présentera son appui ? La science missionnaire comme science, *cognitio certa per causas*, examine comme à la loupe les nombreuses préoccupations du missionnaire et les mille événements de sa vie; elle essaie de les connaître à fond dans leurs différents aspects, en recherche les motifs et les raisons profondes, en prévoit les conséquences, les classe d'après leur importance et enfin en tire des conclusions générales et valables.

Pie XI : « Nous vivons à une époque telle qu'il est plus manifeste que jamais que tous les héroïsmes et tous les sacrifices, qui accompagnent l'action missionnaire, ne suffisent pas, s'ils demeurent exclusivement empiriques. Pour pouvoir recueillir tout le fruit de l'œuvre et du sacrifice, il est nécessaire d'avoir l'aide de la science qui viendra éclairer, indiquer les routes les plus directes et suggérer les moyens les plus adaptés . . . Les Missions ne doivent, ni ne peuvent, se soustraire à cette exigence de notre temps. »

Insistons aussitôt qu'un *missiologie* ainsi comprise ne doit pas rester le monopole de quelques professeurs d'Université, d'un petit nombre de spécialistes, mais que même les missionnaires peuvent la posséder. Les Instructions aux Missionnaires Pères Blancs du Haut-Congo par Mgr Roelens, le Recueil d'instructions pastorales de Mgr. De Clercq, les Rapports de la Conférence plénière des Ordinaires des Missions du Congo belge et du Ruanda-Urundi, sans compter les judicieux conseils du Cardinal Lavigerie, voilà des ouvrages d'une science missionnaire dans le meilleur sens du mot.

Et ce n'est pas seulement la science missionnaire dans son sens éminemment pratique, comme le Droit ou la Pastorale missionnaires, que nous jugeons être très utile au ministère, c'est aussi bien la théorie, la *missiologie*, une théologie des missions solidement fondée, qui peuvent lui être d'une aide efficace et bénie. C'est dans la *missiologie* qu'on trouve la plus haute idée de la vocation missionnaire d'abord, une formation sûre de la personnalité missionnaire ensuite ; elle en fait ressortir et valoir les vraies et profondes raisons. Et quelle immense répercussion peut avoir même cette interminable dispute sur le concept de « mission » ! « L'Église à planter là où elle n'est pas encore, avec tous ses éléments essentiels. » Comme cela ouvre étrangement la conception de l'apostolat missionnaire ! Dès le début de son ministère et non seulement sous la poussée des mouvements nationalistes, le missionnaire est conscient de devoir encourager ses Chrétiens indigènes à parvenir à la majorité et à l'autonomie, de leur donner le plus de responsabilités possible, de leur faire comprendre que l'Église indigène doit s'élever par leurs soins et leur appui financier même, de promouvoir avant tout le clergé indigène et sa formation.

Jusqu'ici nous avons vu l'importance de la science missionnaire en tant que science. Mettons maintenant l'accent sur son caractère missionnaire. De ce point de vue, une science toute orientée vers les Missions et ne perdant jamais de vue son objectif propre. Elle demandera p. e. de présenter la théologie dans un « climat et coloris africains » pour les trois volumes des *Elementa Theologiae Dogmaticae*, extrait des cours donnés au grand séminaire



régional de Mayidi ( Congo belge ). Ce traité est sans doute très savamment composé, bien conçu et d'une théologie sûre et claire, mais ce n'est pas une théologie « missionnaire » ( fait significatif : dans l'index à la fin du livre, on ne trouve ni le mot *Africa*, ni *Missiones*, ni *pagani* ).

De plus, la science missionnaire est tout naturellement portée à la publication. Pourquoi ? Par le fait même qu'elle est une science tirant de son observation du particulier des lois générales, donc dignes d'être connues de tous. En tant qu'elle est une science missionnaire, elle est en outre consciente d'une « mission » à remplir, d'un but précis à atteindre : la croissance de l'Eglise du Christ dans le monde entier. Donc, de par leur propre fin, les publications missionnaires ont un but commun avec l'apostolat missionnaire, but qu'elles doivent poursuivre avec le même sens sacré de leur responsabilité.

### 3. Le missiologue engagé dans la pratique missionnaire et le missionnaire en face de la science missionnaire.

Le missiologue peut se lancer définitivement dans l'apostolat missionnaire ou simplement y faire quelques années de stage. Le missionnaire spécialement formé est d'emblée ouvert sur une foule de choses et sur nombre d'aspects de la question missionnaire qu'il ne perdra plus jamais de vue et qu'il s'efforcera de réaliser. On désire, on espère beaucoup que des missionnaires, maîtres de leur science comme d'un instrument souple et efficace, trouvent de nouvelles formules, travaillent à de nouvelles synthèses qui assureront toujours mieux la pénétration du Catholicisme dans les cultures étrangères. Cette sorte de stagnation ou de crise que semblent traverser certains territoires de mission, ne serait-elle pas un signe que le temps presse de réviser sérieusement nos méthodes missionnaires ?

Si l'on exige que le missionnaire s'initie quelque peu à la missiologie, en revanche, le missiologue de profession devra aussi faire un stage dans le ministère en pays de mission. Le postulat est solidement fondé : on ne devrait plus envoyer aucun missionnaire dans les Missions sans qu'il ait reçu une formation missionnaire. Les études théologiques ne suffisent pas. L'apostolat missionnaire est un ministère spécial, lequel demande une préparation spéciale. Autrefois, le missionnaire pouvait emporter avec lui des manuels pratiques : il y avait le *De procuranda salute omnium gentium* du P. Thomas de Jésus, le *De procuranda Indorum salute* du P. Joseph d'Acosta s. j., *La pratique missionnaire des PP. Capucins italiens dans les royaumes du Congo, d'Angola et les contrées adjacentes*, les *Monita ad missionarios S. Congregationis de Propaganda Fide*. Il y eut même un traité de morale expressément composé à l'usage des missionnaires. Aujourd'hui, on attend encore un manuel de morale, un traité de dogmatique, de droit, de pastorale exclusivement à l'usage des missions.

Tous ces désirs seraient vite réalisés, si l'on décentralisait les études missionnaires. Car chaque institut, chaque Congrégation missionnaire devrait avoir ses professeurs de missiologie attirés, ayant fait leur grade et capables de résoudre concrètement tous les problèmes qui se présentent dans leurs missions, de les rendre tangibles et abordables aux jeunes missionnaires.

A plus longue échéance, il serait à souhaiter que les centres d'études missionnaires créent des filiales dans les pays mêmes de mission. Il faudrait pour chaque Délégation apostolique au moins un missiologue chargé *ex professo* de représenter la science missionnaire. Il aurait également la charge de constituer une bibliothèque spéciale... concernant directement ou indirectement son territoire. Il aurait une revue à diriger, sorte de bulletin de liaison entre les missionnaires eux-mêmes. Il lancerait certains d'entre eux plus spécialement doués dans telle ou telle branche des sciences missionnaires annexes, comme

l'ethnologie, la linguistique et les encouragerait.

La collaboration de la science missionnaire et de l'apostolat missionnaire ne peut être qu'une bénédiction et le missionnaire pourra recevoir du savant tout ce qu'il est en droit d'espérer de lui ( pp. 90-95 ).

Résumé de : P. Walbert Bühlmann OFMCap. dans « Nouvelle Revue de Science Missionnaire » X, 1954.



# Documenta

## Nationalisme Africain.

Sous l'impulsion des techniques et idées occidentales des sentiments nationalistes sont excités, après l'Asie, en Afrique orientale, occidentale et septentrionale. Les Européens ont tendance à considérer tous ces mouvements comme identiques. Il est pourtant évident que le nationalisme africain diffère nettement de l'asiatique. Les territoires de l'Afrique noire sont le résultat de la conquête coloniale. Parmi les unités artificielles peu ont réussi jusqu'ici à inculquer à leurs habitants un sentiment de loyauté territoriale. Un pays qui est à peine plus qu'un donné géographique ne provoque généralement pas une émotion patriotique.

Il a été longtemps cru que la formation de nations au sens européen aurait été grandement facilitée par la dissolution du tribalisme, la loyauté tribale se transférant sur l'état. Il est évident que les jeunes sont mécontents de l'autorité traditionnelle. Même s'ils sont admis dans les conseils, les plus ambitieux parmi eux se croient appelés à de plus hautes destinées. Beaucoup d'ailleurs quittent les milieux tribaux pour les centres. Il serait pourtant dangereux de conclure que la décadence de la tribu comme unité sociale, économique et politique est universelle. Il serait surtout dangereux de tirer la conclusion qu'il faut remplacer l'ancien système par une administration calquée sur l'Europe (qui a elle-même un besoin urgent de réforme fondamentale) bien qu'on puisse lui emprunter certaines idées pour l'administration de grandes villes. Les Britanniques peuvent se rappeler que les essais tentés en Inde depuis 1880 ont totalement échoué.

Mais à part cela, est-il exact que nous nous trouvons devant une masse se détribalisant progressivement ? Il y a de bonnes indications pour le contraire. Ainsi les Chaga du Tanganyika ont demandé et obtenu de pouvoir élire un chef suprême, autorité inconnue dans la coutume; ils ont ainsi un représentant attitré pour toute la peuplade. A leurs côtés, les Meru tendent en groupe au refus de collaboration à cause de leurs griefs dans le domaine foncier. Les diverses tribus Sukuma (et autres) se sont groupées en un conseil fédéral. Et l'exemple des Mau-mau est le plus connu: si le tribalisme s'était élargi, le cri de ralliement aurait été «Africains du Kenya unissez-vous,» au lieu de «le pays Kikuyu d'abord». De même en Uganda c'est le groupe tribal qui est l'élément actif. Dans la Côte de l'Or une forte vague de nationalisme a temporairement mis à l'ombre des loyalismes inférieurs. x)

Le lieu commun «le tribalisme est condamné» implique la conviction que la persistance de la tribu comme entité distincte est nécessairement nuisible et un obstacle à la formation d'une nation. Cette opinion sous-estime la valeur de loyautés hiérarchisées existantes et la difficulté d'en créer de nouvelles. Là où la détribalisation est avancée il faut bien que les gouvernements cherchent des institutions pour promouvoir la fusion de masses hétérogènes en de nouvelles communautés. Mais nous nous trompons lourdement si nous méprenons un chan-

---

x) Les événements récents ont mis en évidence le caractère précaire du nationalisme étatique et centralisateur de Nkrumah attaqué par le nationalisme tribal des Ashanti (cf. *Aequatoria*, XVIII no 2).

gement révolutionnaire dans la coutume tribale pour une décadence. Sous la pression de la technique et des idées occidentales les Africains dans de nombreuses régions resserrent instinctivement les rangs par réflexe d'auto-préservation; et les seuls rangs qu'ils connaissent sont ceux de la tribu. D'où la réaffirmation du prestige tribal. Si nous méconnaissions la puissance de ce tribalisme renaissant il se retournera contre nous, comme cela s'est vu avec les Kikuyu. Mais d'un autre côté son dynamisme peut être attelé à la tâche de la formation d'une nation. A cette fin la tribu devrait recevoir la plus large autonomie possible et faire partie comme telle de la législation centrale (résumé de: Pr V. Harlow in The Manchester Guardian, 26 oct. 1954).

## La nouvelle poésie nègre d'expression française.

Le Centre Culturel Daniel Brottier, à Dakar, a clos l'année 1953-54 par une conférence de M. Léopold Sédar Senghor sur « La nouvelle poésie nègre d'expression française ». Un public extrêmement nombreux (peut-être plus préoccupé de politique que d'art) se pressait à cette Conférence.

M. Senghor commença par évoquer le contexte dans lequel naquit « une authentique poésie nègre de langue française », dans le groupe des étudiants africains venus en France :

« Ils savaient, ces étudiants nègres d'entre les années 25 à 35, que l'Europe depuis trois siècles, avait enseigné à leurs pères leur néant - aux esclaves, aux » sujets, « comme aux citoyens de 1848. Ils n'avaient pas de patrimoine; ils n'avaient rien pensé, rien bâti, rien peint, rien chanté. Ils étaient néant, au fond de l'abîme, dans l'absolu du désespoir. Car comment tirer rien de rien? »

Certains succombèrent à la tentation du marxisme et entrèrent dans l'armée du prolétariat.

Mais la plupart des poètes « ne se sentaient solidaires des travailleurs, des opprimés européens que pour un bout de chemin ». Car le noir est opprimé en tant que noir. « Et puisqu'on l'opprime dans sa race et à cause d'elle, c'est d'abord de sa race qu'il lui faut prendre conscience... »

Plus qu'un refus de valeurs de l'Occident, cette prise de conscience est « une affirmation de soi dans l'authenticité.. Le domaine royal du Nègre c'est l'émotion. »

« Mais cette Négritude et ses richesses abyssales, cette vitalité si particulière, comment faire communier les autres hommes en elle? »

Les « Nègres nouveaux » créèrent alors deux mythes : l'Exil-passion et l'Afrique-royaume d'enfance.

Exilés, ils le sont ces Antillais dont les ancêtres ont été déportés d'Afrique et « esclavagisés ». Ils le sont, ces Africains « captifs de ce Paris, où les blancs sont plus nombreux que les grains de riz des champs » (Attuly) « Mais l'exil, c'est moins la douleur physique, moins l'arrachement à soi. L'esclavage et la colonisation ont vidé le Nègre de ses vertus, de sa substance, pour faire de lui un « assimilé, ce négatif du Blanc où le paraître s'est substitué à l'être : un néant ».

Cet arrachement, cette oppression conduisit alors certains poètes au marxisme militant.

La deuxième démarche des poètes est la découverte de l'Afrique - royaume d'enfance, « royaume des vertus retrouvées ».

Les « anciens » sont « moins des hommes dont la civilisation peut se comparer à l'europpéenne, que des vivants : des êtres dociles au rythme des forces cosmiques, qui ont contact avec le soleil et les astres, la terre le feu et l'eau, l'animal et l'arbre et le caillou... »

« Dans l'un de ses plus beaux poèmes, Aimé Césaire oppose l'esprit de la civilisation négro-africaine à celui de l'Occident européen, l'agriculteur à l'ingénieur pour parler comme Sartre... L'attitude de l'homme devant la nature est le problème par excellence dont la solution conditionne le destin des hommes... Il est question, pour l'Européen, de connaître la nature pour en faire l'instrument de sa volonté de puissance : de l'utiliser. Il la fixera par l'analyse, en fera une chose morte en vue de la disséquer. Mais comment, d'une chose morte, faire de la vie ? C'est au contraire dans sa subjectivité que le Nègre, « poreux à tous les souffles du monde », découvre l'objet dans sa réalité : le rythme. Et le voilà qui s'abandonne, docile à ce mouvement vivant, « jouant le jeu du monde. »

Le paradoxe est que cette vision concrète, vivante, du monde, ait pu s'exprimer dans la langue française, abstraite et analytique. Mais « après les griots (nos troubadours), les poètes nègres de la langue française ont reçu en don premier, celui de l'image... Usant d'une langue où les usages pratiques ont déposé une sorte de brume ou de vert-de-gris sur les vocables, les Nègres nouveaux tout naturellement déclassent les mots, les dérouillent, les prennent à rebrousse-poil, les dénudent. Avec leurs « yeux d'avant-terre, » ils les « perforent, » ou plutôt les « traversent de rayons transparents ».

« Le chant est la seconde vertu de nos poètes ». Mais il faut là, distinguer entre les Africains et Antillais : « Les poètes africains sont encore enracinés en pleine terre natale et c'est tout naturellement qu'ils retrouvent le rythme du tam-tam millénaire qui bat au fond des villages comme le cœur de leur peuple ».

« Chez les Antillais, par contre, le cordon ombilical est coupé depuis longtemps. Le rythme Africain n'est pas, de prime abord, donné... Il leur faut descendre au fond de l'abîme, réveiller le volcan du ressentiment, de « la folie qui voit » et « se déchaîne. » Alors il explose, le volcan : les images volent en feu d'artifice de mille couleurs, en fleuve de laves flamboyantes... Et, à l'extrême de la tension, surgit soudain le rythme du tam-tam africain, lancinant, monotone, despotique ».

Et M. Senghor termine : « Je ne saurais mieux conclure qu'en citant ces vers de Paul Nigér où le cri de revendication vient de fondre dans un chant largement fraternel :

Il est encore des bancs dans l'Église de Dieu.  
Il est des pages blanches aux livres des Prophètes.  
Aimes-tu l'aventure, ami ? Alors regarde :  
Un continent s'émeut, une race s'éveille,  
Un murmure d'esprit fait frissonner les feuilles  
Tout un rythme nouveau va térébrer le monde  
Une teinte inédite peuplera l'arc-en-ciel  
Une tête dressée va provoquer la foudre  
L'Afrique va parler.

## Chypre.

*Quoique située en dehors du cadre territorial de cette revue, cette île nous paraît offrir une leçon très instructive dans son histoire récente. La situation est décrite succinctement avec objectivité et pertinence par Lena Jeger, M.P., dans Venture, April 1955, dont voici l'essentiel:*

Des propositions de constitution pour Chypre ont été annoncées au parlement, et des pourparlers seraient en cours, mais on ne voit pas avec qui. D'ailleurs les éléments représentatifs du peuple dans toutes les sphères et de tous les partis s'y refusent carrément. La situation n'a pas été améliorée par des menaces de renforcer les lois anti-séditieuses.

Il vaut la peine de rechercher pourquoi tant le présent gouvernement que celui du Labour ont échoué dans leurs efforts pour obtenir l'assentiment du peuple cypriot.

Plusieurs raisons sont indiquées par la généralité des Cypristes. La formule habituelle du Labour préconisant l'introduction d'un système de gouvernement par vote est humiliante pour un peuple cultivé dont la civilisation est bien plus ancienne que la nôtre et la mère de la démocratie, comme aussi ils ont été christianisés longtemps avant l'Angleterre. Proposer une indépendance graduelle les irrite. Tout journal, toute association politique, commerciale, voire sportive (qu'ils soient de droite ou de gauche) demandent la libre disposition d'eux-mêmes; ce qui signifie pour eux l'union avec la Grèce.

Ceci n'est pas nouveau. Un mouvement identique a existé dans les îles Ioniennes que l'Angleterre a cédées à la Grèce en 1864, malgré l'opposition des Stratèges. Depuis 1878 lorsque le traité de Berlin remit Chypre à la Grande Bretagne l'agitation en faveur de l'Union avec la Grèce n'a pas cessé. La promesse faite par Lloyd George en 1915 ne fut pas tenue parce que la Grèce exténuée par les guerres balkaniques ne put participer à la guerre mondiale immédiatement. Mais cette promesse prouve pour les Cypristes (et pour d'autres) que l'union est pratiquement possible.

Le peuple de Chypre aspire à l'union avec le reste de la communauté nationale, pour la raison bien simple que, à part une minorité turque de 18 %, le peuple est Grec: «il parle grec, pense grec, sent grec, » comme disait en 1931 le Gouverneur Ronald Storrs lui-même.

Les arguments cités contre l'Union sont: (1) la Grèce est réactionnaire; (2) elle renforcerait le pouvoir de l'Eglise (orthodoxe); (3) la stratégie. Déjà le fait d'avancer pareils arguments montre l'approche «colonialiste» du problème. Les Cypristes répondent que c'est leur propre affaire s'ils auront à souffrir par l'union.

La tradition anti-cléricale du Labour lui rend difficile l'intelligence du rôle joué par l'Eglise dans cette île. Le pouvoir temporel de l'archevêque lui a été imposé par la domination turque. C'est la raison de son titre d'ethnarque ou chef du peuple. Cette situation disparaîtra avec l'union, car elle est essentiellement liée à l'occupation étrangère.

Quant aux considérations stratégiques on ne voit pas bien l'importance d'une petite île dans la guerre moderne surtout avec une population hostile. D'ailleurs, à part les communistes, le peuple admet que l'île, incorporée à la Grèce, ferait partie de l'OTAN.

En attendant un compromis pourrait être l'offre d'une constitution avec des membres élus dans toute assemblée législative et un terme pour une décision au sujet de l'union avec la Grèce. Plus de positions responsables devraient être données aux Cypristes (maintenant une municipalité ne peut même pas changer le nom d'une rue!). Les Anglais de l'administration qui méprisent «les indigènes» devraient être renvoyés chez eux. «Eventuellement nous devons abandonner Chypre et il est dans l'intérêt de tous de nous quitter en amis... Le temps est révolu où les minuscules postes avancés de l'Empire ont encore quelque contribution à faire à la sécurité du monde ou au progrès d'une vie civilisée.»

## Prolétariat Africain.

Le salarié (africain) devient presque obligatoirement un détribalisé. Dès lors il est soumis aux mêmes soucis que les salariés de partout : embauche, juste salaire, rendement, défense professionnelle, congés, sécurité, ces durs problèmes de la vie ouvrière se retrouvent d'un continent à l'autre. De Shanghai à Brazzaville ou de Dakar au Cap, il y a une unité profonde du salariat et c'est fausser les perspectives que de vouloir introduire des différences de fond entre des hommes qui sont voués à une commune obligation, celle de louer leurs bras et leurs services pour un temps déterminé moyennant une équitable rétribution.

Ceci acquis, reconnaissons pourtant que le salarié autochtone éprouve une difficulté particulière à s'insérer dans une vie nouvelle pour lui et tellement étrangère à sa condition coutumière. Tout au moins lui faudra-t-il du temps pour s'installer dans sa condition présente. Le salaire n'est pour beaucoup de travailleurs qu'un expédient provisoire. Leur fait défaut ce sentiment irremplaçable de solidarité et de sécurité que leur fournissaient presque spontanément au village les structures claniques ou tribales.

L'acquisition même de salaires élevés laisse les travailleurs instables et inconstants tant qu'ils n'ont pas réussi à s'intégrer dans une communauté sociale nouvelle.

On est frappé de voir avec quelle facilité les autochtones détribalisés passent de la structure communautaire la plus stricte à un individualisme anarchique.

Pour stabiliser la main-d'œuvre, pour intégrer les travailleurs, l'appât du gain ne suffit pas. Il faut qu'ils sentent une protection et un cadre. Il faut aussi que leur besogne acquière une signification..

Nulle part autant que dans les grandes banlieues africaines on ne ressent cette pénible impression d'un prolétariat à la dérive. Prolétariat infiniment sympathique d'ailleurs, mais d'autant plus pitoyable qu'il garde la nostalgie profonde de sa terre natale, de son village, de sa tribu, en un mot de ses origines paysannes.

Il est peut-être déjà trop tard - ou encore trop tôt - pour proposer, dans le cadre de la modernisation industrielle des territoires d'outre-mer, d'autres formules que celle du salariat. Du moins aurait-on pu éviter - et peut-on limiter à l'heure qu'il est - ces énormes concentrations humaines qui bouleversent si profondément les sociétés autochtones. L'erreur commise en France d'une accumulation automatique des ateliers et des usines au cœur même des grandes cités, aurait pu ne point se renouveler dans l'outre-mer.

Ainsi une articulation arriverait à s'établir entre la vie rurale et la vie de chantiers maintenus loin des villages. Mais le problème n'en demeurerait pas moins de préparer l'adaptation des autochtones à une existence transformée. Pour que ceux-ci se sentent à l'aise en dehors de chez eux, il y a autre chose à faire que de louer leurs bras en échange d'un salaire calculé au plus juste. C'est leur formation professionnelle, c'est leur santé, c'est leur nourriture, c'est leur logement, c'est leur retour au pays qu'il faut prévoir et assurer. (Louis Aujoulat, Préface du Code du Travail des Territoires d'Outre-Mer, Guide de l'usager, p. 14, 15, 16).

## Musique Congolaise.

*Dans le n° spécial consacré par Problèmes d'Afrique Centrale à la musique africaine.*

*le spécialiste sud-africain Hugh Tracey donne quelques conclusions générales sur le problème de l'avenir de la musique bantoue au Congo:*

Il y a au Congo une grande habilité musicale, dont le meilleur se trouve dans les milieux ruraux ou du moins dans les milieux restés en contact étroit avec les sentiments tribaux. Comme dans tous les territoires africains, il existe très peu d'Européens possédant le sens musical spécialisé nécessaire pour reconnaître la valeur intrinsèque du talent musical africain. D'autre part s'ils ne sont pas guidés par des Européens les jeunes Africains sont enclins à ignorer ou à mépriser les formes indigènes de la musique. Les ambitions sociales de nombreux Africains instruits les portent à une hostilité active contre la culture de leur propre peuple, par crainte des conséquences désastreuses possibles d'une association magique avec l'Afrique plutôt qu'avec l'Europe. Le piètre goût musical de cette classe ne devrait pas devenir le critère des vrais talents musicaux des artistes créateurs dont l'œuvre est d'une importance primordiale pour l'avenir de la société africaine. La valeur sociale de la musique indigène, indépendamment de sa valeur esthétique, est d'un grand intérêt pour la bonne administration de peuples qui sont encore plus influencés par ce qu'ils entendent que par ce qu'ils lisent. Dans les milieux de l'enseignement il est souverainement important que règne une atmosphère de compréhension et d'encouragement envers le talent indigène, si simple soit-il, de sorte que les aptitudes créatives jouissent d'une plus grande considération que le pouvoir d'imitation. Voilà quelques problèmes liés à l'étude et à l'encouragement de la musique africaine au Congo et dont il faut tenir compte si l'on veut éviter les pièges dans lesquels sont déjà tombées maintes communautés africaines pour sombrer dans la médiocrité culturelle.

## Beschaving

Wellicht hebben wij vaker, lijdend aan een zekere cultuur-hoogmoed, zulke anderssoortige beschavingsferen al te zeer beoordeeld naar onze eigen normen, alsof in de negentiende en twintigste eeuw de beschavingsgeschiedenis van het mensdom haar laatste woord spreekt en de mensheid voorgoed de haven van het geluk heeft bereikt als óók alle negers in « Be-Bop » rondlopen en Coca-cola drinken ! Wanneer wij echter de primitieve afgodstempeltjes der gekleurde heidenen in gruzelementen gooien, maar deze mensen met de uiterlijk-technische vooruitgang de levensleegheid geven van een modern heidendom, dat zelfs geen afgoden meer kent, dan zouden wij voorwaar beter doen door hen maar voort te laten gaan met hun nederig offertorium van vruchten en dieren, want zelfs hun aanbidding van de gedrochtelijkste « maaksels van mensenhanden » brengt groter eerbetoon aan de Onbekende God dan het geestelijk luchtledig, waarin een aanmerkelijk deel van de zogenaamd beschaafde mensheid sterft van verveling.

Moeten wij, blanke christenen, deze mensen bij honderduizenden, bij miljoenen losrukken van hun oeroude primitieve tradities, hen zonder enig overgangsstadium naar onze industrie-centra jagen en daar een leven laten leiden van ontwortelden, die in een geestelijk nihilisme ten onder gaan en aldus een bedreiging gaan vormen, niet slechts voor onze eigen gemeenschap, maar zelfs voor hun rasgenoten ? Of moeten wij trachten, deze mensen binnen hun eigen cultuursfeer te houden - hoe primitief en zelfs barbaars deze ook zijn mag - om hen daar een geheel eigensoortige ontwikkeling te geven, d. w. z. een harmonische ontwikkeling, welke, aangepast bij hun eigen aard en tradities, hen met de verworvenhe-



den der uiterlijk-technische beschaving ook de geestelijke waarden van een christelijke cultuur geeft, zodat het evenwicht tussen hun geestelijke en hun stoffelijke levenssfeer blijft gehandhaafd ?

Zo op het oog twee gemakkelijk te beantwoorden vragen, in werkelijkheid echter vragen, waarin heel de tragiek ligt opgesloten van het Afrikaanse rassenvraagstuk. ( F. Hermans in de Nieuwe Eeuw, 2 Juli 1955 ).

## Conseils fonciers au Burundi.

Les quatre motions suivantes sont approuvées à l'unanimité :

Le sous-chef devra désormais consulter obligatoirement le Conseil de Sous-chefferie dans toutes les questions foncières relevant de sa compétence.

Le chef sera toujours avisé des dispositions importantes qui auraient été adoptées en matière foncière.

Les questions d'appropriation individuelle relèvent uniquement du chef qui décide après enquête effectuée le cas échéant par des assesseurs du tribunal de chefferie.

En cas de conflit entre le sous-chef et les membres du Conseil de sous-chefferie concernant les questions foncières, il appartient aux chefs de trancher définitivement. ( Temps Nouveaux 14. 8. ' 55 ).

## Agriculture en milieu indigène.

Un peuple n'évolue pas selon un plan avancé d'avance; au mieux l'évolution peut être guidée dans une direction qu'on juge souhaitable. On ne forme pas un paysan du jour au lendemain; il ne nous appartient même pas de le rendre heureux, mais de réunir les conditions favorisant une vie paysanne prospère et solide. « Il est peu de techniciens qui ne rêvent, au fond de leur cœur, d'exploitations impeccables fonctionnant comme des machines bien huilées. L'usine, où rien n'est laissé au hasard... exerce une force d'attraction singulière sur les agronomes. »

Il faut éviter deux tendances: celle qui met l'accent principal sur la rationalisation technique menant à une organisation toujours plus poussée et finalement à la prépondérance de la société sur l'individu; et celle qui prenant modèle sur l'évolution européenne préconise la petite entreprise individuelle.

Quoiqu'on ne puisse à présent décider quelle solution s'imposera à l'avenir, on peut déjà prévoir, en nous basant sur nos connaissances actuelles et sur l'évolution des Africains, que tout système purement individuel ou purement communautaire est dangereux. Ensuite l'agriculture intensive doit s'adapter à l'environnement et elle variera selon les contrées. On peut se former des préférences mais on va à la déroute si l'on les érige en dogmes et essaie de soumettre les hommes et les lois naturelles à ses idéologies.

Il est exclu que le Congolais se développera selon les prévisions du colonisateur; il suivra sa voie propre quoi que nous fassions. Le colonisateur n'a pas le droit de décider irrémé-

diablement quelle sera la vie rurale congolaise; il doit se borner à créer ou à favoriser les facteurs matériels et psychologiques nécessaires à son épanouissement normal.

Jusqu'à présent la propagande agricole s'est faite avec une certaine dose de contrainte. Dans un système d'agriculture extensive il est relativement facile de garder un juste milieu entre la contrainte et la liberté; ce système laisse au paysan l'indépendance indispensable pour qu'il se sente chez lui dans son village. Mais l'agriculture congolaise devient rapidement intensive, de sorte que les cultures exigent une discipline toujours plus sévère. L'équilibre actuel entre la liberté et l'organisation sera rompu si l'on ne trouve à temps un nouveau compromis. (condensé Bull. Agr. C.B. XLV, 6, p. 1525 ss.)

## La Somalie.

La situation créée au lendemain de la guerre avait entraîné des facteurs économiques, politiques et sociaux qui entravaient l'œuvre entreprise par l'Italie, sur décision de l'ONU, dans cette partie de l'Afrique. Si nous jetons un regard à ce qu'était la Somalie en 1950, nous constatons que les problèmes économiques qui exigeaient des solutions urgentes étaient doublés de problèmes sociaux et politiques tout aussi pressants. Si bien que la nouvelle Administration dut entreprendre une action psychologique, dans certaines couches de la population, qui accueillaient parfois ses initiatives avec défiance.

Auprès des problèmes économiques et politiques, il s'en posait un autre encore, en 1950 : celui de l'instruction. A cette époque-là, les écoles primaires étaient à peu près limitées à la capitale, où, auprès des écoles instituées par l'Administration britannique, il n'en existait que quelques autres appartenant à des partis politiques, avec des programmes d'études vagues et rudimentaires. Mais, bientôt, de nouvelles écoles furent ouvertes dans tout le territoire, jusqu'aux villages perdus dans la brousse; elles donnent maintenant d'excellents résultats.

En même temps qu'elle procédait à l'organisation économique du pays, l'Administration instituait le Conseil Territorial. Ce premier organisme parlementaire somali a tenu, de 1951 à 1954, 13 sessions avec 206 séances, discutant 96 problèmes importants - économiques, sociaux, politiques - ; on a calculé 4.354 interventions de la part des conseillers appartenant aux divers courants politiques. La compréhension et la liberté d'expression des débats avaient un caractère nettement démocratique. Parmi les questions discutées récemment, citons la création des Conseils consultatifs municipaux, les élections administratives du mois de mars 1954, l'institution du drapeau national somali.

Grâce à l'action psychologique déployée par l'Administration de Tutelle, toute la population a fini par apprécier unanimement l'œuvre italienne dans tous les domaines. Si bien que, maintenant, les divers groupes politiques apportent leur entière collaboration aux réalisations entreprises pour le bien du pays.

Les Somalis participent directement à l'administration de leur pays, depuis 1950. Des postes-clés de l'Administration militaire ont été confiés à des officiers somalis du Corps de Sécurité et du Corps de Police. Un poste radio expérimental a commencé ses émissions en avril 1951 : elles suscitent beaucoup d'intérêt dans la population, soit par leurs programmes récréatifs, qui comprennent des chansons modernes et régionales, des gabaïs, des héllos, etc . . . , soit par leurs programmes d'information et de culture générale. Des émissions spéciales sont consacrées, bien entendu, à la lecture du Coran. L'ensemble est dirigé par un expert somali.

Nous pouvons dire que, pour bien des aspects de la situation, nous sommes arrivés à un tournant décisif du chemin qui mènera à l'autonomie en 1960. Grâce à l'étude approfondie des problèmes économiques, à laquelle participent aussi des experts de la FAO, des plans de vaste envergure sont en voie d'application. Ils ne constituent plus des manifestations isolées, mais tendent à résoudre dans l'ensemble les problèmes du Territoire. Grâce à ces plans, l'agriculteur somali renoncera à bêcher pour labourer ; le berger aura moins de peine à abreuver ses troupeaux ; les régions fertiles de l'intérieur seront mieux reliées aux centres de consommation et de transformation de leurs produits.

Actuellement, un grand nombre de Somalis vivent encore dans la phase économique de la pure subsistance ; mais les nomades de l'intérieur eux-mêmes commencent à avoir recours aux échanges, se sentant encouragés par les mesures de l'Administration et, à la fois, participant intimement au nouvel essor qui pousse notre nation vers le progrès.

La Somalie peut désormais envisager l'avenir avec confiance. Elle tourne maintenant ses regards vers les territoires qui ont été séparés d'elle, souhaitant qu'ils puissent bientôt lui revenir, pour jouir des bénéfices d'une vie digne et indépendante. (Mohammed Farah Sia, de l' « Agence d'Information Somalie »)

## La Question Sociale au Kenya.

« ... avant l'arrivée des premiers Européens, les Kikuyus connaissaient la propriété foncière individuelle et familiale... Et leur droit de propriétaires, sur une grande partie des riches régions des Hauts Plateaux, décrétées biens de la Couronne et distribuées aux colons britanniques, peut leur être difficilement contesté.

La spoliation dont ils ont été victime n'a pas été faite délibérément. Elle est due à une série de circonstances malheureuses pour les Kikuyus...

La propriété de la terre est à l'origine du malentendu entre Blancs et Kikuyus. Aux yeux des Blancs, ces terres étaient « libres ». Pour les Kikuyus, elles étaient toujours leur propriété, et ils se réservaient d'y revenir en masse en des temps meilleurs. L'administration britannique, alors à ses débuts et dont l'ignorance des mœurs et coutumes des habitants de ce vaste nouveau pays soumis à sa juridiction est pardonnable, omit de poser une question dont la logique était pourtant aveuglante: Pourquoi la région la plus riche, la plus fertile, la plus saine était-elle apparemment sans propriétaire? Et ceci dans un pays où la population était relativement dense?

L'attribution à la Couronne des Hauts Plateaux ne mit pas les Kikuyus devant le fait accompli... Ils ne crurent jamais au caractère définitif de l'attribution de leurs terres aux colons blancs, car celle-ci n'avait pas été faite selon les rites établis. Exactement comme chez nous, où un bien immobilier ne change de main effectivement qu'après la classique et cérémonieuse signature d'un acte dûment timbré chez le notaire...

Quand beaucoup d'années plus tard, les Kikuyus furent capables d'exposer leur point de vue, ils mirent le gouvernement du Kenya en présence d'un dilemme insoluble: ne pas rendre aux Kikuyus leurs biens légitimes, ou reprendre aux colons blancs des terres mises en valeur par eux à force de travail et de sacrifices, et qui leur avaient été concédées légalement, pour les rendre à leurs propriétaires de droit coutumier.

A ce problème terrien, qui est une des bases du mouvement Mau-Mau, certains préconisent une solution qui se situe en dehors des données fondamentales du problème: le maintien du statuquo, et la répartition aux Kikuyus des réserves forestières, établies par la Couronne, et qui sont toujours du domaine de celle-ci. Solution à courte vue. Le maintien des zones boisées est indispensable dans un pays où la nappe aquifère a tendance à s'abaisser de plus en plus. Et aussi parce que les Kikuyus, comme la plus grande partie des Indigènes de l'Afrique Noire, détruisent en peu d'années la fertilité du sol qu'ils exploitent. (Gabrielle d'Ieteren et André Villers, L'Afrique Mouvante, 3<sup>e</sup> éd. 1954, p. 232-237).

## Alcoolisme.

Un grand nombre d'Africains ont compris qu'à défaut des mesures législatives en suspens depuis plusieurs années, il leur appartient d'organiser eux-mêmes la lutte contre l'alcoolisme. C'est ce que nous avons eu la grande satisfaction de constater, notamment en Côte-d'Ivoire, au Dahomey, au Togo et au Cameroun. Conscients de la gravité du péril, ils constituent des groupements qui, le plus souvent, sont dirigés par des médecins; ils font appel à tous les concours, notamment à celui de la jeunesse; ils organisent des campagnes de grève de toute consommation alcoolique. Leur stupéfaction a été vive quand nous leur avons annoncé la venue prochaine en Afrique d'une mission d'information déléguée par la Commission des Boissons de l'Assemblée nationale; cette stupéfaction est devenue de la colère lorsqu'ils ont compris l'objet réel de la préoccupation de ces parlementaires: accélérer davantage encore l'écoulement de la production alcoolique de la métropole. Nous avons alors recommandé à nos amis Africains de fournir à leurs visiteurs tous éléments d'appréciation quant à la situation du problème de l'alcoolisme en Afrique, conséquence de la montée croissante des importations depuis 1944, plus particulièrement des importations de vin.

Du rapport présenté par M. Serpos Tidjani, au nom de la commission de l'économie de l'Union française, au cours de la séance du Conseil économique du 20 mai 1952, nous extrayons les deux affirmations très significatives que voici:

- 1. Le problème de l'alcoolisme outre-mer est le problème social le plus grave qui se pose à l'heure actuelle. Il serait vain de chercher à augmenter le niveau de vie des populations si cette amélioration devait consister en l'absorption d'une quantité croissante de vin ou d'alcool; trop de besoins élémentaires restent insatisfaits pour que le gouvernement ne prenne pas des mesures urgentes contre cette dilapidation de richesses.*
- 2. Par son urgence, comme par sa gravité, le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer constitue un des problèmes-clefs dont la solution permettra de donner à la notion d'Union française, encore trop imprécise, une physionomie en accord avec la volonté des constituants*

Ajouter un mot à de telles paroles serait faire d'elles peu de cas. Elles émanent d'un Africain. Puissent-elles être entendues, et puissent-elles inspirer les hommes qui ont pour mission de bâtir vraiment l'Union française et d'aider leurs frères d'outre-mer à vivre et à espérer.

(Emmanuel LA GRAVIÈRE, Conseiller de l'Union française, ancien sénateur, dans: Rythmes du Monde; Nouvelle série, III, n° 1.)

# Bibliographica

---

## A. E. MEEUSSEN : Linguistische Schets van het Bangubangu, 55 blz. Tervuren 1954.

Deze publikatie van Prof.<sup>r</sup> Meeussen is de vijfde in de reeks in-8 Wetenschappen van de Mens, Linguistiek, van de Annalen van het Koninklijk Museum van Belgisch-Kongo, en volgt op een ander werk van dezelfde schrijver, nl. *Esquisse de la Langue Ombo* (deel 4, 1942). Dit nieuwe werk is dan ook, wat voorstelling en rangschikking betreft, op dezelfde leest geschoeid als dat over het Ombo.

Bangubangu wordt gesproken in Maniema, in het gewest van Kabambare. In 'n dialektische vorm wordt het aangetroffen bij de onderstammen Nonda en Kasenga. Op de kaart van Prof.<sup>r</sup> V. van Bulck <sup>1)</sup> komt het voor als n° 264 en op die van E. P. G. Hulstaert <sup>2)</sup> als n° 24i. S beschouwt het als een Noordelijke uitloper van Luba; deze mening wordt blijkbaar niet gedeeld door Prof. Guthrie noch door Prof. van Bulck. De eerste plaatst Bangubangu als n° 27 in zone D en Luba als n° 31 (en verder) in zone L, onder welke nummers ze ook op zijn kaart voorkomen. <sup>3)</sup> De laatste groepeerd Bangubangu onder de Oostelijke afdeling van de « Vieux-Bantous » van de « Bantous de la Cuvette » (n° 525 op de kaart) en Luba als 'n afzonderlijke afdeling in de Centraal-noordelijke afdeling van de « Bantous du Centre » (N° s 118,121,123 op de kaart). <sup>4)</sup> Bangubangu heeft in feite veel gemeen met Songe, waarvan 'n Zuidelijke vorm door E. P. L. Stappers beschreven is. <sup>5)</sup>

Het is de eerste keer dat deze taal met enige mate van volledigheid beschreven wordt. S. vermeldt in zijn voorrede geen vroegere publikaties, maar Prof. van Bulck noemt een woordenlijst verschenen in Carvalho's *Maniema de l'Est* (1890).

Het werk is ingedeeld in vijf afdelingen: inleiding, schets van de fonologie, schets van de morfologie, woordenlijst, teksten. De fonologie behandelt de fonemen en de tonemen. De morfologie is onderverdeeld in sekties over nominale vormen, pronominale vormen, indexvormen, verbale vormen, gemengde vormen, partikels. De woordenlijst is Nederlands - Bangubangu en de teksten bestaan uit twee dierenfabels met vertaling.

De spelling is in hoofdzaak die van het Africa instituut. <sup>6)</sup> Interessant is echter het feit dat S. dit op drie niveau's aanwendt, nl. 'n structureel, 'n fonologisch en (in enkele gevallen) 'n fonetisch. De fonetische vorm is de realisatie of uitvoering van de phono-

---

1) V. van Bulck: *Recherches linguistiques au Congo Belge* (Kon. Belg. Kol. Inst. XVI, 1948).

2) G. Hulstaert: *Carte linguistique du Congo Belge* (Kon. Belg. Kol. Inst. XIX, 5, 1950).

3) M. Guthrie: *The Classification of the Bantu Languages* (Int. Afr. Inst. 1948).

4) G. van Bulck: *Manuel de Linguistique bantoue* (Kon. Belg. Kol. Inst. XVII, 3, 1949).

5) L. Stappers: *Het Toonsysteem van het Buina Milembwe* (K. O. XVIII, 1952, blz. 199-242).

6) Vgl. o.m. *Practical Orthography of African Languages* (Int. Afr. Inst. 1930) en A. Burssens en G. van Bulck: *De Africa-Spelling en de Kongoleesche Talen* (K. O. II, 2, bl. 65).

logische die op zijn beurt weer de representatie of vertegenwoordiging is van de structurele. De fonetische vorm heeft enkel betrekking op de uitspraak. In de fonologische vorm wordt dit fonologisch geïnterpreteerd en in de structurele vorm gesynthetiseerd met de gehele structuur der taal. De volgende voorbeelden zullen die beginselen illustreren :

structurele vorm : *n-'undü* (dijen), vertegenwoordigd in de  
fonologische vorm : *ngundu*, dat weer uitgevoerd wordt in de  
fonetische vorm : [*ŋgu'ndu*] [*ŋgu:ndu*] enz.

In deze gevallen kan de structurele vorm vastgesteld worden door de vergelijking met de vorm *lu'undu* (dij).

Deze benadering herinnert sterk aan de Saussure's onderscheid tussen het fysische, momentele « parole » en het abstrakte, durende, gemeenschappelijke « langue ». 7) Het fonetisch niveau stemt overeen met « parole » en het structurele met « langue ». De strenge doorvoering van dit structureel beginsel maakt het werk geen eenvoudige leesstof, vooral voor de leek maar ze geeft het een wetenschappelijke eerlijkheid en radikaalheid die zelden aangetroffen wordt in de studie van Bantoe-talen. Het is te hopen dat dit bevruchtend en zuiverend zal inwerken op de Bantoe-taalwetenschap in het algemeen.

De behandeling van de tonologie is bijzonder interessant en inzicht-gevend. Principieel komt ze overeen met zijn fonologische behandeling, d.w.z. structurele vormen worden aangegeven naast tonologische. De volgende structurele toonsoorten worden erkend :

(a) de determinant die zelf laag is maar steeds gevolgd wordt door een hoogtoon, in de volgende klankgreep en met een gravis aangeduid wordt, bv. *nâ-kî-ala* : *nakyâla* (met 'n stoel);

(b) de pre-determinant is zelf laag doch veroorzaakt hoogtoon op de tweede klankgreep erop volgend, of anders uitgedrukt: ze wordt behandeld alsof ze gevolgd werd door een determinant; men duidt ze aan door hoofdletter, bv. *NDA-mu-gizi* : *ndamugizi* (dit is geen stroom);

(c) de vaste hoogtoon (die ook hoogtoon op de volgende klankgreep kan veroorzaken) aangeduid door acutus, bv. *bâ-ri* : *bâri* (ze zijn);

(d) onvaste hoogtoon die voorkomt op de eind-a van werkwoord-vormen en die laag is aan het einde van de zin doch hoog in het midden, aangeduid door een acutus met neerwaarts gericht pijltje, bv. *tu-lû-sah-ul-â* 8) : *tulusâhula* (we spreken), maar *tulusâhulâ ki-Bangubângu*.

De regels voor het gebruik van de toonsoorten worden telkens waar het nodig is uiteengezet. Interessante verschijnselen zijn toonharmonie, tooncontrast, toonverdubbeling, toonneutralisatie en toonparallelisme.

De methode van woordverdeling waarvan S. zich bedient toont grote overeenkomsten met die welke Prof.<sup>r</sup> Doke voorstaat 9) en in sommige kringen bekend staat als conjunctivisme. Het wil ons echter voorkomen dat het uitgangspunt van Prof. Meeussen eerder morfologisch-syntactisch is dan prosodisch zoals bij Doke. In de terminologie is echter geen overeenkomst tussen beide schrijvers; zo bv. gebruikt Meeussen de term « partikel » die bij Doke nergens voorkomt.

In de behandeling van de morfologie is vooral de klas van indexvormen van belang. Deze woorden bestaan uit nominale en pronominale vormen voorafgegaan door voorvoegsels die met het klassenstelsel niets te maken hebben en die indices worden genoemd. Er zijn er vier : *nâ-* (en, met, ook), *N-* (*ni-*) (het is), *NDA-* (het is niet) en *'i-* (zie-

7) F. de Saussure, Cours de Linguistique générale (Parijs 1922).

8) N.v.d.R. Zulk pijltje komt na de eind-a; het is hier afwezig omdat de drukkerij het teken niet bezit.

9) C. M. Doke : Bantu linguistic Terminology (London 1935) en Outline Grammar of Bantu (Johannesburg 1943).

hier). Deze behandeling is een middenweg tussen de schrijvers die zulke voorvoegsels als voorzetsels beschouwen en die welke ze als adverbiale (*nā-*) en predicatieve (*N-*, *NDA-*, *'i-*) derivatieve morfemen beschouwen. <sup>10)</sup>

De indexvormen zijn natuurlijk ook vatbaar voor een andere verklaring, nl. dat ze exocentrische woordgroepen zijn die uit een partikel plus substantief of voornaamwoord bestaan. <sup>11)</sup> Aangezien S. geen afdeling over syntaxis bijgevoegd heeft, is het moeilijk om te oordelen of zulke verklaring juist zou wezen. Mocht het echter blijken dat 'n index-voorvoegsel in Bangubangu evenals in veel andere Bantoetalen bij een hele woordgroep of bijzin kan gevoegd worden zoals bv. in *ni-ingi nā-ḡandu* (?) (dit is 'n luipaard en 'n krokodil), dus : *ni (ingi nā-ḡandu)*, dan ware het wenselijk het liever als zelfstandig component (partikel) in de resulterende woordgroep te beschouwen dan wel als een affix van een der afzonderlijke woorden. Het is opmerkelijk dat S. *'i-* (ziehier) als index beschouwt maar *kó'o* (ziedaar) als partikel, en *nā-* (en, met, ook) als index maar *bidi* (zoals) als partikel. Dit wijst erop dat er geen groot verschil kan bestaan tussen indices en partikels. Dat zekere indices fonologisch deel uitmaken van de daaropvolgende woorden neemt het feit niet weg dat de indexvormen in zulke gevallen structureel uit twee woorden kunnen bestaan, bv. *N bandu* (het zijn mensen) of *N mu-ola* (het is een dorp), maar fonologisch als een eenheid vertegenwoordigd kunnen worden, d.w.z. *mbandú* en *moóla*.

Deze korte schets, in stijve papierband gebonden en bijzonder vrij van drukfouten, getuigt van degelijkheid, strenge wetenschappelijkheid en een duidelijke taaltheoretische grondslag. Het is een hoogstaande en welkome bijdrage tot de kennis van de Bantoetalen. Het werk zou echter nog waardevoller geweest zijn door meer en vollediger voorbeelden.

Univers. Pretoria.

E. B. van Wyk.

### J. VANSINA: Les tribus Bakuba et les peuplades apparentées, 64 p., Tervuren.

Voici le premier volume d'une nouvelle série des Annales du Musée Royal du Congo-Belge, Sciences de l'Homme, Monographies ethnographiques. Cette série veut continuer la collection des Monographies Ethnographiques publiée de 1907 à 1913 par le Bureau de Documentation Ethnographique sous la direction de Mr. C. Van Overbergh. En même temps elle formera la branche belge de la série du même genre publiée en Angleterre par les soins de l'Institut international africain sous le titre général de Ethnographic Survey of Africa et que nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion de signaler à l'attention de nos lecteurs. C'est pour ce motif que l'étude est publiée simultanément en Angleterre en anglais (quoique le recensant se demande si ce double emploi est bien justifié en regard des dépenses qu'il entraîne).

Selon le plan déjà exposé antérieurement dans cette revue (XV. p. 116) toute la documentation existante, publiée ou inédite, a été compulsée et résumée, puis complétée un peu sur place. Un deuxième stade sera la reprise de ces données par un spécialiste sur le lieu pour reprendre critiquement divers points et compléter un nombre d'autres. L'auteur a eu soin de marquer à divers endroits ce qui manque à nos connaissances sur tel ou tel sujet déterminé.

<sup>10)</sup> Vgl. bv. Döke o. c.

<sup>11)</sup> Dr A. E. Meeussen : Hoe een inlandse taal te beschrijven (K. O. XIV. 1948, 4. bl. 228).

A côté de ce point spécialement important pour la valeur pratique directe de cette série monographique, nous aurions aimé aussi qu'il fut remarqué aux divers endroits dans quelle mesure, selon l'opinion du compilateur, les données fournies par les documents sont estimées véridiques, ou à contrôler à nouveau, complets ou non, et aussi quelle est à peu près le développement donné dans les sources aux diverses matières. Cela faciliterait le travail descriptif définitif qui restera à faire par un spécialiste se trouvant sur place et n'ayant, pour cette raison, pas accès aux documents existants ni d'ailleurs le loisir de les compulsuer. Ces quelques améliorations nous paraissent souhaitables dans ce but directement pratique pour que nous puissions arriver enfin à constituer un inventaire ethnographique complet du Congo pendant qu'il n'est pas encore trop tard.

G.H.

**A. WAUTERS : La deuxième édition de la Grande Encyclopédie Soviétique - Académie Royale des Sciences Coloniales. Section des Sciences morales et politiques. Mémoire. Tome XII fasc. 2, 48 p. 50 frs.**

Ce fascicule ne vaut que par quelques pages. Excellent article de revue, l'intérêt qu'il présente n'est pas assez puissant pour y consacrer un volume spécial. L'A. veut nous renseigner sur le contenu de la nouvelle édition de la Grande Encyclopédie Soviétique relatif au Congo belge et à la politique coloniale de la Belgique. Les citations représentent 17 pages sur 48 que comptent le fascicule. Loin de nous l'idée de contester toute valeur au travail présenté, mais il est d'intérêt trop général pour trouver sa place dans une collection spécialisée comme celle des « Mémoires ». L'A. brosse à grands traits l'histoire de cette deuxième édition dont l'esprit diffère nettement de la première : dans ce but, il nous rappelle durant 7 pages les principaux événements de l'histoire soviétique des 25 dernières années jusqu'à l'exécution de Beria. Si tout intellectuel occidental doit connaître l'esprit de cette somme scientifique du communisme, elle ne concerne pas particulièrement le spécialiste du Congo Belge. L'Encyclopédie reflète fidèlement la conception que le pouvoir soviétique se fait de la recherche scientifique. Celle-ci doit trouver son fondement dans l'idéologie de la classe sociale dont elle est issue. « L'Union Soviétique - écrit-on dans la G.E.S. - est devenue de plein droit le centre de la civilisation universelle »... et ajoutons du narcissisme scientifique. La science en pays bourgeois serait étranglée par le capitalisme alors qu'en U.R.S.S. la science est prolétarienne et la recherche basée sur l'interpénétration de la théorie et de la pratique. Les découvertes scientifiques ne seraient que la conséquence des conjonctures politiques et économiques. Qui ne connaît le cas du savant Lysenko qui, ardent défenseur de la théorie de Mendel-Morgan sur l'hérédité, brûlant ce qu'il avait adoré, condamna ses propres principes parce que le Comité Central du Parti communiste estimait que cette théorie scientifique ne cadrerait pas avec les codes politiques, économiques et philosophiques du parti. Ces données étaient déjà connues. L'A, Ambassadeur de Belgique à Moscou, les a précisées à notre intention.

Terminons en exprimant le sérieux regret que notre Académie Royale des Sciences Coloniales publie de moins en moins de travaux ethnographiques, orientant ainsi les recherches vers la méthode en « chambre », au grand détriment de la connaissance des populations autochtones. Nous croyons cependant que cette illustre Compagnie se doit de conserver un rôle éminent dans l'encouragement de la recherche ethnographique.

René Philippe.



**E. VERSTRAETEN: Six années d'action sociale au Maniema (1948-1953).**  
**Académie Royale des Sciences Coloniales - Section des sciences mo-**  
**rales et politiques - Mémoires - Tome XXXVIII fasc. 4, 1954, 87 p., 16**  
**photos. 125 Fr.**

Formule inédite sans doute, la Fondation Symétain pour l'Amélioration du Bien-Être des Indigènes présente le maximum de sécurité et de garantie pour l'action sociale qu'elle a entreprise au Maniema. Jouissant d'une personnalité juridique distincte de celle de la société fondatrice, elle dispose actuellement d'un capital propre de 140.000.000 de francs. A une dotation initiale de 50 millions en 1948 vint annuellement s'ajouter une dotation prélevée sur les profits d'exercices révolus. Cette dotation n'ayant aucune influence sur les exigences d'exploitation, les intérêts des indigènes sont on ne peut mieux sauvegardés. Toute action en faveur du personnel européen est exclue des buts de la Fondation qui s'occupe des 11.000 salariés autochtones de la Symétain et de leurs familles, ainsi que du milieu coutumier de la région. La formule-clef est d'apporter une aide médico-sociale à toutes les catégories de salariés et du milieu coutumier environnant tout en évitant de créer aux intéressés des besoins que livrés à eux-mêmes ils ne seraient plus en mesure de satisfaire. En outre les dépenses résultant de la législation sociale sont prises intégralement en charge par la Symétain elle-même. Le personnel salarié de la Fondation émarge au budget de celle-ci et ne dépend en rien de la direction de la Société. Son action veut être massive afin de pouvoir utiliser au maximum les ressources locales.

L'A. nous expose les objectifs de la Fondation: protection et éducation de la mère et de l'enfant, organisation des loisirs du travailleur, amélioration de l'alimentation, diffusion de l'enseignement. Après avoir passé en revue le personnel de la Fondation parmi lequel œuvrent 30 volontaires féminines, épouses et filles d'agents de la Symétain, il nous rend compte des réalisations. Cet ouvrage est à lire par quiconque s'intéresse en Afrique à l'action sociale en faveur des autochtones: puissent d'autres sociétés suivre l'exemple de la Symétain et consacrer un aussi important capital au progrès social des Congolais. Ne perdons pas de vue qu'ils attendent de nous d'être guidés dans la voie qui doit les conduire à la maturité sociale.

René Philippe.

**I. R. C. B. : Le Noir congolais vu par nos Écrivains coloniaux. 251 p. ill.**  
**Bruxelles 1953, 200 fr.**

Pendant l'hiver 1951-1952 l'Association des Écrivains et Artistes coloniaux belges consacra un Cycle de six conférences composites au Noir congolais vu par nos écrivains coloniaux. Seize conférenciers scrutèrent l'œuvre d'une bonne cinquantaine d'écrivains pour y rechercher « la représentation intellectuelle et affective que nos écrivains se font des Noirs ». En réalité, ils voulurent défendre l'honneur belge contre les attaques des anticolonialistes étrangers et prouver que l'humanisme colonial est bien la note dominante de notre pensée.

Avec son optimisme indestructible et sa préférence pour le beau dire, le toujours très sympathique L. M. Jadot a certainement donné le ton à tout le cycle: passer aussi légèrement que possible sur tout pessimisme, sur toute critique de la colonisation, fût-ce de la période du caoutchouc, ne pas insister sur les différences profondes qui peuvent

diviser les assimilationnistes des deux camps et ne retenir que la croyance de l'auteur à la perfectibilité des indigènes et à la bonne volonté du colonisateur. La tâche devenait facile et un peu fastidieuse: on a parfois l'impression que les rapporteurs n'ont fait que feuilleter les ouvrages sous revue pour y détacher les quelques propositions utiles au but recherché. But pleinement atteint.

E. Boelaert.

### G. BORGNIÉZ: Problèmes d'Approvisionnement en Eau au Congo Belge.

Cet extrait de la Revue de la Société Belge des Ingénieurs et Industriels, n° 4, avr. 1955, veut faire connaître ce qui a été fait et ce qui reste à faire pour l'approvisionnement du Congo en eau répondant aux exigences de l'hygiène.

Si les centres importants ont été servis, la population rurale restait défavorisée. Cette situation se modifie rapidement grâce à l'intervention du Fonds du Bien-être indigène.

La brochure passe en revue les besoins et ce qui a été fait pour les satisfaire par l'établissement de fontaines et puits de toutes sortes et de toutes dimensions, d'adductions en béton ou en métal. Ces travaux ont été surtout exécutés dans les régions les plus défavorisées: Kasai et Ruanda-Urundi.

La deuxième partie expose le forage de puits par injection, procédé acquis à l'occasion de l'exécution des travaux énumérés plus avant et qui trouve un vaste champ d'application au Congo. Cet exposé très technique est atténué par l'énoncé de multiples considérations d'ordre pratique.

V.M.

### R. van EVERBROECK: Om Lingála te leren. 208 blz. Scheut-Edities Brussel 1955, 75 fr.

Het gaat hier over een praktisch handboek om zo vlug mogelijk het voornaamste te kennen van deze verkeerstaal. Elke der 66 lessen behandelt een paar grammatische feiten, geeft enkele woorden, alsook een tekst en thema. Dan volgen enkele teksten: spreekwoorden, zegswijzen, raadsels met vertaling, alsook 15 doorlopende niet vertaalde teksten in geschreven lingála, veelal uit publicaties overgenomen.

Het werk behandelt nl. zowel het gesproken als het geschreven lingála. Tussen beide zijn diepgaande verschillen merkbaar. Al streeft de S. ernaar overal beide vormen naast elkaar te geven, toch is het niet steeds even duidelijk wat bedoeld wordt; op dit punt was P. L. de Boeck's Manuel de Lingála merkkelijk beter. Voor degenen die deze taal willen leren voor praktisch gebruik (en dit is toch het opzet van dit boek) is het onderscheid nochtans van gewicht, wijl zij er alle belang bij hebben (vaak uitsluitend zelfs) de gesproken taal, de « volkstaal » zoals S zich soms uitdrukt, te kennen veeleer dan de « geschreven » taal.

Deze laatste put S. uit boeken en bladen, waarin vooral inlanders aan het woord komen en waarin in meer of minder mate de basistaal van Mgr de Boeck wordt behouden (want daarin bestaat tamelijk grote verscheidenheid). Er lijkt wel een neiging te bestaan bij S. om vooral op de geschreven taal nadruk te leggen, meerdere vormen, vooral

van werkwoorden, worden beschreven zonder dat aangestipt wordt dat ze in de volkstaal weinig of zelfs gans niet voorkomen.

Phonetisch en tonetisch is het werk uiterst verzorgd, enkele (moeilijk te vermijden) zetfouten in de tonen niet te na gesproken. Nochtans is het jammer dat S. gemeend heeft te moeten beweren dat ook Nederlands tonen heeft (blz 11); in dit verband is zulk oordeel op z'n zachtst gesproken erg verwarrend, het gaat immers over verschillende fenomenen.

Een ander punt waarmee we ons niet eens kunnen verklaren is de volgende beschouwing: «Het kan eigenaardig zijn, maar 't is een vaststaand feit, dat het Lingála, wat grammatika en tonen betreft, overal waar het gesproken wordt, eenvormig is. Enkele kleine afwijkingen van bijkomstig belang, doen geen afbreuk aan die eenvormigheid » (p. 7) Voor de tonen kunnen we dat oordeel aanvaarden (het toonsysteem is ook nog ruimer uitgebreid wjl het niet verschilt van de basis-talen : Bobangi, Loleku, Lolóki en dgl. en Lómóngó). Grammatical echter lijkt ons de bewering niet aanvaardbaar. Er bestaan nl. diepe verschillen tussen het Lingála gesproken langs de « stroom » van Leo naar Stan en het lingála van Uele, waar het meestal bangála geheten wordt en waar het natuurlijk proces van grammatische vereenvoudiging en eenvormigmaking zeer ver doorgedreven is zowel in de verdwijning van de klasse-prefixen en van de pronominale prefixen (vervangen door voornaamwoorden met een éénvormig prefix) als in de uiterste vereenvoudiging der werkwoordvormen. Dat dit fenomeen niet beperkt is gebleven tot de gesproken taal is natuurlijk en kan nagegaan worden in de gepubliceerde teksten van die streek.

Dit handig en technisch verzorgd boekje zal een goede hulp blijken te zijn voor al wie vlug deze verkeerstaal van West Kongo wil aanleren. G. H.

**Léon DEREAU, C.S.S.R.: Cours de Kikongo. Namur: Wesmael-Charlier 1955, 233 p. 95 fr.**

Ce manuel a déjà fait l'objet d'une longue notice explicative et laudative de la main du P. P. de Witte, C.I.C.M. dans cette même revue (Vol. XVI, 1953, p. 69). Nous pouvons donc être brefs et nous limiter à quelques remarques.

Le livre est spécialement intéressant par son originalité et par sa clarté. Le Père Derau a noté sur le vif les tournures propres au génie de la langue, qui dépassent toute traduction littérale, fatalement pauvre. Il ne les a pas épuisées. Ainsi par ex.: «pas encore» se rend encore par *ki* (explétif) + perfectum: *kakiyendidi ko, bu kabwidi mayela*.

Certaines affirmations de l'auteur sont discutables. Ainsi il nie l'emploi au présent du verbe *kála*, exister, être. - A propos de *ba*, être, il écrit: La conjugaison au présent est la suivante: *ni-di, udi* etc. Mais *di* est un autre verbe défectif, employé au Nord et cité comme tel par Laman. D'ailleurs, dans un exemple, l'auteur emploie lui-même la forme du présent: *Nzambi ku zulu kaba*. L'auteur minimalise l'emploi cependant fréquent du passif, surtout dans le centre du Vicariat, moins dans le Nord. Le travail de l'auteur se ressent très fort de sa connaissance très prononcée du dialecte nord. La possibilité est très souvent exprimée par la forme passive; ex. *Lungowa lua bakilwa nsafu nkatu*: Je n'ai pas de perche pour prendre des safous.

Notre Vicariat manquait un guide pour l'apprentissage de la langue. Le voilà servi, et bien servi. Nous sommes en même temps stimulés à conformer davantage notre langage à la manière infiniment nuancée des autochtones.

**R. VAN CAENEGHEM, C. I. C. M.: Hekserij bij de Baluba van Kasai.**  
Kon. Academie voor Koloniale Wetenschappen, Brussel 1955,  
280 blz. 275 frs.

Deze verhandeling werd bekroond in de jaarlijkse wedstrijd voor 1954 uitgeschreven door de Koninklijke Academie voor koloniale wetenschappen.

Schrijver geeft ons in deel I ten eerste een wijsgerige verklaring van de opvattingen der Baluba over hekserij (27-60), en ten tweede een beschrijving hoe de Baluba zich het werk der heksen voorstellen (61-174). In deel II en III krijgen we een reeks verhalen over hekserij (174-221) en spreekwoorden, die met hekserij samenhangen (222-270).

Logischerwijze had de indeling wel juist andersom moeten zijn: eerst de verhalen en spreekwoorden, dan daaruit de voorstelling die de inlanders hebben over hekserij, en tenslotte de wijsbegeerte die er uit te halen is.

Deel II en III zijn op zichzelf zeker een bekroning waard, omdat zij ons studiemateriaal aan de hand doen. Over de juistheid van schrijfwijze en vertaling kan ik niet oordelen, al vind ik het jammer dat voor de eerste de betoning achterwege bleef, en al lijkt de tweede wel wat beïnvloed door de hypothese van de schrijver.

De voorstelling die de Baluba zich maken over macht en werk der heksen lijkt vrijwel overeen te komen met wat ons middeleeuws bijgeloof ingaf; men moet maar een Flora Magica inkijken om die gelijkenis overal op te merken. Jammer genoeg verward de schrijver die inlandse voorstelling volledig met zijn filosofische verklaring ervan.

En wat die wijsgerige verklaring zelf betreft, kan ik het enkel betreuren, dat de goede Pater Van Caeneghem gemeend heeft de theorie van P. Tempels nog eens te moeten bovenhalen. Zijn vorig werk: « Over het Godsbegrip der Baluba van Kasai » had zulke stelling zeker niet laten vermoeden.

Wijsgerig bekeken zijn er wel ernstige verschillen waar te nemen tussen zijn beweringen en die van P. Tempels, maar ook hier is de formulering zo weinig principieel, dat men voortdurend op onduidelijkheden uitkomt. Zo schijnt de « natuurlijk-causale, genetische oorzaak » hier een veel grotere plaats te krijgen, al wordt zij ook uit de filosofie geweerd, evengoed als het stoffelijk omhulsel der krachten.

Over de « ontologische oorzaak », de enige, die in de Bantoe-filosofie haar plaats krijgt, de « mukiya » (p. 45), wordt hier al evenmin veel uitgewijd als bij P. Tempels. Ook hier komen alle voorbeelden, die deze filosofie moeten bewijzen of staven, uit de magie, uit « een vergissing, die alle rationele en natuurlijke opsporingen vrijdelt », zoals schrijver zelf toegeeft p. 8. Hij zegt trouwens zelf, dat « de studie van het buanga een beste sleutel is om inzicht te krijgen in hun levensbeschouwing » (p. 141): terwijl hij beweert dat de zwarten hun magie uit hun filosofie halen, haalt hij hun filosofie uit hun magie. Hij doet dus als iemand die bij ons de middeleeuwse magie zou bestuderen en daaruit besluiten dat de Westerlingen geloven, of liever denken, dat de mensen krachten zijn, die op bezemstelen door de lucht kunnen vliegen, zich veranderen in zwarte katten en iedereen betoveren.

Als de inlanders toch heel ons stelsel van normale causaliteit aannemen, zoals schrijver bedoelt met zijn natuurlijk-causale werking, is het dan wel logisch dat hele rationele systeem op zij te zetten en een irrationeel denksysteem te bouwen op een « vergissing », die dan nog voorgesteld wordt als « een logisch gevolg, een uitkomst van hun ontologie » (p. 28)? Of zou men niet veeleer kunnen zeggen, dat heel die bantoe-filosofie noch bantoe is noch filosofie?